

Aicardiana

2^e série — n° 29 — 15 décembre 2019

Jean Aicard

Jésus

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 29

Éditorial. Dominique AMANN 5

Introduction. Dominique AMANN 7

Jésus. Jean AICARD 51

Notes et Documents 371

Les imprimeurs Créte 373

Le peintre Octave Guillonnet 374

La famille Veillot 375

ÉDITORIAL

La télévision a diffusé récemment une série fort médiatisée, longuement annoncée par une campagne publicitaire agressive, intitulée *Le Bazar de la Charité* : cette fiction, qui a pris de grandes libertés avec les faits, développe une intrigue très romanesque.

La réalité, faut-il le rappeler, fut à la fois plus simple et plus humainement dramatique : l'incendie, le 4 mai 1897, d'un hangar dans lequel se tenait une manifestation de bienfaisance fit plus de cent vingt victimes, principalement des femmes et des jeunes filles de la haute société parisienne.

Loin des polémiques qui ne manquèrent pas de surgir, Jean Aicard tenta une réflexion philosophique et morale, notamment au sujet de la mort. Il analysa également ces faits tragiques autour de trois idées : 1° ils ont contraint des dirigeants toujours prêts à partir en guerre à revenir à des considérations plus humaines ; 2° ils ont rapproché les classes sociales, les sauveteurs des aristocrates ayant été principalement des ouvriers ou des domestiques ; 3° enfin, ils ont invité l'Église romaine à une doctrine moins rigoriste et à plus d'indulgence envers la République et les droits des citoyens.

Les lecteurs d'*Aicardiana* pourront retrouver ces réflexions dans le numéro 15 du 15 décembre 2015.

La présente livraison est consacrée à une troisième édition du *Jésus* de Jean Aicard, œuvre majeure de sa production poétique,

œuvre philosophique personnelle loin du langage convenu des Églises ou des outrances des courants socialo-révolutionnaires du temps.

Cette troisième édition de l'ouvrage ajoute aux vers de notre poète les textes scripturaires pertinents ainsi qu'un certain nombre de commentaires et d'éclaircissements faisant mieux ressortir le projet de l'auteur : apporter une nouvelle vision de la personne et du message du prophète Jésus.

Le lecteur y découvrira une pensée originale inspirée par un idéalisme philosophique particulièrement congruent à la douceur évangélique.

Dominique AMANN

INTRODUCTION

Revenu à Paris à la fin du mois de novembre 1895 pour assister aux obsèques d'Alexandre Dumas fils¹, Jean Aicard y passa tout l'hiver et encore le printemps de 1896, regagnant La Garde à la mi-juin. Le séjour dans la Capitale fut mis à profit pour la publication des dernières œuvres achevées.

Le *Journal des débats politiques et littéraires* publia en feuilleton le nouveau roman *Notre-Dame d'Amour*² dans lequel Jean Aicard met en scène des meneurs de cavales et de troupeaux sauvages de Camargue, sur fond de passions impérieuses, d'Arlésiennes au profil antique et de duels de toréadors : Pastorel est ému par la belle et peu farouche Roseline... mais il retrouve sa fiancée Zanette au sanctuaire de Notre-Dame d'Amour.

Et, au début du mois de mars, furent distribués les premiers exemplaires du recueil poétique *Jésus*³.

¹ Né à Paris le 27 juillet 1824, Alexandre Dumas fils est décédé à Marly-le-Roi le 27 novembre 1895. Romancier et dramaturge comme son père, il connut le succès littéraire notamment avec son roman *La Dame aux camélias* et ses pièces *Le Fils naturel* et *Un père prodigue*.

² AICARD (Jean), *Notre-Dame d'Amour*, roman d'abord publié en feuilleton par le *Journal des débats politiques et littéraires* en vingt-six livraisons, les samedi 4 janvier, dimanche 5, mardi 7, mercredi 8, jeudi 9, vendredi 10, samedi 11, dimanche 12, mardi 14, mercredi 15, vendredi 17, samedi 18, dimanche 19, mardi 21, mercredi 22, vendredi 24, samedi 25, dimanche 26, mardi 28, mercredi 29, jeudi 30, samedi 1^{er} février, dimanche 2, mardi 4, jeudi 6 et vendredi 7. — Puis publication en volume : Paris, Ernest Flammarion éditeur, fin février 1896, in-18, 344 pages.

³ AICARD (Jean), *Jésus*, Paris, Ernest Flammarion, début mars 1896, in-18, 298 pages. Achevé d'imprimer le 24 février 1896 chez Édouard Créte.

Parallèlement, notre poète se tourna de nouveau vers l'Académie et porta sa candidature aux deux élections du moment :

— celle du jeudi 23 janvier pour le fauteuil précédemment occupé par Ferdinand de Lesseps ; mais, en raison du trop grand nombre de candidats, Jean Aicard se désista au dernier moment.

— celle du jeudi 28 mai destinée à pourvoir le fauteuil laissé vacant par le décès d'Alexandre Dumas fils : malgré huit tours de scrutin, aucun des sept candidats en lice ne parvint à réunir la majorité requise.

×

Jésus !

Singulière entreprise que de vouloir parler de Jésus, en cette fin de XIX^e siècle, sous la toute-puissante III^e République. D'un côté, la séparation des pouvoirs civils et religieux — quoique non encore consacrée par une loi — était déjà dans les faits et les esprits : le pouvoir civil préférait se tenir à de l'écart toute discussion religieuse . Par ailleurs, Jésus était « la propriété » du clergé et vouloir en parler, surtout en-dehors des Églises, tenait de la provocation : les autorités étaient toujours prêtes à anathématiser tout discours non conforme .

Dans son parcours religieux, notre poète connut une enfance chrétienne, notamment dans les écoles très catholiques de l'Empire, où l'aumônier avait rang égal avec le directeur de l'établissement ; adolescent, il s'est révolté contre l'Église qu'il percevait comme hypocrite et détournée de sa véritable mission ; jeune adulte, il entra dans un christianisme social à la façon de La Mennais et développa sa propre conception de la personne et de la mission de Jésus.

Il se risqua donc à écrire son poème avec son habituelle candeur poétique et idéaliste, dans sa pensée indépendante de toutes les sphères... et il y réussit magnifiquement.

Le Jésus des évangiles et des chrétiens

Les textes les plus anciens évoquant la personne de Jésus sont les évangiles⁴, genre littéraire prolifique, dont seulement quatre ont été retenus par la tradition chrétienne : ceux attribués à Marc (Mc), Matthieu (Mt), Luc (Lc) et Jean (Jn).

Ces évangiles furent écrits en langue grecque et à l'intention des Grecs chez qui les premiers apôtres allèrent porter l'enseignement qu'ils avaient reçu de Jésus. Leurs auteurs formulèrent donc la nouvelle croyance dans les termes qui leur étaient familiers : les évangiles dérivent ainsi directement des croyances de l'antiquité grecque, notamment en un Dieu géniteur et un homme divinisé.

L'histoire de l'Église, aux premiers siècles, est fort chaotique et parsemée de ruptures et de divisions : le plus grand sujet de discorde concerna la personne de Jésus.

Les évangiles sont fort évasifs sur le sujet et n'apportent pas des affirmations explicites. Jésus a vécu parmi les siens comme un homme : il est né, a grandi, est mort ; il a subi les besoins de sa nature humaine, en a éprouvé les sentiments ; et il se disait lui-même « fils de l'homme » (ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου, *filiius hominis*, Mt 20, 18). Quant au récit dit de « la transfiguration », rapporté par les évangélistes Marc, Matthieu et Luc, la voix qui sort de la nuée et dit, à propos de Jésus, « celui-ci est mon fils bien-aimé » (οὗτός ἐστιν ὁ υἱὸς μου ὁ ἀγαπητός, *hic est filius meus dilectus*, Mt 17, 5) reste anonyme et le sens du mot « fils » n'est pas précisé.

⁴ Du grec τὸ εὐαγγέλιον, 1. récompense, action de grâces ou sacrifice offerts à l'annonce d'une bonne nouvelle ; 2. par extension, bonne nouvelle ; 3. au sens chrétien, la Bonne Nouvelle ou enseignement de Jésus-Christ.

Toutes les interprétations furent donc développées par la suite, affirmant Jésus tantôt comme un homme, tantôt comme un Dieu, tantôt comme un homme-Dieu ou enfin un Dieu fait homme :

— les ariens, au IV^e siècle, affirmèrent que seul Dieu était in-créé et éternel ; Jésus n'était pas de la même nature : il avait été créé homme, était mort et ne pouvait donc pas être divin ;

— le monophysisme, apparu au V^e siècle, soutenait que Jésus n'avait qu'une seule nature, divine, et que celle-ci avait « absorbé » sa nature humaine ;

— à la même époque, les nestoriens proclamaient que deux *hypostases* coexistaient en Jésus, l'une divine et l'autre humaine ; ils soutenaient également que Marie n'était pas « la mère d'un Dieu » mais la mère de l'homme-Jésus, et que c'est Jésus-homme et non Dieu qui était mort sur la croix.

Pour tenter de mettre tous les chrétiens d'accord, le concile de Chalcédoine (451) décréta que le Christ avait « deux natures, distinctes mais inséparables », formule de compromis qui ne satisfit personne... et la question continua de diviser les Églises.

Ces disputes théologiques ne concernaient au départ que Dieu le Père et son fils Jésus. Quant au Saint-Esprit, l'idée se développa, dans le monde romain, à partir du concile tenu à Tolède en 589, qu'il était également de nature divine. La querelle du *filioque*, en faisant de Jésus et du Saint-Esprit des personnes divines, raviva toutes les tensions et finit par provoquer le schisme de 1054 entre Rome et les Églises d'Orient, schisme définitivement consommé en 1234.

L'Église romaine, au cours des conciles qui lui furent propres, développa un nouveau christianisme et, encore de nos jours, la division est complète et les différentes conceptions inconciliables.

Le Jésus des révolutionnaires et des socialistes

Dès le début de la Révolution française et durant tout le XIX^e siècle, la figure de Jésus revint au premier plan en raison principalement de son extraordinaire potentiel romantique, social et révolutionnaire, réconciliant les croyances traditionnelles et la nouvelle république autour des thèmes de Justice et de nouvelle société humaine⁵. Ainsi apparut le « Christ sans-culotte » de Jacques-René Hébert, Claude Fauchet, Antoine-Adrien Lamourette ou Nicolas de Bonneville⁶.

Claude-Henri de Saint-Simon, dans son *Nouveau christianisme*⁷, proposa une « nouvelle organisation chrétienne » qui « déduira les institutions temporelles, ainsi que les institutions spirituelles, du principe que *tous les hommes doivent se conduire à l'égard les uns des autres comme des frères* » (page 8) ; il déclara également que « Jésus-Christ a promis la vie éternelle à ceux qui auraient le plus contribué à l'amélioration de l'exis-

⁵ Voir l'excellente synthèse effectuée par Frank Bowman, professeur au département des langues romanes à l'Université de Pennsylvanie, dans ses deux ouvrages : BOWMAN (Frank-Paul), *Le Christ romantique*, Genève, Droz, collection « Histoire des idées et critique littéraire » n° 134, 1973, in-8°, 279 pages ; et *Le Christ des barricades 1789-1848*, Paris, les éditions du Cerf, 1987, in-18, XVIII-362 pages.

⁶ FAUCHET (Claude), *Sermon sur l'accord de la religion et de la liberté*, Paris, de l'imprimerie du Cercle social, sd [1791], in-8°, 32 pages ; *Discours sur la liberté françoise*, Paris, Bailly, 1789, in-8°, 16 pages. — LAMOURETTE (Antoine-Adrien), *Prônes civiques ou le Pasteur patriote*, Paris, Lejay fils, 1790-1791, in-8°, 41-40-46-40-50 pages ; *Instruction pastorale au clergé et aux fidèles*, Lyon, A. Le Roy, 1791, in-8°, 102 pages. — BONNEVILLE (Nicolas), *De l'esprit des religions*, Paris, imprimerie du Cercle social, 1790, in-8° ; 2/ Paris, imprimerie du Cercle social, 1792, deux volumes in-8° ; 4-92-254-8 pages.

⁷ SAINT-SIMON (Claude-Henri de), *Nouveau christianisme*, Paris, Boscange père, 1825, in-8°, VIII-91 pages.

tence de la classe la plus pauvre sous le rapport moral et sous le rapport physique » (page 15). Il établit ainsi la religion comme nécessaire à la fondation d'un nouvel état socialiste.

Né en 1782 dans une famille d'armateurs malouins aisée et catholique, Félicité-Robert de La Mennais se fit prêtre. Ultramontain et antivoltairien au départ, il évolua peu à peu vers un christianisme social. Dans ses très célèbres *Paroles d'un croyant*, qui consacrèrent sa rupture avec l'Église romaine, il fit de Jésus l'ami des pauvres et le défenseur des opprimés : « les rois et les princes, et tous ceux que le monde appelle grands, ont été maudits : ils n'ont point aimé leurs frères, et ils les ont traités en ennemis » (page 18) ; « la pauvreté [...] est une suite de la corruption et des mauvaises convoitises des hommes, et c'est pourquoi il y aura toujours des pauvres » (page 47) ; « vous n'avez qu'un Père, qui est Dieu, et qu'un maître, qui est le Christ » (page 97) ; « Le règne de Dieu, je vous le dis encore, c'est le règne de la justice dans les esprits et de la charité dans les cœurs ; et il a sur terre son fondement dans la foi en Dieu et la foi au Christ, qui a promulgué la loi de Dieu, la loi de charité et la loi de justice » (pages 209-210)⁸.

Mais il trouva également dans les évangiles la justification de la violence nécessaire pour établir le règne de la justice et faire disparaître la misère : « la justice est la moisson des peuples », « la justice est le pain des peuples », « la liberté est la richesse des peuples », « la liberté est le repos des peuples », « la liberté est la gloire des peuples » ; « La liberté est le pain que les peuples doivent gagner à la sueur de leur front » (page 214) ; « S'il est sur

⁸ LA MENNAIS (Félicité-Robert), *Paroles d'un croyant*, Paris, Eugène Renduel, 1834, in-8°, 237 pages ; 2/ Paris, Eugène Renduel, 1834, in-18, 237 pages. J'ai consulté la deuxième édition.

la terre quelque chose de grand, c'est la résolution ferme d'un peuple qui marche sous l'œil de Dieu, sans se lasser un moment, à la conquête des droits qu'il tient de lui » (page 216) ; « la liberté est comme le royaume de Dieu ; elle souffre violence, et les violents la ravissent. Et la violence qui vous mettra en possession de la liberté, n'est pas la violence féroce des voleurs et des brigands, l'injustice, la vengeance, la cruauté ; mais une volonté forte, inflexible, un courage calme et généreux » (page 118) ; « [...] Tous ces hommes ont détruit la paix, la sûreté et la liberté sur la terre. Vous ne retrouverez donc la liberté, la sûreté, la paix, qu'en combattant contre eux sans relâche » (page 191) ; « Jeune soldat, où vas-tu ? Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en haut, pour la justice qui protège les droits, pour la charité qui adoucit les maux inévitables » (page 206).

Joseph Buchez, Pierre Leroux, Étienne Cabet développèrent la vision d'un Christ socialiste ; Auguste Siguier, Alphonse Esquiros, Alphonse-Louis Constant, Adam Mickiewicz ou Edgar Quinet le conçurent plutôt comme un révolutionnaire ; et, indépendamment de ces grandes voix, il ne manqua pas de prosélytes d'un Christ réformateur social agissant par la douceur ou la révolution.

Le Jésus de Jean Aicard

Ayant été proche dans sa jeunesse du cercle saint-simonien de Toulon, dont Amédée André était membre, Jean Aicard adopta facilement ce Christ socialiste, ami des pauvres et défenseur de l'opprimé. Il se fit également le chantre de la « Pitié », concept qui imprègne toute son œuvre.

Ce mot présente aujourd'hui plusieurs sens :

— au niveau le plus noble, elle est la sympathie qui naît de la connaissance des souffrances d'autrui et fait souhaiter qu'elles soient soulagées ; elle est donc à la fois attendrissement, compassion ;

— « faire pitié », c'est exciter la commisération, la plainte ; la pitié est alors un sentiment plus superficiel, voire hautain, qui ne pousse pas à soulager : celui qui fait pitié fait aussi bien peur !

— « avoir pitié » d'un pauvre, lui donner une pièce, relèvent d'une émotivité de surface et sans lendemain ;

— « c'est pitié » = c'est consternant ; « par pitié » = s'il vous plaît.

Dans l'Antiquité, la *pietas* était le sentiment qui faisait reconnaître et accomplir tous les devoirs envers les dieux, les parents, la patrie (piété, affection, patriotisme) ; elle supposait amour respectueux, tendresse, sympathie, bonté, dévouement.

Pour Jean Aicard, la Pitié est à la fois empathie, compassion, sympathie, communion dans le malheur et la souffrance, unisson de deux âmes : c'est une démarche de bonté foncière ; c'est le pur amour de l'autre reconnu comme frère et semblable ; c'est la vraie « charité », au sens le plus noble, c'est l'amour chrétien à l'image de l'amour que Jésus a manifesté et qui suppose un engagement personnel au service de l'autre qui souffre. L'incarnation la plus parfaite de cette Pitié fut Jésus.

Jean Aicard, imprégné de culture hellénique et non-inféodé à une église particulière, présente « son » Jésus comme un homme, né et mort en homme, à qui Dieu attribua après sa mort une nature divine en récompense de ses grands mérites. Pour notre poète, Jésus est donc très précisément ce que les Grecs nommaient un « héros » c'est-à-dire un être humain admis après sa mort dans le monde des dieux.

Le poète s'abstrait donc des querelles chrétiennes et rejoint plutôt Platon qui concevait toute une hiérarchie de dieux — pas toujours très bien définis quant à leur nature :

— au sommet, Zeus (ὁ Ζεύς, ὁ Θεός), le Dieu des dieux (*Critias*, 120c), le seul être éternel et immortel, par qui tout fut ensuite créé ; son royaume s'étend à la surface extérieure de la sphère qui renferme l'Univers ;

— la race céleste des dieux (τὸ οὐράνιον θεῶν γένος, *Timée* 40a) : divinités subalternes formant la cour de Zeus et vivant avec lui dans le monde des dieux ; ayant été engendrés, ils ne sont pas immortels par nature, mais Zeus leur accorde l'éternité car il se plaît en leur présence ;

— les demi-dieux (οἱ ἡμίθεοι), descendants d'un dieu et d'un mortel ; et les héros (οἱ ἥρωες), personnages humains divinisés après leur mort ; demi-dieux et héros vivent également dans le monde des dieux ;

— les divinités inférieures qui peuplent la terre et les divinités souterraines (οἱ μετὰ θεῶν, *Les Lois*, VIII, v, 834e) ;

— les dieux locaux et domestiques.

Dans son *Jésus*, Jean Aicard commente assez peu de versets et passages des évangiles canoniques : il insiste sur la Nativité et la Passion ; tout le reste — les miracles, l'enseignement théorique, les paraboles, les discussions sur la Loi de Moïse et le royaume des cieux — est résumé très rapidement.

Et le poète ajoute aussi aux textes : il décrit des scènes de vie réelles ou imaginaires, développe des réflexions et des méditations personnelles.

Quelques pièces ont été écrites sous une forme théâtrale, avec personnages et didascalies : cette écriture met de la vie dans le poème et permet de faire parler quelques acteurs de la vie de Jésus.

Le poème

Les données manquent sur la genèse de l'œuvre : un si long ouvrage nécessite des mois et même des années d'une patiente élaboration. Jean Aicard a toujours été fasciné par la personne de Jésus, qu'il cite très fréquemment dans toutes ses œuvres, et son poème de 1896 est donc l'aboutissement d'une longue maturation.

Les archives de l'écrivain contiennent seulement une lettre de Jules Clément, non datée mais écrite en juin ou juillet 1895, dans laquelle ce correspondant mentionne rapidement « les quelques vers que tu m'envoies de ton *Jésus* ». Jean Aicard en était alors à la mise en forme finale de son recueil.

Le *Jésus* de Jean Aicard est composé de quatre-vingts poèmes retraçant sa vie, depuis la naissance à Bethléem jusqu'à la mort et la résurrection à Jérusalem.

Ce corpus est précédé d'une courte dédicace au grand-père Jacques et d'un grand poème mettant en scène les disciples s'en retournant à Emmaüs. Et il est complété par le poème « Il est éternel », méditation aicardienne sur le destin de Jésus.

La réception

Un tel ouvrage ne pouvait passer inaperçu, d'autant plus que le personnage éponyme offrait un champ d'expression sans pareil pour un auteur idéaliste en cette fin de siècle où la mode, en littérature, était au naturalisme d'Émile Zola, au positivisme d'Arthur Comte ou au réalisme des romanciers.

Dès le 4 mars, *Le Figaro* consacra une colonne en première page pour présenter le livre :

Il me semble bien, d'abord, que derrière l'armature des discussions théologiques, M. Aicard a voulu retrouver l'évangile des

simples. Les Jésus célébrés jusqu'à ce jour, en dehors des différentes *Passions*, ont été des Jésus extraterrestres, transfigurés, trop loin des pauvres pécheurs, ou bien des Jésus découronnés de leur sainteté, en réaction contre l'Église politique, désennoblis pour ainsi dire.

Mais où le Jésus humain, de bonté, de simplicité, de douceur, de fierté, le Jésus « humainement divin » ? C'est bien celui-ci que M. Aicard a voulu nous donner.

[...].

Tout le livre est là, me semble-t-il, dans un acte d'amour envers la justice cachée au fond de l'univers, un acte de *confiance* et non de *foi*.

Et enfin, c'est bien un Christ rien qu'humain, celui-ci qui, mourant, souffre avant tout d'être seul, qui préfère même la compagnie des larrons à la solitude et qui, sur la croix, ne se console que lorsque Jean lui apporte la certitude de la pitié humaine.

Bref, tout l'effort du poète tend à humaniser Jésus.

(*Le Figaro*, 42^e année, n° 64, mercredi 4 mars 1896, page 1, colonne 3, article d'André Maurel).

Toute la presse nationale y alla de son couplet, relayée par les journaux de la province et de l'étranger, soulignant principalement l'humanité de ce Jésus aicardien :

M. Aicard a célébré surtout la bonté, la douceur et la pitié du Christ ; le Jésus qu'il s'est efforcé de nous dépeindre n'est peut-être pas rigoureusement celui de l'Évangile ; c'est un Jésus humanisé et, en quelque sorte, rapproché de nous. Cette conception n'a, d'ailleurs, rien qui puisse offenser aucune croyance et ce livre tout entier est un « acte » de confiance et d'amour. (*Journal des débats politiques et littéraires*, 108^e an-

née, n° 63, vendredi 6 mars 1896, page 3, colonne 1 ; même passage dans *Gil Blas*, 18^e année, n° 5955, dimanche 8 mars 1896, « Échos et Nouvelles », page 1, colonne 4 ; *La Revue bibliographique (Bruxelles)*, mardi 31 mars 1896).

Il y a bien longtemps que ce merveilleux sujet me préoccupe. Je l'ai repris bien des fois. Jésus, c'est la plus divine, la plus idéale si vous voulez, des figures humaines ; c'est la plus humaine aussi... Il est, dans cette vie, l'accord cherché des éléments de beauté, de pureté parfaite et aussi de réalité pénible. La comédie amère avec les Pharisiens et les Scribes, le drame sanglant de la Passion, la familiarité et les ignorances cruelles de la famille de Jésus, de sa mère elle-même, — quelle représentation de la Vie, de la vie telle qu'elle est ! Oublions, si vous voulez, les mysticismes théologiques et les scepticismes blasphématoires ; il nous reste une histoire qui marche de plain-pied avec nous sur la terre ferme, mais d'où se dégagent les plus hautes, les plus douces, les plus énergiques, les plus consolantes pensées. (*L'Éclair*, samedi 7 mars 1896, interview de Jean Aicard ; passage publié également dans le *Journal d'Alsace*, lundi 9 mars 1896).

Les signes de cette heureuse réaction contre le positivisme et le naturalisme sont nombreux, mais l'un des plus éclatants est le livre que vient de publier M. Jean Aicard. Le poète a médité l'Évangile, il a respiré le parfum suave qui s'exhale du livre divin, il a évoqué la douce image de Jésus, il a esquissé avec un respect profond et une émotion attendrie, quelques traits de cette figure adorable qui est, à la fois, l'idéal par excellence et la plus haute réalité ; il a traduit ses impressions en vers limpides et harmonieux qui rattachent son livre à la grande tradition de la poésie française. La langue que parle M. Aicard nous

repose de ce jargon inintelligible que les décadents voudraient nous faire prendre pour du français. (*L'Univers*, mercredi 11 mars 1896, « Ça et là », page 1, colonne 5).

Jésus, par Jean Aicard, est le Jésus vraiment humain, fouaillant les changeurs d'or du Temple, disant aux prêtres que le blé lève, même le jour du Sabbat ; c'est le révolutionnaire dont les pharisiens préparent la mort. Ce n'est pas le Dieu irradié des images catholiques ; c'est le Jésus de l'amour, des humbles et des pauvres. (*Le Radical*, 16^e année, n° 73, vendredi 13 mars 1896, « Bibliographie », page 4, colonnes 5-6 ; *L'Intransigeant*, n° 5722, samedi 14 mars 1896, « Bibliographie », page 3, colonne 1).

Jésus, tel est le titre du livre que Jean Aicard vient de publier. C'est à la fois une vie de Jésus et une interprétation moderne de la parole évangélique. Le livre est écrit dans une langue simple et claire, à laquelle la forme du vers, loin d'apporter les inversions et les obscurités, ajoute seulement l'harmonie. Énergies, fiertés, révoltes, tendresses, gaietés et larmes, les scènes dialoguées de la vie familière qui entoure Jésus alternent avec les plus nobles tableaux de la vie évangélique et les méditations qu'elle inspire. (*Le Matin*, 13^e année, n° 4408, mardi 24 mars 1896, page 2, colonne 6 ; *Le Petit Troyen*, 16^e année, n° 5825, mardi 7 avril 1896, « Bibliographie », page 4, colonnes 4-5 ; *L'Indépendant rémois*, 29^e année, n° 9078, jeudi 9 avril 1896, page 2, colonne 6 ; *Le Guetteur de Saint-Quentin et de l'Aisne*, 28^e année, n° 55, vendredi 10 avril 1896, « Bibliographie », page 2, colonne 6 ; *Le Littoral (Cannes)*, lundi 20 avril 1896 ; *Feuille d'avis de Neuchâtel et du vignoble neuchâtelois*, 138^e année, n° 94, mardi 21 avril 1896, « Librairie », page 3, colonne 4).

L'attention publique vient d'être vivement sollicitée par le livre que nous annonçons. Aujourd'hui qu'un mysticisme fade et banal se glisse par ci par là dans quelques œuvres dramatiques ou musicales, on se demandait ce qu'était cette nouvelle œuvre de M. Aicard, et si le poète y racontait, avec l'accent de la foi, les expériences qui l'avaient amené à la foi. — Eh bien, ce n'est pas cela. Dans ce volume, plein, comme on l'a dit, de tendre poésie, M. Aicard s'attache à montrer au monde celui qui a été le parfait modèle de l'amour absolu, et dont les sentiments peuvent revivre encore en chacun de nous. M. Aicard insiste sur ce que l'amour chrétien a de vivifiant, sur le besoin que nous avons d'un tel amour pour être sauvés des malheurs où nous plongerait notre égoïsme. Son livre est donc un bon livre, bien qu'il ne soit pour l'auteur, nous l'espérons, qu'une étape vers une expérience bien plus effective du christianisme vivant, et de sa force d'action autant que de sa vertu consolante. Il a saisi un côté vrai de son divin sujet ; il lui reste à en saisir de non moins vrais et de plus puissants. (*L'Impartial* (La Chaux-de-Fond), 16^e année, n^o 4713, dimanche 12 avril 1896, page 1, colonne 3, « Bibliographie »).

M. Jean Aicard, dans son nouveau poème, s'est éloigné du monde que nous connaissons. Il s'est imprégné de la douce et sainte philosophie du Christ qui remplit son volume *Jésus !* et où respire, de la première à la dernière page, quelque chose de calme, de grand et d'humain, c'est-à-dire l'amour d'autrui, l'espérance au-delà de notre monde, le devoir, la charité, tout ce qui constitue cette prédication ineffable, aussi sonore que jadis, lorsqu'elle retentissait, pour la première fois, il y aura tantôt deux mille ans. (*Le Soleil*, 24^e année, n^o 129, vendredi 8 mai 1896, « Chronique des livres », page 2, colonne 2).

Par-delà ces premières impressions, rapidement éprouvées et publiées, on trouve des analyses plus approfondies, notamment celle du pasteur Auguste Sabatier :

J'éprouve quelque embarras devant ce volume. J'ai peur de lui faire du tort en le louant selon mon cœur. M. Aicard est un poète et son livre semble devoir être l'événement littéraire de la saison. Cependant, j'ai l'impression très vive qu'il a fait et voulu faire autre chose encore qu'acte de poésie et œuvre de littérature. Il a été conduit au Christ des Évangiles, non point parce que c'est un admirable héros de poème et que sa vie, sa prédication et sa mort sont une belle « matière à mettre en vers latins », mais par un besoin profond du cœur, par l'instinct d'une âme altérée, qui veut s'assurer si la source sacrée est tarie ou si elle jaillit encore, et qui, découvrant sous les ruines religieuses que notre âge a faites, parmi les décombres de l'édifice traditionnel écroulé, un filet d'eau toujours fraîche et pure, le signale en son langage harmonieux et sonore à ses frères en quête comme lui de quelque fantaisie d'eau vive.

Les souvenirs d'une enfance pieuse, les douloureuses expériences de la vie, l'obscurité de l'heure présente, les aspirations de la génération nouvelle, voilà quelques-unes des causes qui ont contribué à créer dans l'âme du poète la disposition très particulière d'où ces nouveaux chants sont sortis. Il y a longtemps que s'élaborait et se distillait en lui cette poésie essentiellement religieuse. Il la sentait venir toutes les fois que sa conscience vibrerait au contact de l'expérience amère ou que son imagination remontait vers le passé ou courait au-devant de l'avenir pour saisir soit l'origine, soit la fin de son être. Plus il analysait la substance de sa vie morale, de sa vie profonde, plus il constatait que cette substance lui venait du Christ. C'est ainsi qu'il a découvert en lui-même le Christ toujours vivant et

que, l'ayant reconnu, il l'a salué de son nom d'homme, de ce nom de Jésus, qui le rend fraternel à tous les hommes. C'est donc, si l'on me permet ce terme d'école, une traduction *subjective* que le poète nous donne de la personne et de l'enseignement de Jésus. Il s'est mis à relire les Évangiles à travers ses expériences et ses aspirations d'homme du XIX^e siècle, et à nous redire avec une naïve simplicité, sans préoccupation d'exégèse savante ou de documentation historique, ce qu'il y avait trouvé de douceur et de lumière, de force et de bonté, de miséricorde et de consolation.

Cette interprétation, qui n'est pas l'interprétation d'un poète, mais celle d'un enfant, est-elle bien orthodoxe ? Nous n'oserions le dire ; M. Jean Aicard ne se donne pas pour un croyant et il ne faudrait pas juger son œuvre à ce point de vue. Mais il est de ces incrédules qui voudraient croire et qui remplacent par les effusions de la sympathie et de l'amour la foi qu'ils sentent bien leur manquer. Il est hors de l'Église, de toute église et il s'adresse non à ceux du dedans, mais à ceux du dehors, qui cherchent et n'ont pas trouvé. Il voudrait leur réapprendre un nom qu'ils ont oublié, leur faire aimer quelqu'un qu'ils traitent peut-être en ennemi et qui est un frère ; il leur présente Jésus dépouillé de toute auréole, de toute définition dogmatique, de toute superstition dévotieuse, dans la nudité de sa chair frémissante et avec les palpitations de son cœur qu'emplit l'amour de la misère humaine. C'est l'*Ecce homo*, avec toutes ses compassions et ses douleurs. Par ce côté, du moins, la poésie de M. Aicard est sincèrement et profondément évangélique. On peut y voir une nouvelle manifestation de cette religion que le siècle finissant a senti sourdre en son âme desséchée et flétrie, la religion de la souffrance et de la pitié. Seulement, elle apparaît ici plus précise et plus profondément morale. Le poète n'a pas craint de montrer à tous les fi-

dèles de ce culte de la miséricorde, d'où venait l'inspiration première qui les animait ; il a nommé et fait apparaître à leurs yeux étonnés Celui dont l'esprit a été l'initiateur et reste la source de toute pitié efficace. Il a précisé ce néo-christianisme où se complaisent tant d'âmes pour qui rêver la religion c'est être religieux. Voilà pourquoi, dans la crise morale que nous traversons, ce livre arrive à son heure et produirait son effet, s'il réalisait la prophétie que faisait l'un des premiers lecteurs : « ce livre va nous rendre Jésus, à nous incroyants, et nous le faire aimer. » (*Journal de Genève*, 67^e année, n° 64, 2^e édition, dimanche 15 mars 1896, « Variétés », page 2, colonnes 3-6).

Mais la critique catholique souligna également le côté peu orthodoxe de l'ouvrage :

Quand M. Aicard annonça son livre de vers sur Jésus, il en donna d'avance des extraits, généralement conformes à l'Évangile, aux journaux catholiques, qui ont publié les vers avec éloge.

Aujourd'hui le livre a paru et il soulève bon nombre de réclamations au point de vue de son orthodoxie ; nous tenons à en prévenir nos lecteurs.

Il y a de bonnes intentions, de beaux vers, de délicates pensées ; il a manqué, en matière si élevée, un censeur théologien. (*La Croix*, n° 3968, samedi 4 avril 1896, « Gazette du jour », page 2, colonne 1).

La presse mensuelle consacra à *Jésus* des articles de fond dans lesquels on trouve les grandes critiques adressées à l'ouvrage, principalement par les catholiques orthodoxes. La très doctrinale *Université catholique* (tome XXII, juillet 1896, pages 432-452), dans un long article, a dressé le réquisitoire :

LE « JÉSUS » DE M. AICARD

Les gens bien informés murmurent — depuis la dernière élection, il faudrait peut-être dire : murmuraient — autour de ce poème toutes sortes de pronostics couleur vert académique qui sont de nature à terrifier les ennemis de M. Zola. Il paraît que le moment est venu d'occire le hideux réalisme, ou plutôt d'achever son cadavre récalcitrant et puis d'aller installer sous la coupole l'idéalisme incarné, pour quelques-uns, dans la personne de l'auteur de *Jésus*. Excellentes intentions, auxquelles pour mon compte, j'applaudis de toute mon âme : nous souhaitons tous, nous croyants, que M. Aicard l'emporte sur M. Zola. Mais la sympathie pour la personne du poète ne doit pas nous empêcher de juger son œuvre. Nous ne devons pas souffrir que sous prétexte de diplomatie académique, on enlève à la personne adorable du Sauveur son nimbe divin. Quelles que soient les finesses de sa phraséologie idéaliste, M. Aicard nie la divinité de Jésus-Christ. Comme j'essaierai de le démontrer tout à l'heure, le renanisme constitue le fond de sa doctrine. Le devoir des catholiques me paraît donc tout tracé.

Pour quiconque se place au point de vue religieux et moral, ce poème étrange manque tout d'abord d'à-propos. Il exalte certaines vertus précieuses et très désirables, mais que des prédicateurs plus ou moins autorisés nous prêchent depuis bientôt un siècle avec plus de chaleur que de clarté. En revanche, il en est d'autres dont l'absence produit dans notre société contemporaine des effets désastreux, et que M. Aicard passe sous silence. À Dieu ne plaise que je dédaigne la pitié et la bonté chères à M. Aicard, et je voudrais bien n'avoir aucune réserve à faire sur les vers où il les glorifie.

Mais en nous, contre nous, nous avons un recours,
C'est la bonté, c'est la pitié, c'est l'Évangile :

Nous sentons tout le reste incertain et fragile.

Le ciel est vide et noir ; et c'est la fin des jours.

Cette façon de vaticiner nous épouvanterait grandement si elle ne nous amusait. M. Aicard n'est sans doute pas mieux fixé que nous sur la date du jugement dernier ; il n'a parlé de la fin des jours, je suppose, que pour donner à son style une couleur un peu biblique. Mais comment peut-il nous dire que, hors la bonté et la pitié tout est incertain et précaire ? Nous autres chrétiens, nous connaissons trois vertus théologiques qui sont : la foi, l'espérance et la charité ; de plus, nous cherchons à pratiquer quatre vertus cardinales qu'on nomme la justice, la prudence, la tempérance, la force. Les deux vertus particulièrement chères à M. Aicard sont donc renfermées dans la seule charité. Or, la charité, on ne la néglige pas absolument au XIX^e siècle. On ne parle que d'asiles de jour et de nuit, d'orphelinats, d'hôpitaux, de caisses de retraite, de conférences de Saint-Vincent-de-Paul, etc. Cette bonté universelle s'étend jusqu'aux bêtes, et le concurrent de M. Aicard, M. Zola proposait naguère l'amour fraternel de la bête en général, du chien en particulier, comme le moyen le plus efficace de rétablir la paix parmi les hommes. Notre génération peut se glorifier, je crois, de pratiquer la pitié ; elle a peut-être le droit de se plaindre qu'on la lui prêche trop ou du moins qu'on la lui prêche mal. Même des hommes de beaucoup d'esprit ne savent pas toujours éviter, dans leurs homélies laïques, la sentimentalité pleurarde.

D'autre part, tout le monde se plaint que les caractères manquent d'énergie. Où sont les hommes de caractère, sachant garder au milieu des agitations et des dangers, le calme et la force ? Nous sommes presque tous, hélas ! peu ou prou neurasthéniques. Les catastrophes qui nous menacent résulteront, si malheureusement elles se produisent, de l'agitation des foules,

du manque de sang-froid des hommes d'État, bien plus que de la dureté des cœurs. Depuis des siècles, les chrétiens chantent devant le Jésus très doux des tabernacles ce qu'on pourrait appeler l'hymne de la force morale : Ô victime de salut, donnez-nous la force, *da robur*. Plus qu'aucun autre siècle, le nôtre a besoin de force et je voudrais bien que ce qu'on appelle l'opinion publique signifiât catégoriquement aux écrivains plus ou moins conducteurs d'âmes quelque chose comme ceci : Assez de lamentations sur nous-mêmes, assez d'anatomie psychologique, assez de tirades sur la bonté et la pitié russes. Enseignez-nous plutôt comment on peut vouloir, si possible, et tâchez de nous dire s'il existe une gymnastique de la volonté.

M. Aicard n'a pas été mieux inspiré en s'attaquant aux prêtres, dans un livre qui a pour titre *Jésus*. Le besoin se faisait-il vraiment sentir de fulminer contre l'Inquisition ? Si la société de nos jours court quelque péril grave, ce n'est pas du côté du cléricalisme. Sans doute, depuis un siècle, en 1793 et en 1871, on a vu des prêtres figurer à côté des bourreaux, mais à titre de victimes. Alors pourquoi des strophes comme celle-ci :

On a fait de ton nom sortir tous les scandales,
Et l'on a vu tes fils, des prêtres et des rois,
Ton sceptre en main, les pieds chaussés dans tes sandales,
Imitant tes bourreaux, reclouer l'Homme en croix...

Les prêtres de nos jours ne trouvent pas mieux grâce devant l'éloquence vengeresse de M. Aicard. On dirait vraiment que c'est une gageure : presque tous les écrivains qui consacrent leurs veilles, depuis quelques années, au prosélytisme religieux, commencent par injurier les prêtres. Rendons-leur cette justice qu'ils se rencontrent toujours dans le choix des mêmes épithètes. Nous sommes des ignorants, des sots, des vaniteux et des égoïstes. Je ne connais rien de plus amer pour un prêtre

que d'avoir à constater tant de fois la persistance de cette hostilité inconcevable. Quand bien même les accusations portées contre nous auraient quelque fondement, la société laïque a-t-elle bien le droit de nous traiter de la sorte ? Au lendemain de la Révolution, l'Église ne s'est relevée que lentement de ses ruines, et, de peur sans doute de l'aider trop dans son œuvre de restauration sociale, l'opinion et les divers gouvernements qui se sont succédé en France n'ont cessé de lui témoigner de la défiance et du dédain, sinon de la haine. Les laïques qui veulent bien s'occuper de nous devraient donc mettre dans leurs appréciations un peu plus de modération et de bienveillance.

Mais, Dieu merci, le clergé contemporain ne mérite pas ces reproches que lui adressent des hommes dont la plupart manquent de compétence ; il compte des savants, des penseurs et des écrivains dont le nombre s'augmente tous les jours. Pour peu qu'il veuille se renseigner, M. Aicard ne tardera pas à s'en apercevoir, peut-être à ses dépens. Qu'il me permette de le lui dire en effet : il a abordé son sujet sans avoir étudié suffisamment les questions d'exégèse, et c'est lui qui vient reprocher leur ignorance aux prêtres occupés depuis plus d'un demi-siècle au relèvement des études bibliques !

Enfin, le livre de M. Aicard me paraît de nature à prolonger un état d'âme un peu vieillot et très fâcheux. Nous ne saurions trop combattre, à l'heure présente, les idées vagues, fécondes en malentendus ; il faut crever toutes ces métaphores éblouissantes, legs des Hugo et des Renan, qui nous masquent la vraie vérité religieuse ! M. Aicard nous apporte tout un stock de ces images nuageuses qui suffirait à enténébrer des générations de lecteurs. Il appelle le Christ un fantôme, une ombre, un spectre ; lui-même se contente de rêver au pied de la Croix. Que Dieu nous garde de trop rêver ! La vie est sérieuse, comme le chantait Longfellow, il s'agit de la bien vivre, en cherchant la vérité,

en priant, et en agissant. Toutes les élucubrations philosophico-littéraires qui ont paru depuis quelques années ont comme paralysé chez nous la faculté que Dieu a donnée à l'homme de voir clairement certaines choses.

C'est pourquoi il importe avant tout d'arriver coûte que coûte à des solutions nettes, ce qui est encore la meilleure manière de se conformer à la doctrine de Celui qui a dit : « Que votre parole soit oui, oui ; non, non. » Écrire environ trois cents pages de vers sur « Jésus » est une belle et louable, bien qu'un peu audacieuse entreprise littéraire. Mais il est clair que pour les âmes assoiffées de religion, une seule question intéressante se pose ; ou plutôt, la question qui depuis dix-huit siècles divise les hommes, prime tout et relègue à l'arrière-plan toutes les autres préoccupations. Jésus était-il un homme ou le Verbe, c'est-à-dire Dieu fait chair ? Ne me répondez pas, je vous en supplie, qu'il était un homme sublime, divin, un incomparable prophète. Toutes ces façons de parler sont pitoyables et ont quelque chose d'exaspérant. Outre que vous aurez beaucoup de peine à prouver que, dans votre hypothèse, Jésus n'était pas un menteur ou tout au moins qu'il ne laissait pas sciemment le mensonge s'accréditer autour de lui, en quoi peuvent bien m'émouvoir tous vos développements oratoires ou poétiques sur un homme admirable par bien des côtés, mais victime de ses illusions ? Il a promulgué une morale sublime, oui, mais cette morale est au-dessus de nos forces, si elle n'a pas de sanction par-delà la mort. Puisque le Christ n'est pas ressuscité, nous ne ressusciterons pas, nous non plus, ou du moins nous n'en savons rien, et dès lors nous sommes les plus misérables des hommes. Allons au fond des choses : le Jésus purement humain que nous présentent nos modernes doctrines est un Jésus idéalisé, transfiguré, un Jésus qui ne répond à aucune réalité certaine. M. Aicard nous l'a redit maintes fois après Re-

nan et bien d'autres. Le christianisme résulte donc d'un ensemble d'hallucinations et de fourberies. Mais alors on nous apitoie sur la destinée d'un homme qui n'était probablement qu'un obscur démagogue qui pouvait même avoir mérité son châtement. Et, à supposer que le Jésus, qui n'a peut-être jamais existé, de nos sceptiques exégètes, ait mérité son nom de Juste cela ne change nullement en bien notre situation présente. Ce Jésus hypothétique ne nous intéresse pas plus que des milliers de victimes innocentes, parfaitement authentiques celles-là, que nous fait connaître l'histoire, Jeanne d'Arc par exemple. En tout cas, il ne peut rien pour adoucir nos tristesses présentes, ni dissiper nos doutes, ni étancher notre soif de comprendre. Par contre, son souvenir produirait parmi nous des maux certains, des maux très profonds. Le christianisme a surexcité nos ambitions surnaturelles et suprasensibles, aiguisé notre sensibilité, creusé, si je puis parler ainsi, dans nos âmes un abîme infini que Dieu seul peut remplir. Après cela, on viendrait nous dire : les souffrances que vous éprouvez ici-bas ne compteront pour rien dans la vie à venir ; gardez-vous d'espérer le ciel, parce qu'il n'existe pas ; quand vous portez votre croix, ne vous figurez pas que vous marchez à la suite de l'Homme-Dieu, qu'il est là, vivant, compatissant, toujours prêt à vous secourir. Finis, tous ces mystères. Le Jésus que vous implorez était un pauvre révolté, mort misérablement il y a dix-huit cents ans. On a brodé autour de sa vie et de sa mort de magnifiques légendes, et nous qui savons faire des phrases, nous mettons notre talent à continuer le grand mensonge.

Oh ! que ce grand saint Paul avait dit juste ! Si le Christ n'est pas ressuscité, nous sommes les plus misérables des hommes.

Or, M. Aicard raconte ainsi la résurrection du Sauveur :

Madeleine, en pleurant, pressa la croix baisée.

Elle éleva vers Lui la beauté de ses yeux
Où l'amour tendre et pur était une lumière,
Et fière de pleurer, ce jour-là, la première,
Elle aima dans la mort l'Époux mystérieux.

.

Or, il ressuscita si vivant dans leur âme
Que tous crurent le voir et le virent vraiment.
Il apparut d'abord dans le cœur d'une femme,
Car on garde la vie aux morts en les aimant.

On me dira qu'aux yeux des penseurs, la biographie de Jésus importe peu et qu'il suffit que sa doctrine soit belle et bonne par elle-même. Eh bien, non ! Messieurs les penseurs se trompent. « Le christianisme, a dit Charles Gore, est la foi en une certaine personne, Jésus-Christ. Le christianisme vrai est une relation personnelle, la foi consciente et motivée des hommes qui connaissent leur faiblesse, leurs besoins, leur ignorance, en un rédempteur, qu'ils savent suprême, sans besoins, infail-
liblé ».

Théologien médiocre, M. Aicard ne sait pas suppléer à la faiblesse de son information exégétique par la vigueur du portrait. Son Jésus manque d'originalité et de vie ; à peine peut-on lui reconnaître deux ou trois caractères distinctifs. Par exemple, il est, à n'en pas douter, très humain ; il semblerait même participer plus qu'il ne convient des misères de l'humanité. Non seulement il passe, — *quasi unus ex nobis* — par les terribles épreuves du jardin des Oliviers et du Calvaire, que M. Aicard rabaisse un peu, mais à certains moments il paraît assez embarrassé de son rôle de Dieu. J'avoue toutefois que, sur ce point, je n'ose exprimer ma pensée qu'avec grande crainte. Ainsi, l'amitié divine qui unissait au Sauveur tel que se le représentent les chrétiens, Marie, l'ancienne pécheresse de Mag-

dala, est quelque chose de délicat, d'élevé, de beau qui a toujours transporté d'admiration les cœurs les plus aimants et les esprits les plus distingués. Pour expliquer la grande scène des parfums, M. Aicard détaille les sentiments du Christ et de la pécheresse d'une façon qui me révolte :

Elle comptait bien faire, avec ses cheveux blonds,
Un câble pour lier ses pieds, ses mains, son âme...
Le vainqueur de Satan vaincra-t-il une femme ?
Et, tremblante d'orgueil, elle murmure : Allons !

.

En vain elle écrasa sur les pieds nus sa bouche,
Les baisant, les mordant des talons à l'orteil,
Lui songeait, l'œil au ciel, tourné vers le soleil :
« Sauvons ce cœur captif dans la chair qui me touche. »

Et les beaux pieds du Dieu, sous le baiser charnel,
Rayonnaient vers le front de la femme abaissée,
Qui dit enfin, debout et droite de pensée :
« Pardon ! je t'aimerai, Seigneur, dans l'Éternel ! »

Il a suffi à Pierre de se sentir regardé par son Maître pour comprendre toute l'ignominie de sa trahison, et Madeleine saurait fixer le Sauveur avec des regards mauvais et elle garderait des pensées impures en baisant les pieds divins !

Le Jésus de M. Aicard se fait encore remarquer par un amour pour les bêtes qu'il est permis de trouver exagéré.

Or, comme il cheminait en suivant son beau songe,
Sous un frêle olivier, tout au bord du chemin,
Un vieil âne pelé, qui tirait sur sa longe,
Avançant les naseaux, vint effleurer sa main.
Et Jésus s'arrêta...

.

Longtemps il regarda cette humble et lourde tête,
Ces poils longs et rugueux, ces deux gros yeux surpris,
Puis sa main caressa, sur les flancs de la bête,
La trace du bâton qui les avait meurtris.

Vers l'âne enfin Jésus pencha sa face auguste,
Et le pauvre animal, se mettant à trembler,
Soufflait, tout haletant, sur les lèvres du Juste,
Ce grand soupir des cœurs qui ne peuvent parler.

Que signifie exactement le tableau de M. Aicard ? L'auteur n'aurait-il pas voulu ici peindre d'une façon sensible l'amour du Christ pour tout ce qui est humble, maltraité et méprisé ? En ce cas, il se serait un peu trompé, car l'âne ne symbolise pas en Orient, comme en Europe, les petites gens et en particulier les paysans pauvres. Cette fâcheuse réputation de l'âne lui vient du moyen âge, durant lequel il portait des vilains, tandis qu'aux seuls nobles étaient réservés les chevaux. Au contraire, les chefs d'Israël, même les jours de grande solennité, montaient très fiers sur de blanches ânesses, ainsi que le dit Déborah dans son admirable chant de triomphe. Je ne fais pas un grand reproche à M. Aicard d'avoir ainsi parlé d'après nos idées occidentales et modernes, mais, précisément parce que l'âne évoque en nous l'idée de la misère un peu ridicule, le rapprochement entre la face du Juste et les naseaux de l'animal a quelque chose d'un peu... choquant. Je sais que, de nos jours, l'amour des bêtes est fort à la mode, M. Zola et M. Ohnet y ont contribué pour une large part ; mais, comme toutes les modes, celle-ci passera.

La méthode employée par M. Aicard devait l'amener comme nécessairement à ne donner qu'un portrait défectueux de son héros. On trouve toutes sortes de genres littéraires un peu disparates dans ce petit volume de vers. M. Aicard commente les

plus belles et les plus grandes pages de saint Mathieu, puis, sans transition, il développe de petites historiettes, empruntées aux évangiles apocryphes, comme celle du Juif Errant ou des petits oiseaux d'argile ; après une solennelle profession de foi à la de Vogüé, il esquissera de petites scènes de commérages ; il vaticine à la façon de Victor Hugo, et il prend le plus souvent un ton de bonhomie, comme Coppée. Nous aimons tous la variété, mais je pense qu'en pareille matière plusieurs préféreraient un peu plus de tenue. Je ne sais s'il existe des règles qui s'imposent à l'artiste désireux de peindre le Sauveur ou de le chanter, mais il est quelques observations aisées qui se présentent à l'esprit toutes les fois qu'il s'agit des grands maîtres et que M. Aicard a vraisemblablement négligées. Nous connaissons en peinture des quantités de chefs-d'œuvre de tout premier ordre qui ont pour objet la personne adorable de l'Homme-Dieu. Quel écrivain peut se flatter d'avoir mis le nom de *Jésus* tout simplement sur une œuvre éternelle ? Même les évangiles n'offrent qu'une surface brisée à l'image divine qu'ils reflètent ; aucun n'est complet, et l'auteur du plus beau termine son récit en disant qu'il faudrait des volumes pour raconter la vie de Jésus.

Sans doute, les Pères, les Docteurs, les mystiques, les maîtres de la chaire ont trouvé des accents divins pour traduire leurs sentiments d'adoration. Telles sont, par exemple, l'hymne du saint Nom de Jésus ou les proses en l'honneur du saint Sacrement, ou telle page de Bossuet, ou telle prosopopée de Lacordaire. Mais toutes les grandes et nobles âmes aimaient Jésus à la fois comme homme et comme Dieu d'un amour profond et ardent qui rend naturelles les plus hautes intuitions ; les larmes de fra Angelico sont justement célèbres. Seulement cette puissance d'aimer qui les faisait jaillir suppose toute une vie d'abnégation et de prières. M. Aicard, qui a lu certainement Alfred de

Musset, doit savoir que la génération incrédule de notre temps ne peut pas aimer comme les moines de jadis.

Si du moins on savait de nos jours étudier les Livres saints et s'assimiler leur substance par d'humbles oraisons, mais on a la déplorable habitude de se livrer à des rêveries vagues et quelquefois malsaines, d'après les souvenirs de son enfance, après quoi on se croit en mesure de parler, comme il convient, de la personne du Sauveur. M. Aicard, j'en suis désolé pour lui, ne remplit aucune des conditions auxquelles doit s'astreindre quiconque veut composer une œuvre vraiment sérieuse sur la vie du divin Maître. Sans cela, eût-il commis de ces fautes psychologiques et historiques qui blessent la piété chrétienne à la prunelle de l'œil ? Et malheureusement ces sortes de méfaits ne sont pas rares chez lui. À l'instar de M. Renan, il insiste plus que de raison sur les quelques mots de Notre-Seigneur qui paraissent durs pour sa Mère, et que les exégètes ont d'ailleurs expliqués. Il va même jusqu'à faire, de Celle que l'Église appelle la mère de la science et de la belle dilection, une bonne femme vulgaire et à peu près sotte :

[Citation du dialogue entre Jésus et Marie, poème XXXVII].

Tout ce dialogue est odieux et absolument invraisemblable. La Vierge qui avait fait à l'ange les réponses que l'on sait, la Vierge qui avait improvisé le *Magnificat*, la Vierge qui, d'après les Évangiles, conservait dans son cœur toutes les paroles mystérieuses relatives à son divin Fils, M. Aicard nous la présente comme une femme insensible et inintelligente. Au pied de la Croix, elle s'endort :

Comme il allait mourir, il abaissa les yeux
Vers sa mère et vit bien qu'elle était assoupie.
Or, le Maître jugea cette faiblesse impie...

Le poète se croit sans doute autorisé à cela par le fâcheux exemple que les apôtres donnèrent au Jardin des Olives, mais il ne s'est pas donné le temps de réfléchir. Jean, qui s'était endormi au jardin de Gethsémani, sut conserver une attitude digne de lui au pied de la croix. À plus forte raison ne devons-nous pas supposer qu'une Mère, surtout quand cette Mère s'appelle Marie, Mère de Jésus, puisse s'endormir en présence de son Fils supplicié et mourant. D'ailleurs l'Évangile, la liturgie et toute l'histoire de l'art protestent contre cette très malheureuse hypothèse de M. Aicard : « Marie est donc auprès de son Fils, non tant par le voisinage du corps que par la société des douleurs : *Stabat juxta crucem* ; et c'est le premier trait de la ressemblance... La douleur l'a-t-elle abattue, l'a-t-elle jetée à terre par la défaillance ? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'elle est droite, qu'elle est assurée ? *Stabat juxta crucem* : « Elle est debout auprès de la croix. » Non, le glaive qui a percé son cœur n'a pu diminuer ses forces ; la constance et l'affliction vont d'un pas égal, et elle témoigne par sa constance qu'elle n'est pas moins soumise qu'elle est affligée. » (BOSSUET, *Sermon sur la compassion de la sainte Vierge*.) Ce rôle diminué, pour ne pas dire humiliant, que M. Aicard prête à la sainte Vierge est une des choses qui m'ont le plus peiné. À la rigueur on pourrait se montrer indulgent pour ceux dont la main a tâtonné tandis qu'ils essayaient de peindre le Dieu fait homme. Nos yeux mortels ne peuvent pas soutenir le rayonnement de ce visage divin. Mais de Marie, l'humble Vierge de Nazareth, la Mère de Dieu, notre Mère à tous, l'Immaculée qui siège triomphante au-dessus des anges, les hommes chétifs ont su dire des choses infiniment belles et douces. C'est un mauvais signe pour un poète de ne pas se sentir particulièrement inspiré tandis qu'il chante la Mère de Jésus. Non content de nous cacher ces sept glaives de douleur qui transpercèrent son âme, M. Aicard la dépouille de

sa perpétuelle virginité, il ne lui suppose aucun sens du sacrifice et du martyr, aucune foi religieuse : nous n'avons plus en face de nous qu'une bonne mère nourrice qu'hypnotisent les bavardages des voisines.

Aucun des grands sujets de l'Évangile n'échappe aux embellissements de M. Aicard. Qui n'a cherché à comprendre le silence que Marie Madeleine gardait aux pieds de Jésus pendant que Marthe, la bonne ménagère, préparait le repas de l'Hôte divin ? « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez de beaucoup de choses, Marie a choisi la meilleure part. » De ces paroles est sortie toute la vie contemplative de l'Église ; c'est pour continuer l'adoration silencieuse de Marie que d'innombrables communautés d'hommes et de femmes chantent ou prient, nuit et jour, devant le Saint Sacrement. Des théologiens éminents ont développé les hautes idées ou les sentiments qui doivent emplir les âmes de contemplatifs, et toute cette vie angélique de l'humanité, qui ne s'est pas interrompue un moment depuis dix-huit siècles, a son origine dans les doux et sublimes reproches que Jésus adressait à Marthe. [...].

Quelquefois M. Aicard, par une des nécessités de sa profession, ou par amour-propre, se livre à des commentaires par trop inférieurs au texte sacré qu'ils sont censés illustrer. On lit dans le sermon sur la montagne, ces mots simples qui ont en même temps une profondeur infinie : Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. À cette idée sublime l'auteur de *Jésus* joint une petite comparaison qu'on rencontre dans tous les romans et dans tous les exercices poétiques des jeunes rhétoriciens :

Heureux les cœurs purs ; ils ont Dieu,
Comme une eau pure en elle a tout le grand ciel bleu.

D'autre part, vous chercherez en vain la moindre allusion à l'une des pages les plus belles et les plus importantes de l'Évan-

gile, je veux dire la dernière prière de Notre-Seigneur : « Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils afin que ton Fils te glorifie, selon que tu lui as donné pouvoir sur toute chair, afin qu'il accorde la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés. Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donné à faire. Et maintenant toi, Père, glorifie-moi auprès de toi-même de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût (Jean, ch. xvii, v. 2-6.). »

M. Aicard se qualifie lui-même d'homme inspiré de l'âme universelle ; il conviendrait plutôt de dire qu'il représente très exactement les préjugés religieux des hommes instruits de sa génération. Or, ces hommes instruits, avec une assurance et une sincérité incroyables rééditent tous les jours, sous une forme ou sous une autre, la même profession désolante d'incrédulité ; ils nous disent : « Oui, nous croyons à la morale évangélique, le *Sermon sur la Montagne* nous ravit, mais le dogme, nous ne saurions l'accepter. Vous qui avez la foi montrez-nous donc un enseignement dogmatique qu'on puisse comparer à l'enseignement moral du *Sermon sur la Montagne*. » J'en demande pardon aux hommes instruits qui aiment à faire quelquefois des incursions sur le domaine de la théologie, cet enseignement dogmatique existe. D'abord la morale du *Sermon sur la Montagne* n'est pas une morale isolée, on dirait aujourd'hui indépendante ; elle se lie à une foi très précise ; les sept béatitudes ont donné lieu à de magnifiques développements dogmatiques. Ensuite la dernière oraison de Notre-Seigneur est de nature à satisfaire les âmes les plus avides de foi ; j'ose la trouver aussi belle et peut-être plus suggestive que le *Sermon sur la Montagne*.

Maintenant il est fort à craindre que ces pages incomparables ne se prêtent pas à des commentaires poétiques ; de toutes les

révélations surhumaines qu'elles renferment se dégage une sorte de *Noli me tangere* qui me semble très clair. Ce n'est pas l'avis de M. Aicard, naturellement, puisqu'il a osé entreprendre une lutte corps à corps avec le texte sacré, en quoi il a fait preuve d'une bien grande audace. Dante a abordé de front la théologie, Corneille et Lamennais ont commenté ou traduit *l'Imitation*, Racine s'est inspiré de l'Ancien Testament et des hymnes du bréviaire romain, Milton a fait des emprunts à la Genèse et à d'autres livres du Canon, mais personne, que je sache, n'a réussi à mettre en vers — j'entends en beaux vers, — tout l'Évangile. M. Aicard a assumé une tâche formidable qu'aucun homme de génie n'a su remplir jusqu'ici.

M. Aicard était-il plus qualifié qu'un autre pour entreprendre de traduire les évangiles en vers français ? Les quelques erreurs théologiques que j'ai relevées, entre un très grand nombre d'autres, ne nous permettent pas de le supposer. Une étude un peu plus détaillée du dernier chapitre de son livre achèvera de nous édifier sur ce point. Seulement ici, je me permettrai de suivre l'auteur pas à pas, comme il a fait lui-même pour l'Évangile.

Ce chapitre qui est un résumé des croyances de l'auteur porte ce titre un peu solennel et très beau tout de même : « Il est éternel ». Malheureusement pour M. Aicard, nous nous rappelons les paroles correspondantes de saint Paul, lesquelles produisent un tout autre effet : « Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il est au siècle des siècles ». Le poète débute par un acte d'adoration renaniste et romantique dans lequel il glisse quelques allusions à sa propre vie.

Homme divin, au pied de ta croix qui chancelle
Arbre toujours debout quoique battu du vent
Je viens, humble inspiré de l'âme universelle,
À l'heure d'un grand soir t'adorer en rêvant.

Homme divin ! Pour qui sait ce que parler veut dire, ces deux mots constituent une négation de la divinité de Jésus-Christ. Mais pourquoi le poète fait-il allusion à sa propre mort ? Il n'est âgé que de quarante-huit ans si mes renseignements sont exacts, et peut-être se hâte-t-il de prendre le ton d'un vieillard qui sent son âme incliner vers le soir. Nous espérons bien que M. Aicard vivra longtemps pour nous donner des chefs-d'œuvre.

Le poète consacre deux paragraphes à la réfutation de ceux qui opposent à la vie de Jésus l'histoire de Bouddha ; il me paraît d'autant moins utile d'insister que les arguments de l'auteur sont plus obscurs.

Il s'attaque aussitôt après aux chrétiens en termes qui ne sont pas plus clairs : en quoi consiste cette horreur mystique qui sort des tombes chaque fois sans doute qu'on célèbre le saint sacrifice de la messe ? Tâchez de le deviner si vous pouvez. De même il est assez difficile de savoir en quoi consiste ce commerce de colombes qui excite à un si haut degré la colère de M. Aicard. Vendeur de colombes ! je ne comprends pas du tout. Mais il ne faut pas s'étonner si le langage sibyllin du poète échappe à nos faibles entendements ; nous n'avons plus, nous chrétiens, le vrai sens du Verbe immortel. — En fait, nous pouvons sans peine accorder à l'auteur que nous n'expliquons pas du tout comme lui le texte évangélique. Reste à savoir quelle traduction est la bonne.

M. Aicard ne doute pas que ce ne soit la sienne :

Eh bien, qu'importe à ceux que ta lumière inonde !
En es-tu moins la vie et l'espoir incarné,
Le vrai Verbe vivant, le vrai salut du monde !
Seul tu conçus l'amour, seul tu nous l'as donné.

Cette belle assurance m'étonne profondément. Dans les trois cents pages dont se compose le *Jésus* de M. Aicard, il est sou-

vent question de spectres, de crépuscules, d'erreurs qu'il est obligé de réfuter, de soirs, et de ténèbres. C'est là en tout cas la grande inspiration de sa préface où les auteurs d'ordinaire aiment à placer leur pensée profonde.

Deux hommes cheminaient causant en camarades
Une *Ombre*, qui venait derrière eux, les joignit...

Une *Ombre* maintenant marchait à leur côté.
C'était Jésus, mais *rien* ne le faisait connaître.
... Ils voyaient l'étranger comme à *travers* un voile...
Et les deux pèlerins que le *Spectre* accompagne
Répétaient à celui que *l'on ne peut pas voir* :
« Reste avec nous, Seigneur, parce que c'est *le soir*,
Et notre angoisse croît dans la *nuit* qui nous gagne »...
... Il vit ! La *nuit* immense a beau venir sur nous,
Ténèbres de l'esprit *qui nie* et qui calcule,
Nous avons beau sentir dans l'affreux *crépuscule*,
Défaillir à la fois nos *cœurs* et nos genoux,
Chacun de nous revoit dans la *nuit* de son âme
Ce *fantôme* divin...

Maintenant, au contraire, le poète se sent inondé de lumières ; nous ne pouvons que l'en féliciter, non sans regretter qu'il n'ait pas mieux su nous en faire part. Même dans ce quatrain où l'on chante la lumière, nous ne saisissons pas très bien la pensée de l'auteur. Il dit que Jésus c'est l'espoir incarné, mais après avoir fait entendre à maintes reprises que le paradis des chrétiens n'est qu'un mythe. Je crains que, dans son enthousiasme de néo-chrétien, M. Aicard ne se laisse aller à des exagérations que réprouvent également l'histoire, la théologie et la logique. C'est au moins ce qui lui est arrivé dans le vers suivant :

Nul de tes précurseurs n'est vivant dans notre âme.

Quelle injustice ! À chaque instant dans les Évangiles il est fait allusion aux personnages et aux événements de l'Ancien Testament ; sur le Thabor, Moïse et Élie figurent à côté de l'Homme-Dieu, lequel n'est pas venu détruire la loi, comme l'affirme M. Aicard, mais la compléter. Les prophéties, les psaumes, les livres sapientiaux, les livres historiques entrent pour une très grande part dans les offices de l'Église, et je puis assurer à M. Aicard que la lecture de ces différents ouvrages constitue, même au seul point de vue littéraire, un divertissement de délicats. Les lettrés qui ont bien voulu se donner la peine de découvrir Baruch, ou Amos, ou Isaïe, se sont tous félicités de leur heureuse inspiration.

M. Aicard termine par des considérations sur l'état actuel du monde qu'il n'y a pas lieu de trop approfondir, pour la bonne raison qu'elles ne signifient pas grand'chose. Des métaphores vagues, un peu banales aussi, et encore des métaphores.

Après avoir achevé la lecture du *Jésus* de M. Aicard, on cherche à se représenter la physionomie du jeune stoïcien qu'il a voulu nous peindre, et on n'y réussit que très imparfaitement. Même dans l'incomparable Cène d'Emmaüs, le héros créé par l'imagination du poète demeure insaisissable. Quelle différence avec les *Disciples d'Emmaüs*, de Paul Véronèse. Au milieu des pauvres gens qui l'entourent, le Christ du peintre italien, trop humainement beau, ce me semble, nous frappe surtout par sa distinction surnaturelle, son air d'infinie supériorité. Il a comme l'air en allé de quelqu'un qui n'appartient pas à la terre, mais qui n'aura plus rien désormais de commun avec la souffrance ou la mort. En présence de cette toile, on se surprend à murmurer le mot triomphant de saint Paul : *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur*.

Rembrandt a peint la même scène, mais sous un aspect fort différent. Assis entre deux pauvres ouvriers, dans une misérable chambre d'auberge, son Christ chétif semble encore souffrir

toutes les blessures mal cicatrisées du Calvaire ; mais dans ses grands yeux ouverts on lit une sorte de mélancolie divine et une immense compassion pour les pauvres. Un peu socialiste, ce Christ hollandais, mais combien humain, combien vivant, combien touchant !

Remarquez qu'au Jésus humain de M. Aicard, je n'oppose pas le Dieu ressuscité des primitifs, lesquels s'inspiraient de leur foi : la comparaison serait trop difficile.

L'œuvre de M. Aicard n'offre-t-elle donc aucune beauté littéraire ? Dieu me garde de n'y voir que des défauts. Moins préoccupé de doctrine, j'eusse été heureux de m'abandonner au charme d'une lecture intéressante. Presque tout ce qui n'est pas dogmatique ou proprement religieux brille d'une grâce aimable ; les auteurs d'anthologies y trouveront de quoi enrichir leur table des matières. *Les Bergers de Bethléem* par exemple me semblent un spécimen exquis de marivaudage pieux.

L'âne que j'ai critiqué tout à l'heure pour des motifs étrangers à la littérature, a quelque chose de fort touchant. On trouve encore beaucoup à admirer dans le chant LXXV intitulé : *la Gloire des lis*. Le poète prête une voix à tous les êtres, au temple, au bon grain, au vent, aux moissons, à l'âne, au bœuf, aux petits poissons, à la colombe, pour pleurer Jésus crucifié. Mais l'hymne des lis blancs éclate consolant et majestueux au-dessus de toutes ces plaintes de la nature ; il proclame mieux qu'aucune autre voix de la terre l'innocence du Juste.

Devant ses pieds sanglants, sous l'effroi des prodiges,
Laissons les criminels s'écraser à genoux ;
Mais nous, toujours blancs, purs, droits sur nos fermes tiges,
Nous dirons qu'il fut jeune et blanc comme un de nous.

Laissez l'homme gémir, passereaux et colombes,
Et nous, les innocents, les lis qu'il regretta,

Croissons, multiplions, couvrons toutes les tombes,
Et, par pitié, cachons l'horreur du Golgotha.

Le poème de M. Aicard, offrant une grande variété de rythmes peut fournir à ceux qui s'occupent de métrique l'occasion de se livrer à des observations intéressantes : je laisse ce soin à d'autres plus compétents que moi ; mais il est impossible de ne pas relever une imitation de Victor Hugo qui, par moments, semble trop sensible. Par exemple toute cette camaraderie avec les bêtes et les plantes qu'il attribue à son Jésus, M. Aicard la tient d'Olympio son maître. On sait comment ce dernier aimait à s'attendrir sur les araignées, les orties, les crapauds et autres créatures peu habituées à recevoir tant de témoignages de sympathie. L'œuvre de M. Aicard a les apparences d'une ménagerie où tous les animaux viennent prendre part à un double concours de mimique et d'harmonie. Telles façons de parler ne semblent que transposées de la *Légende des siècles* ou des *Contemplations* dans le *Jésus* de M. Aicard. Exemples :

Je suis vêtu de peaux de bêtes...
L'homme dont la tunique était faite de gloire.

Les vers de M. Aicard offrent avec ceux de Victor Hugo d'autres ressemblances, moins facilement saisissables peut-être, mais plus sérieuses et plus profondes. Ainsi des antithèses :

Le grand donneur d'espoir était désespéré.

Ainsi une sorte de parallélisme vague entre les faits psychologiques et les phénomènes du monde physique. Ainsi le goût pour certains jeux d'esprit dans lesquels la plaisanterie et une sentimentalité sérieuse entrent en proportions à peu près égales.

Il (St Joseph) n'osait prévenir Marie et restait là.
Alors la voix d'un pauvre animal lui parla :

Mon Dieu, oui, tout à coup, l'âne se mit à braire.

« Mettons vite le bât sur l'âne, se dit-il,
Et fuyons en Égypte et plus loin, tous les quatre ! »

Tous les quatre ! Je suis persuadé que M. Aicard n'a pas cru manquer de respect à la sainte Famille en s'exprimant de la sorte ; il pourrait bien s'être trompé et, à notre sens, il s'est trompé gravement. Mais, même aux yeux de ceux qui ne partagent pas nos scrupules religieux, ces sortes de facéties sentimentales ne sont-elles pas de mauvais goût ?

Au reste, Victor Hugo peut être un fort grand poète, à certains points de vue, mais les écrivains de notre génération auraient grandement tort de le prendre de sitôt pour modèle. Il faut attendre. Toutefois, je reconnais que ceux qui s'occupent de paysages ou de décors ont de la peine à se soustraire à l'influence de ce prodigieux créateur de riches métaphores. Mais quand on essaie de la peinture religieuse, oh ! non, il ne faut pas s'adresser à Victor Hugo. En fait de religion, il ne s'est guère élevé au-dessus de Béranger ; il n'a jamais su mettre en vers que des banalités philosophiques énormes ou des riens pompeux. M. Aicard s'est laissé tromper par l'enseigne de son glorieux maître.

Tout le monde connaît les vers par lesquels Boileau, avec des sentiments d'une évidente sympathie, donnait au grand Corneille un avis pénible à entendre. Après l'*Agélas*, hélas ! Personne au monde n'a le droit de le prendre sur ce ton, mais M. Aicard n'est pas Corneille, non plus. Nous pouvons, je crois, et nous devons lui dire que son *Jésus* est une grande erreur littéraire. Le temps de la réparer ne lui manquera pas, qu'il le mette à profit.

Aussi bien, lui-même ne nous avait pas préparés à le voir remplir un jour les fonctions de prophète et de théologien.

De tout temps mes amours furent des songes vagues
Je n'ai parlé tout bas qu'aux nymphes dans les bois.

À la bonne heure ! voilà l'Aicard que nous aimons, cet Aicard qui chantait jadis avec tant de bonne grâce les choses de Provence, les cigales, le mistral, la Camargue, les tambourinaires, le Rhône et la bouillabaisse. Oh ! cette bouillabaisse, quels jolis vers, couleur de safran, elle a inspirés à M. Aicard !

Malgré les critiques de l'orthodoxie catholique, l'ouvrage connut un grand succès :

Jésus, le beau livre de Jean Aicard, arrive aujourd'hui, chez l'éditeur Ernest Flammarion, à son sixième mille. Succès légitime, car ce *Jésus* est un livre qui intéresse par la gaieté humaine des scènes familières, en même temps qu'il charme, émeut et enseigne par l'interprétation du drame sacré. Selon le mot d'un penseur, il fait bénéficier tous les cœurs indistinctement des beautés de l'Évangile ; il réconciliera l'incroyant lui-même avec la divine figure du Christ. C'est une effusion de bonté, un cri de pitié et d'espérance. La tendresse y respecte la foi. Comme l'*Imitation* elle-même, c'est un livre utile aux âmes et déjà aimé comme tel. (*Le Temps*, 36^e année, n° 12757, lundi 4 mai 1896, « Librairie », page 3, colonne 4).

Sur un mode plus polémique, il appartenait au très catholique *Univers*, d'apporter l'estocade finale :

ORGUEIL

M. Jean Aicard, poète et penseur, veut rendre Dieu à ses contemporains. Il l'annonce dans le *Figaro*.

L'entreprise est difficile, et M. Aicard a peur de ne pas réus-

sir. C'est que les hommes bien intentionnés, comme lui, ne rencontrent pas le concours de l'Église. Par exemple, M. Hyacinthe Loyson. Il a vu le siècle perdre le sentiment religieux. Il a réclamé les réformes qui permettraient aux esprits intelligents de garder la foi. Rome n'a point voulu l'écouter. Quelle excellente occasion perdue ! Peut-être, plus tard, l'effort du Père Hyacinthe portera-t-il ses fruits. Mais, pour le moment, c'est en vain que l'éloquent prédicateur a pris femme, le siècle n'est pas revenu à Dieu. L'Église a fait avorter une évolution qui pouvait sauver le monde. M. Loyson est un vaincu.

M. Aicard, ce nous semble, aurait pu parler aussi de M. Zola, qui s'intéressait au catholicisme et acceptait de lui créer une situation dans la société contemporaine. Que demandait-il en échange de sa protection ? Une misère : l'abandon de quelques dogmes surannés. Rome n'a pas su comprendre. Au lieu de s'empreser avec reconnaissance, elle a dédaigné M. Zola. Elle le met à l'index. Rome et l'Académie sont bien coupables, et bien imprudentes.

M. Aicard est très sérieux. Il voudrait, vraiment, que la religion fût restaurée. L'homme a besoin d'une morale : on ne le voit que trop. Sans Dieu, pas de religion ; sans religion, pas de morale. Mais, je vous le demande, comment obtenir des intelligences d'aujourd'hui, instruites à fond de toutes choses, qu'elles se résignent à croire et pratiquer, sans aucune modification, ce que croyaient et pratiquaient nos pères, ces ignorants. Nos pères voyageaient en coche et leurs canons portaient à deux cent cinquante toises. Que de révolutions la science a depuis lors accomplies ! Le monde s'est transformé. Il faudrait que la religion, seule, fût immuable et ne connût pas le progrès ! C'est impossible ! La vapeur et l'électricité exigeaient un renouvellement dans nos croyances. Aujourd'hui l'on va, l'on vient, l'on correspond, l'on vit infiniment plus vite. Le catholicisme, pour

se mettre au pas, devrait se simplifier, s'alléger, s'adapter. Il s'y refuse, obstinément, aveuglément. Cela casse les bras de tous ceux, comme M. Jean Aicard, qui lui veulent du bien parce qu'il a rendu des services et pourrait continuer d'en rendre.

La religion doit suivre le mouvement. Les chemins de fer lui créaient des obligations nouvelles. Au siècle prochain, lorsque, voyageant en ballon, nos arrière-neveux iront en deux heures de Paris à Marseille, il faudra, de nouveau, modifier les croyances. La loi du progrès continu s'impose à tous. M. Jean Aicard ne le dit pas tout à fait comme cela, mais c'est ce qui résulte de ses propos.

Ce chrétien vous paraît plaisant. Ne vous y trompez pas : vous entendez en lui la voix du siècle. Ce siècle est orgueilleux. Infa-tué de lui-même, enflé, il a cru longtemps qu'avec sa science il pouvait se passer de la religion. Il en revient un peu, en présence de certaines menaces qu'il ne sait trop comment conjurer. La religion, c'est un frein, et le besoin d'un frein moral se fait sentir : ni la vapeur, ni l'électricité n'en ayant pu créer encore. Mais vous comprenez bien que les croyances de nos pères étaient bonnes pour nos pères. Il faut quelque chose de perfectionné à un siècle comme lui.

En y regardant de près, on ne voit pas trop pourquoi notre siècle nourrit tant d'orgueil. Certes, matériellement, il a tiré grand parti de découvertes prodigieuses. Mais s'il récolte, il n'a point semé. Il a perfectionné l'art de tuer au loin, mais il n'a pas inventé la poudre. Il a diminué considérablement les distances et l'électricité n'a peut-être plus beaucoup de secrets pour lui, mais le premier bateau à vapeur et la pile de Volta datent du siècle précédent. On lui avait ouvert la voie.

Du domaine des inventions scientifiques utilitaires, passons-nous sur les autres terrains où doit fructifier l'esprit de l'homme ? Ici, au lieu du mot *progrès*, il faudrait presque pro-

noncer celui de *décadence*. Le dix neuvième siècle sera le siècle des machines, ce qui est très beau. Il ne sera point celui des lettres, des arts, de la philosophie, — ni de la sagesse, ni de la vertu. Sous ce rapport, les âges de l’obscurantisme nous offrent aussi bien, sinon mieux. Bossuet restera supérieur à Gambetta, saint Thomas d’Aquin à Victor Cousin, Raphaël au meilleur photographe. M. Aicard lui-même a beau être l’auteur de cet incomparable distique :

Vous êtes, mon petit enfant
L’orgueil de mon cœur triomphant,

il ne fera point oublier Racine.

Mais quoi, nous possédons le téléphone et l’on va en huit heures de Paris à Bordeaux. Nous avons le droit d’exiger une autre religion que celle dont les esprits arriérés se pouvaient contenter. L’Église doit respecter assez le grand dix-neuvième siècle pour tâcher de s’élever à sa hauteur.

Pauvre dix-neuvième siècle, plein d’orgueil et d’inquiétudes, si fier et si menacé. Tu contemples aujourd’hui en te rengorgeant, et tu ne peux envisager demain sans terreur. Malgré tes merveilles, pour être véritablement grand, il t’a manqué l’humble esprit chrétien.

Pierre VEUILLOT ⁹.

Épilogue

Les quelques critiques adressées par des catholiques d’une orthodoxie intransigeante, s’estimant propriétaires de la personne et du message de Jésus et voulant imposer leur vision

⁹ *L’Univers*, n° 10457, mardi 1^{er} septembre 1896, pages 1, colonnes 1-2. Pour Pierre Veillot, voir les Notes et Documents, pages 375-376.

dogmatique, tombent d’autant plus facilement que, en cette fin du XIX^e siècle, Jésus était devenu un personnage des lettres françaises, célébré notamment par la poésie et le théâtre.

Notre poète n’a pas voulu paraphraser en vers la prose des évangiles canoniques ; il n’a pas voulu répéter le message de telle ou telle Église, puisque lui-même n’appartenait à aucune : *Jésus est l’Évangile selon Jean...* Aicard, dans lequel le poète développe, au sein de sa philosophie idéaliste, sa propre vision de la personne du Christ.

×

En décembre 1909, lorsqu’il l’accueillit pour la première fois sous la Coupole de l’Académie française, Pierre Loti présenta son ami à l’assemblée : il le caractérisa d’abord comme un Provençal, passa rapidement sur le poète des enfants et s’attarda sur le philosophe de la pitié ayant mis dans tous ses ouvrages « une humanité toujours attendrie ». Et, découvrant en Jean Aicard un « mystique chrétien », il acheva son discours en citant avec complaisance les quatre dernières strophes du poème liminaire : « Reste avec nous, Seigneur, parce que nous t’aimons. »

Ces vers, souvent cités par la suite, restent comme un sommet, poétique et humaniste, de l’œuvre de Jean Aicard.

×

L’édition de 1912, publiée fort discrètement, sans aucune campagne de presse, est très comparable à la première : quelques mots changés, un vers oublié, un quatrain rajouté... La ponctuation a été quelque peu dénaturée par des changements ou des suppressions inopportuns et l’impression est d’une qualité parfois modeste.

Le texte est précédé d’un joli dessin d’Octave Guillonnet, artiste délicat, ami de Jean Aicard ¹⁰.

¹⁰ Voir Notes et Documents, pages 374-375.



Dessin d'Octave Guillonnet pour l'édition de 1912
(photographie Dominique Amann)

Jean AICARD

J É S U S

Aicardiana, 2^e série, n° 29, 15 décembre 2019.

**Troisième édition complétée,
enrichie de notes et commentaires
par Dominique AMANN**

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Cette nouvelle édition du *Jésus* de Jean Aicard reproduit très fidèlement le texte de la première édition, de 1896. J'ai seulement j'ai amélioré la ponctuation dans quelques poèmes, notamment pour les dialogues, en fonction des normes de la typographie actuelle. Et j'ai composé dans l'orthographe d'aujourd'hui quelques mots : gaiement, dévouement, paiera, etc.

J'ai ajouté la préface prévue ainsi que les trois poèmes publiés dans *Cosmopolis*.

Jean Aicard avait, en effet, écrit une préface, conservée dans les papiers de l'écrivain¹, consistant en une petite dissertation sur la Pitié : ce texte aura probablement paru trop philosophique à l'éditeur et inadéquat pour présenter un long poème rédigé dans une grande simplicité de forme et de fond, et destiné à un public populaire.

Par ailleurs, il donna à la revue *Cosmopolis*², trois poèmes, annoncés, à la I de couverture, sous le titre « Jésus (fragments inédits) » et assortis de la note suivante : « Les vers que nous

¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 40, chemise n° 432, belle mise au net non autographe portant sur la première page des directives pour le prote de la main de l'auteur.

² Manuscrit original aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, chemise n° 359, belle mise au net autographe, 9 pages. — Poèmes publiés dans *Cosmopolis, revue internationale*, tome III, n° 7, juillet 1896, pages 125-128.

publions, et qui figureront dans une prochaine édition du *Jésus* de M. Jean Aicard, sont entièrement inédits ».

L'édition de 1912 n'a pas ajouté ces textes...

Les poèmes de Jean Aicard débutent en pages de gauche et sont répartis sur les pages successives. Ils ont été imprimés en couleur afin de mieux les distinguer des citations, notes et commentaires qui les accompagnent : l'apparat critique est disposé sur les pages de droite et les passages scripturaires pertinents ont été cités en regard des vers qui en font mention.

Pour le texte français des évangiles, je suis parti de la traduction donnée par la *Bible de Jérusalem*, la plus utilisée en France, que j'ai systématiquement vérifiée et corrigée sur le texte grec et sur le texte latin.

PRÉFACE

L'humanité, c'est la grande orpheline. Quoi qu'on puisse penser des révélations rapportées par les Écritures, on est réduit, pour affirmer l'existence d'une Justice, d'une Protection, d'une Tendresse infinies, à faire appel au témoignage du passé mort, à invoquer les Testaments. Jamais les fils d'aujourd'hui n'ont vu, de leurs yeux, *le Père*.

S'il n'y a point de Royaume de Dieu, il ne semble pas que la pensée humaine puisse être consolée car elle cherche en vain la Justice sur la terre. Les investigations de la science nous montrent la loi du plus fort comme la loi de la vie. Et c'est tout.

Dans cette détresse, une petite flamme vacillante veille au fond de nos propres ténèbres, apparaît dans notre nuit intérieure. C'est le sentiment de pitié, de tendresse, qui pousse l'homme à protéger l'homme contre les forces naturelles et contre les siennes propres.

Seulement, par un inconcevable mystère, cette pensée humaine qui juge tout, qui va partout et qui partout croit voir le règne de l'injustice, a soif en même temps d'une pureté rêvée, supérieure à la justice même ; et quand elle a constaté, au cœur de l'homme, l'existence de la pitié, voilà que, dans son goût mystérieux pour un désintéressement suprahumain, elle accuse cette pitié de prendre son origine dans l'égoïsme !

Singulière antinomie. Considérer l'égoïsme comme la loi inéluctable et le poursuivre comme infâme jusque dans ses plus nobles créations ! Mais cette sévérité de jugement n'est-

elle pas la plus belle réaction possible contre l'égoïsme ? Ne témoigne-t-elle pas d'une merveilleuse puissance d'aspiration vers l'idéal amour ? Et qu'est-ce que cette aspiration sinon la force même qui, lentement, finit par créer l'objet du désir ?

L'argument négatif est celui-ci : « La pitié se fait en nous de l'effroi que nous inspire la douleur ! » En d'autres termes, ce sont nos maux reconnus dans les autres que nous consolons chez les autres, dans l'espoir évident d'être à notre tour consolés. C'est un calcul !... calcul divin.

L'argument du sceptique n'est qu'une bonne formule, la plus acceptable du monde, et qui ne déshonore rien ni personne.

En vérité, y a-t-il là de quoi gémir sur la vilénie des plus purs sentiments ? Il est reconnu que moins un homme a souffert, moins il est sensible aux maux d'autrui parce que difficilement il s'en fait l'idée. Je ne peux me faire aucune idée de ce qui m'est absolument étranger. Accuser la pitié de comporter en son origine la crainte, pour soi, des maux que l'on soulage, c'est vouloir éteindre le feu par le feu, la cause par la raison d'être et, ici, le bien par le bien. Besogne de néant, coupable besogne s'il en fut !

Ce qui est plus doux à songer, c'est que l'admirable puissance, créatrice et protectrice de vie, qui est la pitié, pousse tels êtres sublimes, qui pourraient vivre dans l'oubli de la plupart des misères humaines, à les rassembler au contraire dans leur cœur, à les souffrir pour savoir les consoler. Et la récompense merveilleuse, tout intellectuelle, toute d'âme, des êtres de pitié, c'est la foi qui leur vient en retour, dans une Pitié immanente ne fût-elle qu'humaine ! Ils ne peuvent douter que ce pouvoir, vivant en eux, de consoler autrui existe chez les autres ; et, par la seule existence ainsi prouvée, de la Tendresse humaine, ces âmes de sympathie se trouvent consolées. L'âme orpheline a une mère.

Dans l'actuelle obscurité que la parole scientifique répand sur le monde en nous annonçant la double mort de la Justice et de Dieu, et de la Justice dans le monde périssable, il n'y a donc plus qu'une seule lueur rassurante. Mortes les étoiles au ciel ; mortes les flammes sur la terre ; mais la petite phosphorescence se traîne en nous, suprême espérance, contre laquelle s'acharnent les souffles sceptiques. Protégeons-la. Abritons-la du cœur et de l'esprit.

Et chantons pour elle le chant du soir comme d'autres, au matin des jours, célèbrent l'espérance humaine, la naissance du feu.

Ce poème est un chant d'adoration en l'honneur de la Pitié, en l'honneur de la Tendresse qui est la pitié préventive.

En nos cœurs où des siècles d'atavisme ont imprimé des milliers de fois la figure du Christ, cette noble figure, la plus belle de toutes les faces créées à l'image de Dieu demeure ineffaçable. Et elle est la plus expressive, la plus propre à faire concevoir tout ce qui est de l'homme douloureux. Seulement le chrétien qui a cru autrefois le verbe divin incarné dans son Christ à son tour, involontairement, incarne en ce Christ ses pensées humaines, transformées par le siècle. Et pourvu qu'elles demeurent hautes, à la fois tristes et consolantes, il ne croit pas faire déchoir le Dieu qui fut un homme en lui mettant sous le front les troubles de la présente humanité et dans le cœur toutes les détresses de l'inconsolable Orpheline.

À
MON GRAND-PÈRE
JACQUES AICARD
MORT
LE 29 SEPTEMBRE 1872

58

Avant d'aller dormir près de toi dans la terre,
J'ai voulu, pour ta joie, écrire ce *Mystère*,
Tel un pâtre ignorant, sur un morceau de bois,
De son couteau grossier sculpte un Jésus en croix.
Et j'ai fait ce travail, où se complut mon âme,
Grand-père, en souvenir de cette belle flamme
Que mon regard surprit vivante au fond du tien,
Quand, tourné vers l'Espoir, tu mourus en chrétien.

27 juillet 1895.

59

« Ces quatre [premiers] vers de la dédicace du nouveau livre de Jean Aicard, à son grand père, exprime l'humilité touchante du poète devant l'ineffable mystère de la mission de l'homme Dieu dans l'humanité. Mais, le pâtre ignorant est ici le poète, dont les cordes de la lyre d'or ont vibré avec douceur ou avec force à tous les nobles sentiments de l'âme, à toutes les manifestations de la douce pitié ou de la sainte colère depuis le *Livre des Petits* jusqu'au *Dieu dans l'homme*. Le couteau grossier qui sculpte, ici, le Jésus en croix est une plume d'or qui écrit des vers admirables sur les pages de ses livres, cinq fois couronnés par l'Académie française qui est la plus haute expression de l'éloquence, de la grandeur de la pensée dans la littérature française. » (*Saint-Raphaël Revue*, 10^e année, n° 452, dimanche 29 mars 1896, page 1, colonnes 2-3, article d'A. Ortolan).

LES PÈLERINS D'EMMAÛS

LES PÈLERINS PRIÈRE DANS LE SOIR

Vers Emmaüs, à l'heure où la clarté finit,
Lentement, — ils devaient marcher soixante stades, —
Deux hommes cheminaient, causant en camarades...
Une Ombre, qui venait derrière eux, les joignit.

Disciples de Jésus, ils parlaient de leur maître
Que Magdeleine et Jean croyaient ressuscité.
Une Ombre maintenant marchait à leur côté.
C'était Jésus, mais rien ne le faisait connaître.

Il leur dit : « De quoi donc parliez-vous en marchant ?
« Et pourquoi semblez-vous si tristes, pauvres hommes ?
« — Tristes, lui dirent-ils, tristes, oui, nous le sommes ! »
Et le son de leur voix était grave et touchant.

« Es-tu donc tellement étranger à la Ville,
« Que tu ne saches pas notre malheur récent ?
« Jésus de Nazareth, un prophète puissant,
« Depuis trois jours à peine est mort d'une mort vile.

« Les sacrificateurs, les docteurs de la Loi,
« Nos magistrats, l'ont tous condamné. Quelle honte !
« ... Mais, toi, reste avec nous parce que la nuit monte...
« Inconnu, nous aimons à causer avec toi. »

Ce poème en forme de prologue reprend l'épisode dit « des pèlerins d'Emmaüs », intervenu après la résurrection de Jésus. Jean Aicard commence donc l'histoire de Jésus par la fin, pour mieux esquisser son propos : Jésus ressuscité est un fantôme, un spectre, une apparition, un personnage historique qui n'est plus ; mais le *Reste avec nous*, répété plusieurs fois, comme une incantation désespérée trahissant l'angoisse de la perte de Dieu, s'adresse à un être spectral dont la pensée demeure en nous éternellement.

Le fait est rapporté très brièvement par l'évangéliste Marc : « Après cela, il se manifesta sous d'autres traits à deux d'entre eux qui étaient en chemin et s'en allaient à la campagne » (Mc 16, 12).

Luc en donne une relation plus développée : « Et voici que ce même jour, deux d'entre eux faisaient route vers un village du nom d'Emmaüs, à soixante stades de Jérusalem, et ils s'entretenaient de tout ce qui s'était passé. Or, tandis qu'ils devaient et discutaient ensemble, Jésus en personne s'approcha et fit route avec eux, mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître. [...] Quand ils furent près du village où ils se rendaient, il fit semblant d'aller plus loin. Mais ils le pressèrent en disant : "Reste avec nous, car le soir tombe et le jour déjà touche à son terme." Il entra donc avec eux. Or, une fois à table avec eux, il prit le pain, dit la bénédiction, puis le rompit et le leur donna. Leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent... mais il avait disparu de devant eux [...]. » (Lc, 24, 13-35).

Dans ce poème, on peut reconnaître quatre parties :

— dans les cinq premiers quatrains, la chronique évangélique : Jean Aicard ne cite que Luc 24, 13-20 et 29, c'est-à-dire le récit de la tristesse des disciples et de leur rencontre avec un

Or, depuis un instant, leurs paroles funèbres
Retombaient sur leur cœur, dans la nuit, lourdement ;
Un deuil affreux venait sur eux, du firmament ;
En eux, comme autour d'eux, tout n'était que ténèbres.

Et dans l'abandon triste où les laissait le jour,
Vainement ils cherchaient, au ciel vide, une étoile ;
Ils voyaient l'étranger comme à travers un voile,
Mais ils sentaient en lui comme un attrait d'amour.

S'il s'éloignait un peu, leur cœur, empli de troubles,
Aussitôt amoindri, défaillait et pleurait...
S'il se rapprochait d'eux, tout contents en secret,
Ils se sentaient monter au cœur des forces doubles.

C'était alors en eux comme un flot de chaleur,
Le doux rayonnement d'une intime lumière ;
Ils ne comprenaient plus leur détresse première
Ni pourquoi le chemin leur devenait meilleur.

Et les deux pèlerins que le Spectre accompagne
Répétaient à Celui que l'on ne peut pas voir :
« Reste avec nous, Seigneur, parce que c'est le soir,
« Et notre angoisse croît dans la nuit qui nous gagne. »

Or, Christ, ressuscité depuis dix-huit cents ans,
Vient de mourir encor, mais d'une mort tout autre ;
Et dans ce siècle obscur il a plus d'un apôtre
Et plus d'un pèlerin dans les doutes présents.

Nos Scribes, attachés à la lettre du Livre,
Par sottise les uns, d'autres par intérêt,

étranger croisé sur le chemin. C'est le soir, la nuit tombe ; les disciples sont fatigués de leur marche et accablés par les événements de la mort de leur maître ; une Ombre leur apparaît soudain, provoquant chez eux une attitude ambivalente : d'un côté ils pensent que c'est un étranger qu'ils ne connaissent pas mais, tout en même temps, ils se sentent en confiance avec lui et l'invitent à souper.

— dans les cinq quatrains suivants, psychologie des disciples : leur accablement est accentué par l'arrivée de la nuit, les ténèbres et l'absence d'étoiles ; le poète mentionne des paroles funèbres, un deuil affreux, un abandon triste, la détresse, l'angoisse, les pleurs, le trouble des esprits ; dans ce contexte de flou et d'égarement, l'étranger leur apparaît au travers d'un voile, dans un aspect spectral mais aussi réconfortant. Une double dramatisation se développe sur l'opposition entre la nuit extérieure et la lumière intérieure ainsi qu'entre l'accablement et la sérénité.

— viennent ensuite dix quatrains formant une méditation sur la situation présente. Le poète constate la mort de Jésus : les Églises — « nos Scribes » — la trahissent par sottise ou intérêt ; les ténèbres de l'esprit condamnent à vivre dans un affreux crépuscule ; c'est la mauvaise heure, le ciel est vide et les astres sont morts, un monde ébranlé craque de toutes parts. Et pourtant, Christ est toujours vivant : il a encore des apôtres qui le sentent présent et suivent son enseignement ; nul ne peut être bon s'il ne se réfère à sa parole de bonté et de pitié ; lui seul reste un guide sûr dans les doutes qui nous assaillent. Certes Jésus n'est plus présent sur Terre ; il est un fantôme, un spectre, un mystère... mais sa parole demeure et n'a jamais été dépassée.

— les cinq derniers quatrains forment une sorte de prière développant le leitmotiv « Reste avec nous » — *Μείνον μεθ' ἡμῶν ὅτι πρὸς ἐσπέραν ἐστὶν καὶ κέκλικεν ἤδη ἡ ἡμέρα. Mane nobiscum,*

N'ont plus ni les rigueurs ni l'amour qu'Il aurait ;
Mais dans la nuit qui vient nous le sentons revivre.

Il vit. La nuit immense a beau venir sur nous,
Ténèbres de l'esprit qui nie et qui calcule,
Nous avons beau sentir, dans l'affreux crépuscule,
Défaillir à la fois nos cœurs et nos genoux,

Chacun de nous revoit, dans la nuit de son âme,
Ce fantôme divin, pur esprit, noble chair,
Qui nous a fait tout homme et tout enfant plus cher,
Notre mère plus tendre et plus douce la femme.

Chacun de nous le voit, le doux spectre voilé,
Luire ineffablement dans l'ombre intérieure,
Dans l'ombre aussi qui tombe, en cette mauvaise heure,
Du vide qui, jadis, fut un ciel étoilé.

À son charme infini qui de nous se dérobe ?
Ignorant ou savant, qui donc est bon sans lui ?
Tous les astres sont morts qui pour d'autres ont lui,
Mais nous sommes frôlés des lueurs de sa robe.

Là-bas, derrière nous, l'affreuse Ville en deuil,
Dressant sur le ciel rouge, en noir, les toits du Temple,
La hautaine cité du crime sans exemple,
Nous envoie en rumeurs les cris de son orgueil.

C'est un bruit d'or tintant sous de hauts péristyles,
C'est l'appel des soldats veillant sur les remparts ;
Et le monde ébranlé craque de toutes parts
Sous le riche oublieux des mendiants hostiles ;

quoniam advesperascit, et inclinata est iam dies — (Luc 24, 29) : reste avec nous car les temps sont troubles et incertains ; reste avec nous car tu éclaires nos esprits ; reste avec nous car nous t'aimons.

Les cinq derniers quatrains de ce poème ont été mis en musique par le compositeur suisse Louis Bost pour chœur à quatre voix mixtes ; j'en ai produit une édition critique publiée dans *Aicardiana*, 2^e série, n° 11, 15 avril 2015, supplément musical, 11 pages.

« La première pièce, qui est une sorte de préface allégorique, *les Pèlerins*, explique du reste, mieux que je ne saurais le faire, l'intention de l'auteur et l'esprit du livre. M. Jean Aicard est convaincu, — et il n'est pas seul de son opinion, — que l'inquiétude des âmes modernes, qui ne sont plus ni assez naïves, ni assez ferventes, ni assez heureuses, pour croire comme on croyait jadis, et qui se sentent vides de foi, tristement éveillées de leur ancien rêve, laissées par suite sans consolation et sans espérance, n'est pas pour rien dans le malaise douloureux de notre temps. Il nous compare, non sans cause, à ces pèlerins qui suppliaient le Sauveur de rester avec eux, parce que l'ombre du soir commençait à tomber, et qu'ils avaient peur de la nuit. Il croit que l'auréole lumineuse qui brillait autour de la tête de Jésus pourrait encore nous rassurer en nous éclairant ; que le son de sa voix, qui parle toujours dans les Évangiles, nous mènerait à la vérité et à la vie ; que la vertu qui s'échappait de lui, n'eût-on fait que toucher le bord de son manteau, calmerait notre angoisse et nous guérirait de nos maladies. » (*Journal des débats politiques et littéraires*, 108^e année, n° 90, lundi 30 mars 1896, page 1, colonnes 3-4, article d'Henri Chantavoine).

Mais en nous, contre nous, nous avons un recours,
C'est la bonté, c'est la pitié, c'est l'Évangile :
Nous sentons tout le reste incertain et fragile.
Le ciel est vide et noir ; et c'est la fin des jours ;

Mais le spectre d'un Dieu marche encor dans nos routes
Avec sa forme humaine au sens mystérieux.
Nos chemins effacés s'éclairent de ses yeux,
Et sa blancheur nous guide à travers tous les doutes.

Oh ! puisque la nuit monte au ciel ensanglanté,
Reste avec nous, Seigneur, ne nous quitte plus, reste !
Soutiens notre chair faible, ô fantôme céleste,
Sur tout notre néant seule réalité !

68

Ta force heureuse rentre en notre âme plaintive
Et même les tombeaux sont clairs de tes rayons...
Toi par qui nous aimons, toi par qui nous voyons,
Reste avec nous, Seigneur, parce que l'ombre arrive !

Seigneur, nous avons soif ; Seigneur, nous avons faim ;
Que notre âme expirante avec toi communie !
À la table où s'assied la Fatigue infinie,
Nous te reconnâitrons quand tu rompras le pain.

Reste avec nous, Seigneur, pour l'étape dernière ;
De grâce, entre avec nous dans l'auberge des soirs...
Le Temple et ses flambeaux parfumés d'encensoirs
Sont moins doux que l'adieu de ta sourde lumière.

Les vallons sont comblés par l'ombre des grands monts,
Le siècle va finir dans une angoisse immense ;

Nous avons peur et froid dans la mort qui commence...
Reste avec nous, Seigneur, parce que nous t'aimons.

69

JÉSUS

I

LES BERGERS DANS LA MONTAGNE

UN VIEUX BERGER.

Bonjour, berger.

UN JEUNE BERGER.

Bonjour.

LE VIEUX BERGER.

Connais-tu la nouvelle ?

LE JEUNE BERGER.

Te moques-tu de moi ? Sur ce coteau perdu,
Nos troupeaux sont muets. Pas un agneau ne bêle.
Le silence est partout. Je n'ai rien entendu.

LE VIEUX BERGER.

Trois amis m'ont conté, trois vieux pasteurs de chèvres,
Qu'ils ont vu dans le ciel un ange, cette nuit ;
Il leur a dit, parlant, comme toi par tes lèvres :
« Le Messie est né ! »

LE JEUNE BERGER.

L'ange aura parlé sans bruit...
Et pour moi je n'ai vu que deux blanches nuées.

La naissance de Jésus est racontée dans deux évangiles : Luc mentionne les bergers venus adorer le nouveau-né ; Matthieu met en scène les mages venus d'Orient et narre la fuite en Égypte, le massacre des nouveau-nés et des très jeunes enfants, la mort d'Hérode, le retour d'Égypte et l'installation de la Sainte-Famille à Nazareth.

Ce premier poème est une fiction aicardienne, à la manière des pastorales provençales, qui fait dialoguer un vieux berger et son jeune compagnon : le jeune n'a rien vu, rien entendu, ne croit à rien, traite le vieux de fou, ne croit pas aux prédictions et n'admet que l'opinion commune ; à l'opposé, le vieux dit avoir vu des anges et entendu leur message. Sa sagesse l'emporte : le jeune hésite puis se décide à partir avec le vieux berger pour aller voir l'enfant.

LE VIEUX BERGER.

Oui, les ailes de l'ange.

LE JEUNE BERGER.

Il ne m'a point parlé.
Mes oreilles, au grand silence habituées,
Sauraient si même un cri d'oiseau l'avait troublé.

LE VIEUX BERGER.

Tu n'as rien entendu ?

LE JEUNE BERGER.

Pas même les chouettes.

LE VIEUX BERGER.

Tu n'as rien vu ?

LE JEUNE BERGER.

Là-haut, toujours au même lieu,
Les constellations qui parlent en muettes.

LE VIEUX BERGER.

Je t'annoncerai donc la naissance d'un Dieu.

LE JEUNE BERGER.

Je n'en connais qu'un seul. C'est celui de Moïse.

LE VIEUX BERGER.

Un autre vient de naître ; un meilleur, un plus doux.

LE JEUNE BERGER.

Parle, vieux ! je t'écoute avec peine et surprise :
La vieillesse radote. On respecte les fous.

LE VIEUX BERGER.

Ne ris pas ! Ce Seigneur est né dans une étable.
Comme il fait froid, un âne, un bœuf, soufflent dessus.
Ils l'aiment, devinant qu'il sera charitable,
Et c'est un messager de Dieu nommé Jésus.

LE JEUNE BERGER.

Dieu, c'est un Salomon, compère, un vieux monarque :
Il a des légions, des trônes et de l'or ;
Un envoyé du ciel porterait mieux sa marque
Et viendrait sous l'éclair au sommet du Thabor.

LE VIEUX BERGER.

Pense comme tu veux ; moi, je crois aux prophètes :
Je vais à Bethléem, pour voir ce nouveau-né.

LE JEUNE BERGER.

Mais... si je te suivais, qui garderait nos bêtes ?

LE VIEUX BERGER.

Le Dieu par qui l'enfant nouveau nous est donné.

LE JEUNE BERGER.

Eh bien... je vais te suivre.

LE VIEUX BERGER.

Iras-tu la main vide ?

LE JEUNE BERGER.

Toi, que lui portes-tu ?

LE VIEUX BERGER.

Moi, je suis pauvre, ami :

Pas un seul n'est à moi des moutons que je guide,
Et j'en suis si fâché que je n'ai pas dormi.
Mais je compte, n'ayant à moi brebis ni laine,
Pour l'enfant qui nous vient tout nu comme un oiseau,
Dans la flûte que j'ai souffler à perdre haleine,
Et mettre tout mon cœur dans ce pauvre roseau...

LE JEUNE BERGER.

Et moi j'égorgerai mes deux jeunes colombes,
Si ta nouvelle est vraie, en l'honneur de ton Dieu !

LE VIEUX BERGER.

Mon Dieu... fera sortir, frère, les morts des tombes !
Rien ne doit plus périr par le fer ou le feu.
Porte-lui des agneaux vivants : il les caresse.
Porte-lui des ramiers : il les baise en pleurant.
Mais déjà le bœuf, l'âne, ont connu sa tendresse...
Partons vite : un Dieu bon, mon frère, est le seul grand !

II

L'HÔTELLERIE DE BETHLÉEM

JOSEPH.

Il fait froid : donne-nous une place à ton feu.

L'HÔTELLIER.

Non.

JOSEPH.

Ma femme est enceinte.

L'HÔTELLIER.

Eh ! j'entends.

JOSEPH.

Je t'en prie.

L'HÔTELLIER.

Non ! quand tu serais diable ou quand tu serais dieu,
Je n'ai plus une place en mon hôtellerie.

JOSEPH.

Elle souffre. Son sein porte un fruit innocent :
Veux-tu que notre espoir, frère, meure en naissant ?

L'HÔTELLIER.

Pauvre femme !... Veux-tu coucher dans mon étable ?

« Elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux à l'hôtellerie » (Luc 2, 7) .

L'événement est très brièvement narré : l'évangéliste parle d'une mangeoire, d'un râtelier pour le foin des chevaux (ή φάτην, *praeseptium*) et d'une auberge (τὸ κατάλυμα, *diversorium*). À défaut d'une chambre libre dans son auberge, l'hôtelier avait probablement proposé à Joseph et Marie une place dans son écurie...

L'âne et le bœuf ne sont pas cités dans les évangiles canoniques : ils proviennent de la tradition apocryphe.

MARIE.

Bien volontiers.

L'HÔTELIER.

Venez. C'est tout ce qu'il vous faut.

Et si vous ne trouvez dans le foin lit ni table,

L'âne et le bœuf, qui sont très doux, vous tiendront chaud.

III

LES BERGERS DANS L'ÉTABLE

LE VIEUX BERGER.

Regarde. On a posé près de lui, sur la paille,
Bien des présents déjà, des œufs frais, du froment,
Tous les meilleurs trésors du pauvre qui travaille...
Voudra-t-on écouter ma flûte seulement ?
Frère, offre-lui d'abord tes blanches tourterelles...

LE JEUNE BERGER.

Je vous offre, Seigneur, deux oiseaux que j'ai pris.

LE VIEUX BERGER.

Regarde : avec ses bras, il imite leurs ailes !

LE JEUNE BERGER.

Écoute : avec sa lèvre, il imite leurs cris !

LE VIEUX BERGER.

Pour moi, joli Seigneur, je suis pauvre et j'apporte...

MARIE.

Quoi donc ?

LE VIEUX BERGER.

Je n'ose pas vous dire. C'est si peu !

« Jésus étant né à Bethléem de Judée, au temps du roi Hérode, voici que des prêtres venus d'Orient se présentèrent à Jérusalem et demandèrent : "Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu, en effet, son astre se lever et sommes venus lui rendre hommage." [...] et voici que l'astre qu'ils avaient vu à son lever les devançait jusqu'à ce qu'il vînt s'arrêter au-dessus de l'endroit où était l'enfant. La vue de l'astre les remplit d'une très grande joie. Entrant alors dans le logis ils virent l'enfant avec Marie sa mère et, tombant à genoux, se prosternèrent devant lui ; puis, ouvrant leurs cassettes, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. » (Mt, 2, 1-15).

L'épisode dit « des mages » n'apparaît que chez Matthieu : le texte évoque des prêtres (οἱ μάγοι, *magi*) ayant vu une étoile (ὁ ἀστὴρ, *stella*) se lever (ἀπὸ ἀνατολῶν, *ab oriente*) : cette locution est ambiguë et a parfois été appliquée aux mages, ainsi supposés être venus d'Orient... Par ailleurs, les visiteurs entrent dans une maison (εἰς τὴν οἰκίαν, *domum*) et non pas dans une écurie.

Les bergers sont pauvres, humbles et timorés : ils s'effacent spontanément devant les mages, grands seigneurs riches et opulents, suivis de leurs dignitaires. Mais Jean Aicard profite de cet épisode qu'il invente pour introduire l'idée que l'arrivée de Jésus rend tous les hommes égaux : Marie fait passer les petits et les humbles avant les Grands de ce monde et l'humble musiquette pastorale dit « la gloire des cieux » aussi bien que les riches présents des mages.

JOSEPH.

Quel est tout ce grand bruit qui se fait à la porte ?

UN PAGE, *entrant.*

Les Mages d'Orient viennent voir l'Enfant-Dieu :
Une étoile fidèle a guidé le voyage.

LE VIEUX BERGER.

Frère, retirons-nous, pour l'instant ; cachons-nous ;
Laissons entrer ces rois et tout leur équipage.
Restons là, dans un coin de l'étable, à genoux.

LE PAGE, *aux serviteurs qui se pressent à la porte.*

Le toit est bas. Laissez dehors les dromadaires.

Il annonce les Mages.

Le seigneur Balthazar ! — Le seigneur Melchior !
Le roi Gaspard !... suivi de ses hauts dignitaires...
Et tous viennent offrir l'encens, la myrrhe et l'or.

LE JEUNE BERGER.

Sortons de notre coin. Viens donc que je les voie.

LE VIEUX BERGER.

Ils riraient de nous voir sous nos pauvres sayons.

LE JEUNE BERGER.

Ils ont mis leur couronne et leurs manteaux de soie.

LE VIEUX BERGER.

Oui, mais Jésus a mis sa couronne en rayons !

LES TROIS MAGES.

Ô Seigneur, roi du ciel...

MARIE.

Pardonnez-moi, grands Mages,
Mais un homme était là, quand vous êtes entrés,
Qui n'avait pas fini de rendre ses hommages
À mon petit Enfant que tous vous adorez.
Il croirait que pour vous peut-être on le rebute...

Au vieux berger.

Pourquoi te caches-tu, brave homme, dans un coin ?

LE VIEUX BERGER.

C'est que... je ne peux rien offrir... qu'un air de flûte...

MARIE.

Viens donc... Pour voir l'enfant tu serais un peu loin...
Allons, sonne, berger ! Nous aimons la musique.

LE VIEUX BERGER, *au jeune.*

J'obéis, mais j'ai peur.

LE JEUNE BERGER.

Souffle en fermant les yeux.

LE VIEUX BERGER.

Non, je veux voir l'Enfant !

Le vieux berger joue de la flûte.

MARIE.

Il dit, dans son cantique,
La paix de son bon cœur et la gloire des cieux.

JOSEPH.

La musique s'arrête.

MARIE.

Et l'Enfant va sourire.

JOSEPH.

Que diront Balthazar, Gaspard et Melchior ?

MARIE.

C'est bien. Merci, berger... Grands rois que l'on admire,
À présent, vous pouvez offrir la myrrhe et l'or.

IV

NAISSANCE DE LA PITIÉ

Ces nombres d'or : « Aimez-vous bien les uns les autres, »
Dans l'Acte et dans le Mot ne régnaient pas encor ;
Il fallait qu'un sublime étranger les fit nôtres
Et que, du lingot brut, il fit sa pièce d'or.

Pour que la Charité s'envolât d'âme en âme,
Il fallait lui donner l'aile des beaux discours,
Et que, vie et parole, elle devînt un drame
Dont le héros charmant suscitât des amours.

Il fallait, pour toucher les âmes paysannes,
Que, blond comme la gerbe, il eût des yeux d'azur ;
Que sa simplicité cheminât sur des ânes
Et qu'il sût distinguer la nielle du blé mûr ;

Que celle en qui dormait l'espoir de l'Évangile,
Ne sût où déposer son fruit mystérieux
Et que cet abandon fit, sur l'enfant fragile,
Par les fentes du toit étinceler les cieux.

Né d'une pauvre femme, il fallait que le Maître,
Qu'attendaient le bœuf, l'âne et les rois à genoux,
Inspirât la pitié même avant que de naître,
Pour que les malheureux disent : « Il vient chez nous ».

Jésus est « le sublime étranger », « le héros charmant »,
« l'homme aux yeux d'azur », « l'espoir de l'Évangile », le
Maître qui apporte le message le plus transcendant. Mais il le
fait dans la simplicité, l'abandon, la fragilité, la pauvreté de sa
naissance et il s'adresse d'abord aux déshérités de ce monde,
aux plus malheureux.

Jean Aicard introduit ici l'idée centrale de son poème : Jésus
est l'incarnation de la Pitié, il EST la Pitié vivante en action.

V

LA FUITE EN ÉGYPTE

Lorsqu'Hérode eut appris que pour voir un enfant
Dans une étable, rois, bergers, tous à la ronde
Accouraient, l'appelaient Maître et Sauveur du monde,
Le saluaient Messie et roi, Dieu triomphant,

Le tétrarque, tremblant pour ses droits éphémères,
Furieux, donna l'ordre aux bourreaux étonnés
D'égorger en tous lieux les enfants nouveau-nés
Et partout tressaillit d'effroi le cœur des mères.

Et de bons laboureurs, prenant Joseph à part,
Lui dirent en secret l'effroyable nouvelle.
Mais, tout terrifié de ce qu'on lui révèle,
Joseph ne songea pas tout d'abord au départ.

Le péril est partout. Que faire et comment faire ?
Il n'osait prévenir Marie, et restait là.
Alors la voix d'un pauvre animal lui parla :
Mon Dieu, oui, tout à coup, l'âne se mit à braire.

« Mettons vite le bat sur l'âne, se dit-il,
« Et fuyons en Égypte et plus loin, tous les quatre ! »
L'âne partit gaîment et sans se faire battre ;
On eût dit qu'il avait flairé ce grand péril.

« Après leur départ, l'Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit : "Lève-toi, prends l'enfant et sa mère et fuis en Égypte ; et restes-y jusqu'à ce que je t'avertisse car Hérode va rechercher l'enfant pour le faire périr". Joseph se leva, prit de nuit l'enfant et sa mère et se retira en Égypte où il demeura jusqu'à la mort d'Hérode. Alors Hérode, voyant qu'il avait été joué par les prêtres, fut pris d'une violente fureur et envoya tuer dans Bethléem et tout son territoire tous les enfants de moins de deux ans. » (Mt 2, 13-16).

L'évangéliste Matthieu est le seul à évoquer la fuite en Égypte : dans son texte, c'est un ange qui prévient Joseph du danger que court son fils ; mais, comme Jean Aicard se méfie des anges, il choisit... l'âne !

Retour sur la personne paradoxale de Jésus : l'enfant est né dans une écurie, de parents obscurs, mais on l'appelle déjà « Maître », « Sauveur du monde », « Messie », « Roi », « Dieu triomphant ».

Joseph marchait, la bride en main, et l'âne, agile,
Berçait sur son vieux dos la mère de Jésus
Qui tenait ses deux bras bien serrés, et, dessus,
L'Enfant-Dieu qui portait, sous son front, l'Évangile.

L'âne, quoique naïf, peut-être un peu rêveur,
Jaloux des grands chameaux dont le pas est si large,
Vif et comme léger sous cette triple charge,
Paraissait tout joyeux de sauver le Sauveur.

VI

L'ENFANT AU BERCEAU

Tous les matins, avant le réveil des oiseaux,
Sur le berceau, dont elle entrouvrait les longs voiles,
Sa mère déposait des fleurs, fines étoiles,
Du bleu de ses yeux, bleus comme les claires eaux.

Elle y posait des lys plus soyeux que la soie,
Droits et purs, mieux vêtus que le roi Salomon,
Car la beauté vaut mieux que l'éclat de Mammon,
Et la candeur inspire aux âmes de la joie.

Parfois elle apportait aussi des épis d'or,
Blonds comme les cheveux du petit enfant rose,
Et jamais près de lui ne laissait une chose
Qui ne lui parût pas plus riche qu'un trésor.

Près du berceau dormaient, entre des branches frêles,
Colombes, passereaux, libres, apprivoisés ;
Et lui, dès le réveil, envoyait des baisers
Aux fleurs, aux passereaux, aux douces tourterelles.

Il grandit. Quand il fut en âge de courir,
Il jouait, façonnant, avec un peu d'argile,
Des oiseaux et des fleurs, d'une grâce fragile,
Qu'il souhaitait de voir ou voler ou s'ouvrir.

Enfant, berceau, sollicitude maternelle décrivent un tableau idyllique... celui que le poète n'a guère connu :

« Mon plus lointain souvenir est un souvenir de tendresse fleurie et mélancolique. Nous avions, à Paris, un jardinet où poussait, à foison, de la pervenche, que mon père aimait pour elle-même sans doute, un peu aussi en souvenir de Jean-Jacques. Et, sur la saison, chaque matin, à mon réveil, je trouvais sur la blanche couverture de mon petit lit, des pervenches à profusion. Fleur d'avril et fleur d'octobre un peu pâle, d'un violet doux, fin calice, sans parfum, la pervenche parle tout bas sans aucune passion ; elle a surtout une grâce d'automne ; j'y vois comme le sourire attristé et bon d'une âme qui part à une âme qui vient.

« Aussi loin que va, sur ma vie commençante, confuse, ma mémoire, il n'y a rien — qu'une pervenche, une douce fleur qui parle de la tendresse mourante de mon père, il mourut en effet peu de temps après. Je ne me souviens d'aucune de ses caresses sinon de celle-là. Singulière corolle qui a la forme et la couleur d'une fleurette triste, sans parfum afin d'être inoffensive !¹ »

La confection, par Jésus enfant, de petits oiseaux en argile apparaît dans *l'Évangile de Thomas l'Israélite*, apocryphe paléochrétien du III^e siècle.

¹ AICARD (Jean), *Souvenirs d'enfance*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, chemise n° 356, manuscrit autographe, 13 feuillets. Le texte cité est pris aux folios 1 et 2.

Et c'est pourquoi, jeune homme, il sut dire aux Apôtres :
« Si vous comprenez bien ce que j'ai sous le front,
« Les âmes fleuriront, les cœurs s'envoleront...
« Suivez ma voie. Il faut s'aimer les uns les autres. »

VII

À DOUZE ANS

Or, cette année, après la Pâque, grande fête
D'où les enfants devaient revenir assagis,
Le bon Joseph, avec bien des soucis en tête,
Quittant Jérusalem, retournait au logis.

C'était loin, Nazareth. Et voisins et voisines,
Par groupes et nombreux faisaient ce long chemin,
Et les petits, tentés par les fleurs des collines,
Trompant leur mère lasse abandonnaient sa main.

« Où donc est-il, ce diable ? Ah ! l'engeance maudite !
« — Je l'aperçois là-bas qui se pique aux chardons.
« — Voyez, il court offrir ses fleurs à ma petite.
« — Ils reviendront toujours, bien sûrs de nos pardons. »

Et tout le long du jour ce sont mêmes paroles,
Et les enfants, d'un groupe à l'autre, vont, rieurs,
Se montrant de grands lys, buvant dans les corolles,
Apparaissant ici quand on les croit ailleurs.

Et Joseph, sérieux, répétait à Marie :
« Le cèdre du Liban se vend toujours plus cher ! »
Et mille autres propos sur la charpenterie,
Tandis qu'elle songeait à la chair de sa chair...

« Chaque année ses parents se rendaient à Jérusalem pour la fête de la Pâque. Quand il eut douze ans, ils y montèrent, comme c'était la coutume pour la fête. Et comme au terme de la fête ils s'en retournaient, l'enfant Jésus resta à Jérusalem à l'insu de ses parents. Le croyant dans la caravane, ils firent une journée de chemin, puis ils se mirent à le chercher parmi leurs parents et connaissances. Mais ne l'ayant pas trouvé, ils revinrent, toujours à sa recherche, à Jérusalem. Cela fait, au bout de trois jours ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant ; et tous ceux qui l'entendaient étaient stupéfaits de son intelligence et de ses réponses. À sa vue, ils furent saisis d'émotion et sa mère lui dit : "Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ? Vois ! ton père et moi nous te cherchons, angoisés." Il leur répondit : "Et pourquoi me cherchez-vous ? Ne saviez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père ?" Mais eux ne comprirent pas la parole qu'il venait de leur dire. » (Lc 2, 41-50).

« Et Jésus ? disait-elle. — Il joue avec les autres ;
« Tous ceux de Nazareth sont en bande là-bas.
« — Avez-vous vu mon fils ? — Il entraîne les nôtres,
Voisine. » — Et les parents ne le rappelaient pas.

Or, on avait marché tout un long jour sans ombre,
Et les enfants plaintifs revinrent un par un
S'accrocher à leur mère, ayant peur dans le sombre,
Et leur bouquet trop lourd devenait importun.

« Quel âge a-t-il ? — Douze ans... — Mais alors c'est un homme :
« Il saura bien toujours retrouver ses parents...
« — Mon fils est égaré, bon passant... Il se nomme
« Jésus. Il est tout blond avec des yeux très grands. »

Et dans la nuit montante, au bord de la vallée,
Revenant sur leurs pas, par le chemin désert,
Marie avec Joseph, d'une voix désolée,
Appelaient... De tout temps Marie a bien souffert.

Jusqu'à Jérusalem, pleins d'angoisse mortelle,
Il fallut retourner... Songez donc quelle nuit !
Oh ! que ne souffrit pas Marie ! et que dit-elle,
Lorsqu'on se retrouva dans la ville, sans lui !

Deux jours sans le revoir ! Deux longues nuits encore !
Des rêves sans sommeil... Oh ! des rêves affreux !
Quelle couleur de deuil eut la troisième aurore !
Et les parents, pleurant sur lui, pleuraient sur eux.

Et le troisième soir, sur les places publiques,
Comme ils erraient encor, pâles, tremblants d'effroi :

« Cet enfant de douze ans a de fortes répliques, »
Dirent, passant près d'eux, des docteurs de la Loi.

« Oh ! par pitié, de qui parlez-vous ? dit la femme.
« — D'un petit charpentier que l'on nomme Jésus... »
Elle court... « C'est mon fils ! » Et ses mains et son âme,
Attirant le beau front, se reposaient dessus.

Elle l'éloigne un peu, lui sourit, le contemple,
Et le gronde : « Il n'a pas songé que nous pleurions ! »
... Depuis trois jours, l'enfant, très grave, dans le Temple,
Aux docteurs attentifs posait des questions ;

Et tous l'interrogeaient, admirant ses réponses...
« Ah ! le méchant ! méchant petit insoucieux ! »
Mais lui, tranquillement, répondit aux semonces :
« Avant tout je me dois à mon Père des cieux :

« Pourquoi me cherchiez-vous ? » — On revint au village.
Eux, ne comprenant point, grondaient toujours un peu.
Et depuis ce temps-là, toujours plus grand, plus sage,
Il leur était soumis et croissait devant Dieu.

VIII

LE GRAND CHAGRIN

Or, Jésus adorait sa mère, qui, divine,
L'avait si tendrement bordé dans son berceau,
Réchauffé dans le nid comme un petit oiseau,
Et, lorsqu'il avait peur, caché dans sa poitrine.

Mais le désir naissait en lui d'approcher Dieu,
De hausser son esprit pour être utile aux hommes ;
Il songeait : « Nous serions meilleurs que nous ne sommes,
« Si nous réalisions nos rêves, fût-ce un peu. »

C'est alors qu'il allait, en fraude, dans le Temple,
Où, grave, il s'attaquait aux docteurs de la Loi.
Sa mère le cherchait partout... — « Malheur sur moi !
« Mon fils donne aux enfants le plus méchant exemple !

[*]

« Rentre au logis, petit bavard ! taille des planches !
« Au lieu de tant parler, travaille de tes mains ! »
Il s'échappait, cueillant des fleurs par les chemins,
Et pour sa gerbe heureuse il préférait les blanches.

Et, devant lui, Marie ayant dit tristement :
« Ce n'est pas tout bonheur, allez, d'être sa mère ! »
L'enfant pleura, trouvant cette parole amère,
Et son cœur ressentit déjà l'isolement.

Cette fiction aicardienne met en scène Marie sous la forme d'un personnage ambivalent, à la fois bonne mère affectueuse et aimante, mais aussi mauvaise mère grondeuse et dépassée par son enfant.

Au long du récit, dans les pages suivantes, Jésus s'éloigne peu à peu de sa mère... jusqu'au poème XXXVII qui se termine sur la constatation qu'il n'a plus rien de commun avec elle...

[*] L'édition de 1912 ajoute ici cette strophe :

« Il croit savoir ce qu'à cet âge on n'apprit pas ;
« Il irrite de vieux savants qu'il blâme et loue ;
« Et puis, trop confiant, il cause, il rit, il joue
« Avec le méchant fils de nos voisins, — Judas !

IX

IL CROISSAIT DEVANT DIEU

Et puis ?... De ces douze ans sublimes jusqu'à trente ?
Comment fit-il son âme en faisant son métier ?
Que disait Dieu le Père à cette âme parente ?
Que répondait à Dieu le fils du charpentier ?

D'un an, d'un jour à l'autre on voudrait bien le suivre !
Par qui l'adolescent divin fut-il guidé ?
Le monde, là-dessus, ne voit rien dans le Livre,
Et ce temps-là demeure un mystère insondé.

Il dit plus tard : « Soyez béni, Père suprême,
« Car vous avez caché ces choses au savant,
« Mais vous les révélez à l'enfant qui vous aime. »
Et dans le Livre saint l'enfant paraît souvent.

Or la sagesse est là ; c'est là tout l'Évangile :
« Sois pareil aux petits, souris et tends les bras.
« L'esprit, comme la chair, est chose bien fragile.
« Le cœur est tout. Sois humble et tu me connaîtras. »

Ce qu'il fait de douze ans à trente ? Il songe. Il garde,
Divinement, comme un trésor, son cœur d'enfant.
Il travaille en rêvant ; sa mère le regarde ;
Contre le mal subtil son rêve le défend.

« Pendant ce temps l'enfant grandissait et se remplissait de sagesse. Et la grâce de Dieu reposait sur lui. » (Lc 2,40).

« Il redescendit alors avec eux et revint à Nazareth ; et il leur était soumis. Et sa mère gardait fidèlement tous ces souvenirs en son cœur. Quant à Jésus, il croissait en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » (Lc 2, 51-52).

Le poète constate que l'on ne sait rien de la vie du Christ entre douze ans et trente ans ; alors il imagine cette existence :

- son cœur d'enfant refusa le mal ;
- adolescent, il refusa les amours charnelles pour préférer « les amours du cœur » c'est-à-dire la charité ;
- il s'émerveillait du spectacle de la Nature ;
- il louait la bonté et invitait au pardon.

Pour Jean Aicard, Jésus a su, durant cette période, conserver une âme d'enfant : il songe, il rêve, il observe la Nature, les gens...

Pour l'homme de sagesse il n'y a que deux âges,
Avec deux noms : Aimer, Penser . Or pour Jésus
La pensée est amour, mais c'est l'amour des sages
Qui n'ont que des fils d'âme en leur âme conçus.

Peut-être qu'au moment de sa force montante
Quelque Samaritaine attira son regard,
Et son cœur, s'éloignant du trouble qui nous tente,
Souffrit de se tourner vers « la meilleure part ».

Pour garder la vertu qui sort, lorsqu'on le touche,
De sa chair guérisseuse et de ses vêtements,
Pour garder ce sourire apaisant sur sa bouche,
Il veut, vierges en lui, tous ses pouvoirs aimants.

Il ne veut rien donner au charme périssable,
Pour qu'un charme éternel sorte de ses yeux purs.
Il ne fondera point un foyer dans le sable :
Seuls les amours du cœur ont des fondements sûrs.

Et Jésus à vingt ans pensait déjà ces choses ;
Il se tenait songeur dans les lieux écartés ;
Il préférerait les lys tout blancs aux roses roses
Et les grâces du cœur aux visibles beautés.

Il admirait comment, mis en terre, un grain lève ;
En dépit du Sabbat, il lève nuit et jour...
Et le long des sentiers parfumés Jésus rêve,
Et Dieu sur toute vie épand le même amour.

Les blés mûrs, les figuiers, les nids, tout l'intéresse.
Sans doute il a connu, parmi des travailleurs,

Ces ouvriers tardifs qui, malgré leur paresse,
Touchent le même prix, le soir, que les meilleurs...

Il approuve du cœur l'indulgence du maître
Qui juste envers les bons a pitié des mauvais :
« Ma charité n'est pas selon leurs lois, peut-être,
Mais c'est vers la cité d'un Père que je vais. »

Sur le figuier stérile en vain cherchant la figue,
Il le soignait avant de le jeter au feu.
Peut-être a-t-il aussi connu l'enfant prodigue
Et qu'il dît aux parents : « Pardonnez comme Dieu. »

Et quand il ouvre enfin son âme révélée,
Quand, discoureur sublime et martyr triomphant,
Il nous donne d'un coup sa vie accumulée,
Ce qui nous éblouit, c'est son âme d'enfant.

X

JEAN-BAPTISTE

Écoutez, je suis Jean ; je suis la voix qui crie
Seule, dans le désert.
Mon peuple, dont la peine exalte ma furie,
A trop longtemps souffert.

Repentez-vous, puissants ! La feinte est inutile :
On n'évite pas Dieu !
L'heure approche, elle accourt, où tout arbre stérile
Périra dans le feu !

Je viens pour terrasser l'audace sanguinaire
Des maîtres d'ici-bas ;
Mais un autre est le Dieu ; je ne suis qu'un tonnerre
Et le bruit de son pas.

Préparez les sentiers, aplanissez la voie
Pour un autre, meilleur ;
J'apporte la menace, il apporte la joie
Qui sort de sa douleur.

Écoutez-moi ; je suis vêtu de peaux de bêtes ;
Ma ceinture est de cuir ;
Lorsque mon fouet serpente en sifflant sur les têtes,
Le plus grand ne peut fuir.

Jean le baptiste apparaît au début des quatre évangiles :

« En ces jours-là parut Jean le baptiste, prêchant dans le désert de Judée en disant : “Repentez-vous car le royaume des cieux est tout proche.” C’est de lui qu’a dit le prophète Isaïe : *Une voix crie dans le désert : Préparez les chemins du Seigneur, aplanissez ses sentiers.* Ce Jean avait un manteau de poils de chameau et un pagne de peau autour des reins ; sa nourriture était de sauterelles et de miel sauvage. Alors s’en allaient vers lui Jérusalem et toute la Judée et toute la région du Jourdain, et ils se faisaient baptiser par lui dans les eaux du Jourdain en confessant leurs péchés. Comme il voyait beaucoup de Pharisiens et de Sadducéens venir à son baptême, il leur dit : “Engeance de vipères, qui vous a suggéré de vous soustraire à la colère prochaine ? Produisez donc un fruit digne du repentir et ne vous avisez pas de dire en vous-mêmes : Nous avons pour père Abraham. Car je vous le dis, Dieu peut, des pierres que voici, faire surgir des enfants à Abraham. Déjà la cognée se trouve à la racine des arbres ; tout arbre qui ne produit pas de bon fruit va être coupé et jeté au feu. Pour moi, je vous baptise dans l’eau en vue du repentir ; mais celui qui vient derrière moi est plus puissant que moi et je ne suis pas digne d’enlever ses chaussures ; lui vous baptisera dans l’Esprit saint et le feu. Il tient en main la pelle à vanner et va nettoyer son aire : il recueillera son blé dans le grenier ; quant aux balles, il les consumera au feu qui ne s’éteint pas.” » (Mt 3, 1-12).

« Jean le baptiste parut dans le désert, proclamant un baptême de repentir pour la rémission des péchés. Et vers lui s’en allaient tout le pays de Judée et tous les habitants de Jérusalem et ils se faisaient baptiser par lui dans les eaux du Jourdain en confessant leurs péchés. Jean était vêtu d’une peau de cha-

Écoutez-moi. Sauvage est le miel que je mange ;
Ma ruche est dans le roc.
Quand ma voix parle aux rois des hontes qu'elle venge,
Ils vacillent au choc.

Les Hérodes ont peur de ma parole rude ;
Je suis le Précurseur ;
Je suis un cri ; j'annonce, esprit de solitude,
Aux foules — la douceur.

Je ne suis pas celui qu'on aime ; attendez l'autre :
C'est le grain ; moi, le vent.
Il est le Maître. Moi, je ne suis qu'un apôtre
Qu'il envoie en avant.

Lui seul pardonnera, tandis que je condamne.
Selon qu'il est écrit,
Il s'avance paisible et monté sur un âne ;
En pleurant, il sourit.

J'annonce aux manteaux d'or des riches de Judée
Les haillons d'un vainqueur !
Je blâme : il aimera ; je ne suis que l'idée :
Je vous annonce un cœur.

Ma voix est au désert ; la sienne est dans la vigne
Où le travail est doux.
Sa sandale est divine, et je voudrais, indigne,
L'attacher à genoux.

Ma voix est au désert ; la sienne est aux bourgades
Qu'entourent les moissons.

meau et d'un pagne de cuir autour de ses reins ; il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. Et il annonçait dans sa prédication : "Voici que vient derrière moi celui qui est plus puissant que moi ; je ne suis pas digne de me courber à ses pieds pour délier la courroie de ses chaussures. Pour moi, je vous ai baptisés dans l'eau, mais lui vous baptisera avec l'Esprit saint." » (Mc 1, 4-8).

« L'an quinze du principat de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de Judée, [...], la parole de Dieu fut adressée à Jean fils de Zacharie, dans le désert. Il parcourut alors toute la région du Jourdain, proclamant un baptême de repentir pour la rémission des péchés ainsi qu'il est écrit au livre des oracles du prophète Isaïe : *Une voix crie dans le désert : préparez le chemin du Seigneur, aplanissez ses sentiers ; tout ravin sera comblé, toute montagne ou colline sera abaissée ; les passages tortueux deviendront droits et les chemins raboteux seront nivelés ; et toute chair verra le salut de Dieu.* (Lc 3, 1-6).

« Voici quel fut le témoignage de Jean quand les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander : "Qui es-tu ?" Il confessa, il ne nia pas, il confessa : "Je ne suis pas le Christ." Ils lui demandèrent : "Quoi alors, est-tu Élie ?" Il dit : "Je ne le suis pas." "Es-tu le prophète ?" Il répondit : "Non." Ils lui dirent alors : "Qui es-tu, que nous donnions réponse à ceux qui nous ont envoyés ? Que dis-tu de toi-même ?" Il dit : "Moi, je suis une voix qui crie dans le désert : *Aplanissez le chemin du Seigneur*, comme a dit le prophète Isaïe." » (Jn 1, 19-23).

Jean se définit comme précurseur du Messie ; il appartient encore à l'ancienne alliance, dure, impitoyable, qui ne baptise

Il bénit les enfants ; il charme les malades ;
Il reste et nous passons.

Sous l'onde du Jourdain par mes deux mains versée,
Ruisselante sur eux,
Les fronts las oublieront la poussière amassée
Dans les chemins pierreux.

Mais celui qui me suit baptisera de flamme
Le monde racheté.
Je baptise la chair ; et lui baptise l'âme
D'espoir et de bonté.

Il a son van en main, il nettoiera son aire,
Mais sa grange est au ciel.
Ma voix rude l'annonce ; elle est comme un tonnerre ;
La sienne est comme un miel.

Sa voix coule en chantant ; torrent, la mienne roule,
Grondante sans pardon.
Je meurs, sévère aux rois ; il est doux à la foule :
Il mourra d'être bon.

Quand il viendra courber son front sous l'eau qui tombe,
Cet humble et grand vainqueur,
Le Dieu dur des combats va se faire colombe,
Pour entrer dans son cœur !

que la chair dans l'eau ; à l'inverse, Jésus est amour et baptisera les cœurs en leur insufflant le feu de l'Esprit.

XI

LA TENTATION

Et ce Démon qui parle au cœur de tous les hommes
Lui fit, comme du haut d'un mont ou d'une tour,
Voir de beaux palais d'or où s'entassaient des sommes,
Et les jardins fleuris qui riaient alentour.

« Si tu veux, je ferai ta vie heureuse et belle ;
« Tu mangeras, dit-il, dans l'or et dans l'argent... »
Mais Jésus répondit : « La misère m'appelle.
« Pauvre, je saurai mieux consoler l'indigent. »

Et le Démon disait : « On trouve dans ma voie
« Les rires, les chansons, les coupes et le vin.
« — Et comment peut-on boire à la coupe de joie,
« Quand la misère a soif ? » lui dit l'Homme divin.

Le Démon répondit : « Laisse la pitié vaine ;
« Sois un roi sur ton peuple ; écrase-le sous toi !
« — Dans mon peuple, j'entends pleurer la race humaine...
« Hélas ! comment peut-on dormir, quand on est roi ? »

Le Démon lui montra, comme du haut d'un temple,
Des présents sur l'autel et des lampes en feu :
« Dieu seul jouit de tout. L'espace le contemple.
« La terre le redoute et tu peux être un Dieu !

« Alors Jésus fut conduit au désert par l'Esprit pour être tenté par le diable. Il jeûna quarante jours et quarante nuits, après quoi il eut faim. Et le tentateur, l'abordant, lui dit : “Si tu es le fils de Dieu, ordonne que ces pierres se changent en pains.” Mais il répliqua : “Il est écrit : *L'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.*” » (Mt 4, 1-4).

« Aussitôt après, l'Esprit le poussa au désert. Et il demeura dans le désert quarante jours et quarante nuits, tenté par Satan. Et il était avec les bêtes sauvages et les anges le servaient. » (Mc 1, 12-13).

« Jésus, rempli de l'Esprit-Saint, revint des bords du Jourdain et fut conduit par l'Esprit à travers le désert où, pendant quarante jours, il fut tenté par le diable. Il ne mangea rien durant ces jours-là et, lorsqu'ils furent écoulés, il eut faim. Le diable lui dit alors : “Si tu es le fils de Dieu, ordonne à cette pierre de se changer en pain.” Mais Jésus lui répliqua : “Il est écrit : *l'homme ne vit pas seulement de pain mais de la parole de Dieu.*” » (Lc 4, 1-4).

Jean Aicard transpose le récit évangélique dans le monde contemporain : il oppose le monde des Grands et des riches à la souffrance des humbles et des pauvres. Jésus déclare apporter un nouvel ordre mondial, le règne de la Bonté, qui fera le bonheur véritable de l'humanité souffrante.

« Si tu veux m'écouter, la terre est à toi, toute !
« Tu seras riche, roi, dieu des hommes jaloux.
« Des anges te tiendront soulevé sur ta route,
« De peur que ton pied nu ne se heurte aux cailloux ! »

Et Jésus répondit : « Le ciel est sans délices,
« Quand l'homme souffre au pied des trônes bienheureux !
« Mon Dieu ne goûte pas la chair des sacrifices ;
« Mon Dieu souffre avec les souffrants, en eux, pour eux !

« Le bonheur de Celui dont j'apporte le règne,
« C'est de prendre sa part de tous les maux humains ;
« L'homme pleure ? je pleure ; il saigne ? mon cœur saigne,
« Et mes pieds sont meurtris, car j'ai vu leurs chemins ! »

Alors, comme au lever de l'étoile première,
Dans les lieux qu'habitait l'Homme aux divins discours,
On vit naître et monter une grande lumière
Et le monde riait à ce matin des jours.

XII

LE FILET

Ils tiraient leurs filets ruisselants, hors des lames.

« Venez et vous serez désormais pêcheurs d'âmes,
« Leur dit-il, et jetant sur le monde étonné
« L'Évangile divin que je vous ai donné,
« Du fond des passions, comme d'une mer sombre,
« Vous tirerez au jour des cœurs, des cœurs sans nombre,
« Que vous verrez, frappés, tous, d'un rayon pareil,
« Aux mailles du filet refléter mon soleil. »

Alors, traînant leur barque à terre avec le câble,
Ils la laissèrent seule au soleil, sur le sable.

Les premiers disciples de Jésus étaient des pêcheurs de la « mer de Galilée », également nommée lac de Tibériade ou lac de Génézareth :

« Comme il cheminait le long de la mer de Galilée, Jésus aperçut deux frères, Simon que l'on appelait Pierre et André son frère, qui jetaient le filet dans la mer car ils étaient pêcheurs. Il leur dit : "Venez à ma suite et je vous ferai pêcheurs d'hommes." Aussitôt, laissant là leurs filets, ils le suivirent.

« Et, avançant plus loin, il vit deux autres frères, Jacques fils de Zébédée et Jean son frère, dans leur barque, avec Zébédée leur père, en train d'arranger leurs filets ; et il les appela. Aussitôt, laissant leur barque et leur père, ils le suivirent. » (Mt 4, 18-22).

« Comme il longeait la mer de Galilée, il aperçut Simon et André son frère qui jetaient leurs filets dans la mer car ils étaient pêcheurs. Et Jésus leur dit : "Venez à ma suite et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes." Et aussitôt, laissant là leurs filets, ils le suivirent.

« Et avançant un peu, il aperçut Jacques fils de Zébédée et Jean son frère, eux aussi dans leur barque en train d'arranger leurs filets ; et aussitôt il les appela. Et, laissant leur père Zébédée dans la barque avec ses matelots, ils partirent à sa suite. » (Mc 1, 16-20).

« Or, un jour que, pressé par la foule qui écoutait la parole de Dieu, il se tenait sur les bords du lac de Gennésareth, il vit deux barques arrêtées sur les bords du lac ; les pêcheurs en étaient descendus et lavaient leurs filets. Il monta dans l'une des barques, qui était à Simon, et pria celui-ci de s'éloigner un peu du rivage ; puis, s'asseyant, de la barque il enseignait les foules.

« Quand il eut fini de parler, il dit à Simon : “Avance en eau profonde et lâchez vos filets pour la pêche.” Simon lui répondit : “Maître, nous avons peiné toute une nuit sans rien prendre mais, sur ta parole, je vais lâcher les filets.” L’ayant donc fait, ils prirent une grande quantité de poissons et leurs filets se rompaient. Ils dirent alors à leurs associés qui étaient dans l’autre barque de venir à leur aide. Ceux-ci vinrent et on remplit les deux barques au point qu’elles enfonçaient.

« À cette vue, Simon-Pierre tomba aux genoux de Jésus en disant : “Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un pécheur !” La stupeur en effet l’avait saisi, lui et tous ceux qui étaient avec lui, à cause du coup de filet qu’ils venaient de faire ; de même Jacques et Jean, fils de Zébédée, les compagnons de Simon. Et Jésus dit à Simon : “Rassure-toi ; désormais ce sont des hommes que tu prendras.” Alors, ramenant leurs barques à terre et laissant tout ils le suivirent. » (Lc 5, 1-11).

XIII

DISCOURS SUR LA MONTAGNE

Comme sur la montagne ils étaient bien dix mille,
Jésus, au milieu d'eux, parla tout l'Évangile :

×

« Excepté ma parole, ici-bas tout périt.

×

« Heureux les pauvres en esprit
« Parce qu'ils comprendront les premiers ma parole.

×

« Heureux les affligés parce que je console.

×

« Heureux les doux : sur terre ils possèdent le ciel.

×

« Heureux tous les souffrants d'injustice et de haine :

« Ils boiront, altérés d'amour, à ma fontaine ;

« Affamés de justice, ils goûteront mon miel.

×

« Heureux les cœurs touchés d'une pitié sincère :

« On aura pitié d'eux au jour de leur misère.

×

Dans ce long poème, Jean Aicard déborde le seul « discours des Béatitudes » et résume l'enseignement de Jésus, principalement d'après l'Évangile de Matthieu, chapitres 5, 6 et 7. Les paragraphes pertinents des évangiles sont, ci-après, cités en regard des vers correspondants :

« Heureux les pauvres en esprit car le royaume des cieux est à eux. » (Mt 5, 3) — « Heureux vous les pauvres, car le royaume de Dieu est à vous. » (Lc 6, 20).

« Heureux les affligés car ils seront consolés. » (Mt 5, 5). — « Heureux vous qui pleurez maintenant car vous rirez. » (Lc 6, 21).

« Heureux les humbles, car ils recevront la terre en héritage. » (Mt 5, 4).

« Heureux les affamés et assoiffés de justice car ils seront rassasiés. » (Mt 5, 6). — « Heureux êtes-vous si les hommes vous haïssent, s'ils vous frappent d'exclusion et s'ils insultent et proscrivent votre nom comme infâme. » (Lc 6, 22).

« Heureux les miséricordieux car ils obtiendront miséricorde. » (Mt 5, 7).

« Heureux les cœurs purs : ils ont Dieu
« Comme une eau pure en elle a tout le grand ciel bleu.

×

« Lorsque la lampe est allumée,
« On ne la pose pas sous l'ombre du boisseau,
« Mais sur la tige du flambeau,
« Et la maison sourit à la lumière aimée.

×

« Comme sur la montagne on élève une tour,
« Dressez l'espoir ; plantez votre pitié féconde ;
« Soyez la lumière du monde :
« Les hommes vous verront et béniront l'amour.

×

« Si vous n'entrez pas mieux dans la lumière vraie
« Que les Scribes bavards et les Pharisiens,
« Vous n'êtes bons qu'à mettre au feu, comme une ivraie.

×

« Vous savez quelle loi fut donnée aux anciens :
« *Il ne faut pas tuer*, dit la Loi redoutable.
« Or, est-on juste et bon, pour n'être pas coupable ?
« Et je dis, moi, qu'il faut aimer ; soyez très doux,
« Soyez indulgents ; aimez-vous.

×

« Ne t'irrite jamais sans raison contre un frère.
« Si ton frère a gardé contre toi sa colère
« Et si tu t'en souviens en montant à l'autel,
« Ayant l'offrande en main, laisse là ton offrande,
« Cours chez ton frère, et qu'il t'embrasse, à ta demande.

« Heureux les cœurs purs car ils verront Dieu. » (Mt 5, 8).

« Et l'on allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais bien sur le lampadaire, où elle brille pour tous ceux qui sont dans la maison. » (Mt 5, 15).

« Ainsi votre lumière doit-elle briller aux yeux des hommes pour qu'ils voient vos bonnes œuvres et rendent gloire à votre Père qui est dans les cieux. » (Mt 5, 16).

« Car je vous le dis : si votre justice ne surpasse celle des scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » (Mt 5, 20).

« Vous avez appris qu'il a été dit aux ancêtres : *tu ne tueras point* ; et si quelqu'un tue, il en répondra au tribunal. Eh bien moi je vous dis : "Quiconque se fâche contre son frère en répondra au tribunal." (Mt 5, 21).

« Quand donc tu présentes ton offrande à l'autel, si tu te souviens d'un grief que ton frère a contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère. » (Mt 5, 23-24).

« La paix des cœurs, voilà la vraie offrande au ciel,
« La plus pure, la seule grande.

×

« Point d'adultère, a dit la Loi.
« Et voici ce que je dis, moi :
« Quand tes yeux seulement désirent une femme,
« L'adultère est commis ; ta faute est dans ton âme.

×

« Si tes yeux ou ta main compromettent ton corps,
« Sauve-le, coupe-les : jette ces membres morts !

×

« Vous dites que la Loi vous permet le divorce ?
« C'est vrai, mais qu'est-ce qui vous force
« À l'accepter dans sa rigueur ?
« La dureté de votre cœur.

×

« Soyez humble devant ce qui domine l'homme.
« Point de pompeux serment, de sacrilège vœu.
« L'homme le plus puissant est peu de chose, en somme...
« Qui donc a le pouvoir de créer un cheveu ?

×

« On vous apprend une Loi dure
« Qui dit : *Dent pour dent, œil pour œil.*
« Moi, je dis : Subissez l'injure ;
« Votre bonté vaut mieux que l'instinct de nature ;
« Un humble amour vaincra les haines et l'orgueil.

×

« Vous avez appris qu'il a été dit : *tu ne commettras pas l'adultère.* Eh bien ! moi je vous dis : "Quiconque regarde une femme pour la désirer a déjà commis dans son cœur l'adultère avec elle." Mt 5, 27-28).

« Si ton œil droit est pour toi une occasion de péché, arrache-le et jette-le loin de toi. Et si ta main droite est pour toi une occasion de péché, coupe-la et jette-la loin de toi. » (Mt 5, 29-30).

« Il a été dit d'autre part : *celui qui répudie sa femme doit lui remettre un acte de divorce.* Eh bien! moi je vous dis : "Quiconque répudie sa femme, hors le cas de fornication, la voue à devenir adultère." » (Mt 5, 31-32).

« Vous avez encore appris qu'il a été dit aux ancêtres : *Tu ne te parjureras pas mais tu t'acquitteras envers le Seigneur de tes serments.* » (Mt 5, 33).

« Vous avez appris qu'il a été dit : *Œil pour œil, dent pour dent.* Eh bien ! moi je vous dis de ne pas tenir tête au méchant : au contraire, quelqu'un te donne-t-il un soufflet sur la joue droite, tends-lui encore l'autre [...]. À qui te demande, donne ; à qui veut t'emprunter, ne tourne pas le dos. » (Mt 5, 38-42).

« Aimez celui qui vous déteste.
 « Soyez grands, purs et généreux,
 « Comme la lumière céleste
 « Qui connaît les méchants et qui brille sur eux.
 ×

« Amis, si vous n'aimez que l'homme qui vous aime,
 « Quel mérite avez-vous ? L'impie en fait autant.
 « Soyez bons comme Dieu lui-même
 « Qui promet son royaume au pécheur repentant.
 ×

« Donnez, pour que le bien que vous faites console
 « Ceux à qui vous faites ce bien,
 « Mais quand votre main droite a donné son obole,
 « Que la gauche n'en sache rien ;
 « Oui, donnez comme on se dévoue,
 « Parce que vous aimez, non point pour qu'on vous loue.
 ×

« En priant Dieu, priez avec simplicité.
 « Souhaitez que son règne vienne,
 « Et bénissez sa volonté.
 « Demandez-lui le pain, la force quotidienne.
 « Demandez-lui que vos péchés soient effacés
 « Si vous pardonnez ceux qui vous ont offensés.
 « Dites-lui : *Rends-nous forts contre ce qui nous tente ;*
 « *Délivre-nous du mal subtil,*
 « *Par ton Règne et ta Force et ta Gloire éclatante.*
 « *Ainsi soit-il.*
 ×

« N'amassez pas sur terre, où tout n'est qu'un vain songe,
 « Des trésors que le ver ou que la rouille ronge,

« Vous avez appris qu'il a été dit ! *Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi.* Eh bien ! moi je vous dis : « Aimez vos ennemis, priez pour vos persécuteurs ; ainsi serez-vous fils de votre Père qui est aux cieux car il fait lever son soleil sur les bons et les méchants. » (Mt 5, 43-46 ; *idem* Lc 6, 27-28).

« Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains eux-mêmes n'en font-ils pas autant ? » (Mt 5, 46 ; *idem* Lc 6, 32) — « Vous, donc, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (Mt 5, 48).

« Quand donc tu fais l'aumône, ne va pas le claironner devant toi : ainsi font les hypocrites dans les synagogues et les rues, afin d'être honorés des hommes. » — (Mt 6, 2). « Pour toi, quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite, afin que ton aumône soit secrète. » (Mt 6, 3).

« Vous donc priez ainsi : Notre Père qui es dans les cieux, que ton Nom soit sanctifié, que ton règne arrive, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Remets-nous nos dettes comme nous-mêmes avons remis à nos débiteurs. Et ne nous soumet pas à la tentation mais délivre-nous du Mal. » (Mt 6, 9-13).

« Ne vous amassez point de trésors sur la terre, où la mite et le ver consomment, où les voleurs performent et cambriolent. Mais

« Que déroberont les voleurs :
« C'est dans nos cœurs que sont nos trésors les meilleurs.

×

« L'œil des aveugles fait en eux leur nuit profonde ;
« Si l'œil est ténébreux, tout sera ténébreux :
« Le soleil généreux
« N'a jamais vu le monde
« Que plein d'éclat, d'amour et de chaleur féconde.

×

« Qui sert Dieu ne peut pas servir aussi Mammon.
« De tous les soins qu'on prend, plus d'un est inutile :
« Voyez les lys. Lequel d'entre eux travaille et file ?
« Pourtant ils sont vêtus mieux qu'un roi Salomon.
« Juste est Dieu. Tous les nids d'oiseaux chantent son nom.

×

« Qui d'entre vous se peut grandir d'une coudée ?
« Ayez Dieu pour seul rêve et pour unique idée.
« Il protège et bénit le cœur simple qui croit.
« Laissez l'inquiétude vaine,
« Cherchez l'amour ; le reste arrive par surcroît ;
« À chaque jour suffit sa peine.

×

« Ne jugez point, afin qu'on ne vous juge pas.
« Dieu seul peut pénétrer les causes d'une faute,
« Et la justice d'ici-bas
« Pour bien voir tout ne peut jamais être assez haute ;
« Ne jugez point afin qu'on ne vous juge pas.

×

amassez-vous des trésors dans le ciel [...]. Car où est ton trésor, là aussi sera ton cœur. » (Mt 6, 19-21).

« La lampe du corps, c'est l'œil. Si donc ton œil est sain, ton corps tout entier sera dans la lumière. Mais si ton œil est malade, ton corps tout entier sera dans les ténèbres. Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, quelles ténèbres ce sera ! » (Mt 6, 22-23).

« Nul ne peut servir deux maîtres [...]. Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent. » (Mt 6, 24). — « Voyez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent ni ne recueillent en des greniers, et votre Père céleste les nourrit ! » (Mt 6, 26).

« Ne vous inquiétez donc pas en disant : "Qu'allons-nous manger ? qu'allons-nous boire ? de quoi allons-nous nous vêtir ?" Ce sont là toutes choses dont les païens sont en quête. Or votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela. Cherchez d'abord le Royaume et sa justice et tout cela vous sera donné par surcroît. [...] À chaque jour suffit sa peine. » (Mt 6, 31-34).

« Ne jugez pas, pour n'être pas jugés ; car, du jugement dont vous jugerez on vous jugera, et de la mesure dont vous mesurerez on usera pour vous. » (Mt 7, 1-2). — « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés ; ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés. » (Lc 6, 37).

« Vous voyez une paille, un rien, dans l'œil d'un autre,
« Mais vous ne sentez pas la poutre dans le vôtre.

×

« Demande et l'on te donnera ;
« Cherche, tu trouveras ; frappe et l'on t'ouvrira.

×

« Pères, si votre fils — si votre enfant, ô femmes, —
« Vous prie et demande du pain,
« Mettez-vous en réponse un serpent dans sa main ?
« ... Dieu seul serait-il un père inhumain ?
« Il ne peut tromper l'attente des âmes.

×

« Fais pour les autres, c'est la Loi,
« Tout ce que tu voudrais qu'un autre fit pour toi.

×

« Choisis toujours la porte étroite : c'est la bonne ;
« Car une porte large, un chemin spacieux,
« N'ont jamais conduit personne
« Dans le royaume des cieux.

×

« Gardez-vous bien des faux prophètes :
« De la peau des brebis leurs tuniques sont faites :
« Des loups ravisseurs se cachent dedans.
« Mais voyez leur griffe et voyez leurs dents !
« Interrogez leur vie et pesez la réponse...
« S'ils font souffrir les cœurs, ceci vous les dénonce.
« La figue ou le raisin viennent-ils du chardon ?
« On reconnaît un arbre au fruit mauvais ou bon.

« Qu'as-tu à regarder la paille qui est dans l'œil de ton frère ?
et la poutre qui est dans ton œil à toi, tu ne la remarques pas ? »
(Mt 7, 3).

« Demandez et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ;
frappez et l'on vous ouvrira. » (Mt 7, 7).

« Qui d'entre vous, quand son fils lui demande du pain, lui
remettra une pierre ? ou, s'il lui demande un poisson, lui
remettra-t-il un serpent ? Si donc vous qui êtes mauvais savez
donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre
Père qui est dans les cieux en donnera-t-il de bonnes à ceux qui
l'en prient : » (Mt 7, 9-11).

« Ainsi, tout ce que vous désirez que les autres fassent pour
vous, faites-le vous-mêmes pour eux : voilà la Loi et les Pro-
phètes. » (Mt 7, 12 ; *idem* Lc 6, 31).

« Entrez par la porte étroite. Car large est la porte et spacieux
le chemin qui mène à la perdition, et il en est beaucoup qui le
prennent ; mais étroite est la porte et resserré le chemin qui
mène à la Vie, et il en est peu qui le trouvent. » (Mt 7, 13-14).

« Méfiez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous dé-
guisés en brebis, mais au-dedans sont des loups rapaces. C'est
à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. Cueille-t-on des raisins
sur des épines ? ou des figues sur des chardons ? Ainsi, tout
arbre bon donne de bons fruits, tandis que l'arbre mauvais
donne de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut porter de mau-
vais fruits, ni un mauvais arbre porter de bons fruits. » (Mt 7,
15-18).

×

« Celui donc qui fera ce que je viens de dire,
« Homme prudent, bâtit sa maison sur le roc.
« En vain les eaux, le vent, tout voudra la détruire,
« Tout la pousse et la heurte : elle résiste au choc,
« Parce qu'elle est construite en pierres, sur le roc.

×

« Mais celui qui construit sa maison sur le sable,
« Faute d'avoir suivi le bon conseil donné,
« Est un fou qui veut faire une œuvre périssable...
« Sa maison croulera sous le vent déchaîné,
« Parce qu'il a bâti follement sur le sable. »

×

Or, ceci n'était pas un discours répété,
Comme d'un faux savant qui s'attache à la lettre.
Jésus parlait au peuple avec autorité,
Et c'est ici l'esprit, l'âme et le cœur du Maître.

« Ainsi, quiconque écoute ces paroles que je viens de dire et les met en pratique peut se comparer à un homme avisé qui a bâti sa maison sur le roc. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont déchaînés contre cette maison, et elle n'a pas croulé : c'est qu'elle avait été fondée sur le roc. » (Mt 7, 24-25).

« En revanche, quiconque entend ces paroles que je viens de dire et ne les met pas en pratique peut se comparer à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et sont venus battre cette maison et elle s'est écroulée. Et grande a été sa ruine ! » (Mt 7, 26-27).

« Et il arriva, quand Jésus eut achevé ces discours, que les foules étaient vivement frappées de son enseignement : c'est qu'il les enseignait en homme qui a autorité et non pas comme leurs scribes et les Pharisiens. » (Mt 7, 28-29).

XIV

LA PAIX EN RETOUR

Vous direz, dès le seuil des maisons, vous, les miens :

« Bénis soient la maison, le jardin et la vigne ! »

Et la paix descendra, si le maître en est digne,

Sur le maître, sur sa maison, sur tous ses biens.

Mais s'il n'en est pas digne, alors, par un mystère,

Votre paix reviendra sur vous. Paix sur la terre.

« En quelque ville ou village que vous entriez, faites-vous indiquer quelqu'un d'honorable et demeurez chez lui jusqu'à votre départ. En entrant dans sa maison, saluez-la : si cette maison en est digne, que votre paix descende sur elle ; si elle ne l'est pas, que votre paix vous soit retournée. » (Mt 10, 11-13).

« Et il leur disait : "Où que vous entriez dans une maison, demeurez-y jusqu'à ce que vous partiez de là. Et si un endroit ne vous accueille pas et que les gens ne vous écoutent pas, sortez de là et secouez la poussière qui est sous vos pieds, en témoignage contre eux." » (Mc 6, 10-11).

LE POUVOIR DES TÉNÈBRES

« *Voici les Ténèbres du monde...* »
Le bon grain en nous, le meilleur,
Ne lève que sous la chaleur
Et sous la lumière féconde.

Il est des hommes ténébreux
Près de qui l'âme est mal à l'aise :
On sent qu'une force mauvaise
Nous vient d'eux et pèse sur eux.

Une inimitié mal connue
S'échappe de leurs mouvements ;
Ils contristent les cœurs aimants ;
La joie, auprès d'eux, diminue.

Ils sont haine, ironie, orgueil,
Et notre espoir, notre tendresse,
Se sentent mourir de détresse
Sous l'acier froid de leur coup d'œil.

On ne s'explique pas la haine
Qu'ils ont pour le juste et le bon ;
Ils n'ont ni remords — ni pardon...
Sont-ils bien de la race humaine ?

Poème ajouté dans *Cosmopolis, revue internationale*, tome III, n° 7, juillet 1896, pages 125-126.

Les gens mauvais désolent leur entourage.

Ils jugent les fautes d'autrui
Avec une fureur de blâme
Qui semble hostile à leur propre âme
Où jamais rien de bon n'a lui.

Ils semblent haïr tout au monde ;
C'est leur plaisir, à ces damnés,
De voir les meilleurs entraînés
Vers l'horreur de leur nuit profonde.

Même Jésus n'est pas vainqueur,
Si ce n'est dans la mort peut-être,
De ces esprits sans dieu ni maître,
Hostiles au pouvoir du cœur.

Quand leur présence se prolonge,
On y sent quelque affreux conseil ;
Leur souvenir, dans le sommeil,
Deviendra notre mauvais songe.

Juge donc un arbre à son fruit ;
Juge un cœur à ce qu'il te donne ;
Marche vers l'âme qui rayonne :
Garde-toi des êtres de nuit.

PUISSANCE DE LA LUMIÈRE

Quand un grain lève sous la nuit,
Il en sort une pauvre tige.
La lumière est le grand prodige ;
Pas un brin d'herbe ne la fuit.

Aux rayons de l'aube première
La terre sourit en chantant ;
L'oiseau du ciel monte, content,
Saluer bien haut la lumière.

Tout s'égaie aux bontés du jour,
Tout vit, tout tressaille, tout vibre ;
L'herbe qui rampe et l'aile libre,
Tout palpite d'un même amour.

Mais quand monte la nuit immense,
Tâtonnant, le bâton en main,
Le doute cherche son chemin,
L'erreur inquiète commence.

Or, — c'est un prodige pareil —
Des hommes ont un cœur de flamme
D'où s'échappe, utile à notre âme,
Comme une vertu de soleil.

Poème ajouté dans *Cosmopolis, revue internationale*, tome III, n° 7, juillet 1896, pages 126-127.

Les « êtres de lumière » sont les vrais fils de Jésus et irradient le bonheur autour d'eux.

Ils peuvent parler ou se taire :
Il sort de leur main, de leurs yeux,
Un charme fort, calme et joyeux,
Comme un bonheur né d'un mystère.

Une force qui nous accroît
Vient de leur être dans nous-même ;
C'est quelque chose qui nous aime,
Et notre cœur espère et croit.

Ce sont les êtres de lumière :
Leur charme ne s'explique pas.
Va vers eux, marche dans leurs pas ;
Reçois leur bonté coutumière.

Ce sont des fils de Jésus-Christ :
Par eux en nous croît la bonne herbe,
Bientôt moisson chaude et superbe
Dont l'âme heureuse se nourrit.

XV

LE LUMIGNON

Or comme on lui disait : « Repousse celui-ci !
« Sa langue qui t'implore est menteuse et funeste. »

« — Dans un vase fêlé qui retient l'eau, l'eau reste,
« Dit-il. La mèche éclaire avec un bout noirci...
« Le plus méchant, dès qu'il m'appelle, je l'assiste ;
« L'humble vase brisé me sert, tant qu'il résiste ;
« Je n'éteins pas, sur le flambeau de cuivre ou d'or,
« Le lumignon mourant mais chaud, qui fume encor ! »

Cette « parabole aicardienne » ne se trouve pas dans les évangiles : le poète proclame que la haine, le rejet, la médisance doivent céder la place à la compassion et à la bonté.

XVI

BONS GRAINS

L'homme ne vit pas de pain seulement :
Il lui faut un pain pétri de pensées ;
Nourris donc les cœurs de choses sensées :
N'empoisonne pas le divin froment.

×

Et les Pharisiens qui sont les hypocrites,
Lui répétaient : « Pourquoi fréquentes-tu ces gens,
« Qui sont des péagers, des gueux, des indigents ?...
« Nous les fuyons, tandis que toi tu les visites !
« — Depuis quand, répondit Jésus, le médecin
« Ne va-t-il visiter que des gens au corps sain ? »

×

Voici l'amour : mangez ; buvez ; je vous convie ;
Venez à moi, vous tous qui portez dans vos cœurs
La charge des soucis, le souci de la vie.
Je porterai vos maux ; je prendrai vos langueurs.

×

Aveuglés par Satan moqueur,
Ils sont sans yeux pour les merveilles
Et, plus sourds que les durs d'oreilles,
Ils ne comprennent pas du cœur !

Le poète rassemble ici quelques versets évangéliques invitant à la Pitié, à la compassion, à l'amour des hommes, notamment des exclus, des opprimés et accablés de la vie.

« Il est écrit : *l'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* » (Mt 4, 4).
Le pain nourrit le corps et la pensée (divine) l'esprit.

« Les Pharisiens et leurs scribes murmuraient et disaient à ses disciples : “Pourquoi mangez-vous et buvez-vous avec les publicains et les pécheurs ?” Mais Jésus prit la parole et leur dit : “Ce ne sont les gens en bonne santé qui ont besoin de médecin mais les malades ; je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs au repentir.” » (Lc 5, 30-32 ; voir aussi Mt 9, 12 et Mc 2, 17).

« Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et moi je vous soulagerai. Chargez-vous de mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur et vous trouverez soulagement pour vos âmes. Mon joug est aisé et mon fardeau léger. » (Mt 11, 28-30).

Ce quatrain aicardien dénonce l'arrogance de ceux qui n'ont pas de cœur.

×

S'il perd une brebis, — dans l'effroi qu'il éprouve,
Laissant là son troupeau tout entier, le berger
La cherche à travers monts et, joyeux s'il la trouve,
Il l'emporte en ses bras pour la mieux protéger.

×

Tu suspectes ma foi, tu blâmes mon pardon...
Ton œil est-il malin de ce que je suis bon ?

×

J'avais faim ; vous m'avez donné de quoi manger.
J'avais soif ; vous avez désaltéré ma lèvre.
Vous m'avez accueilli, moi pourtant étranger,
Vous m'avez visité lorsque j'avais la fièvre...
Oui, quand j'étais malade, en prison, sans espoir,
Hommes justes, bons cœurs, vous m'êtes venus voir.

×

Tout jeune tu ceignais ta ceinture toi-même,
Tu choisissais ton heure et ton lieu, tes chemins ;
Mais quand tu seras vieux, faible, tendant les mains,
Pour qu'on te mène où tu voudras, il faut qu'on t'aime.

« À votre avis, si un homme possède cent brebis et qu'une d'elles vienne à s'égarer, ne va-t-il pas laisser les quatre-vingt-dix-neuf autres dans les montagnes pour partir à la recherche de l'égarée ? » (Mt 18, 12 : *idem* Lc 15, 4).

Le bon pasteur veille sur son troupeau et le protège.

« Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venus me voir. » (Mt 25, 35-36).

« En vérité, en vérité je te le dis : quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture et tu allais où tu voulais ; quand tu seras devenu vieux, tu étendras les mains, un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudrais pas. » (Jn 21, 18).

XVII

LA FILLE DE JAÏRE

Une ombre avait voilé sa porte ;
Les flûtes pleuraient sur le seuil ;
Tout semblait mener le grand deuil
De l'espérance humaine, morte.

Le Dieu de Moïse était dur,
Stricte la Loi, la règle étroite.
Jésus, la paix dans sa main droite,
Vint, le ciel dans ses yeux d'azur.

Pan régnait sur toute la terre,
Avec Rome partout vainqueur ;
Pas un dieu n'avait un bon cœur...
Alors vint l'Homme du mystère.

Et Jaïre dit, à genoux :
« Seigneur, notre espérance est morte.
« Les joueurs de flûte, à ma porte,
« Sonnent des airs de deuil pour nous.

« Seigneur, ressuscite ma fille ! »
Jésus, la prenant par la main,
Dit au père : « Le genre humain
« Qui pleure en toi, c'est ma famille.

« Il parlait encore quand, de chez le chef de synagogue, arrivent des gens qui lui disent : “Ta fille est morte, pourquoi déranger encore le Maître ?” Mais Jésus qui avait surpris cette parole dit au chef de synagogue : “Ne crains pas ; aie seulement la foi.” Et il ne laissa personne l'accompagner si ce n'est Pierre, Jacques et son frère Jean. Ils arrivent à la maison du chef de synagogue et Jésus aperçoit du tumulte, des gens qui pleurent et poussent de grands cris. Étant entré, il leur dit : “Pourquoi ce tumulte et ces pleurs ? La fillette n'est pas morte, elle dort.” Et ils se moquaient de lui. Mais, les ayant tous mis dehors, il prend avec lui le père et la mère de l'enfant ainsi que ceux qui l'accompagnaient et il pénètre là où était l'enfant. Et prenant la main de l'enfant, il lui dit *Talitha cumi*, ce qui signifie : “Fillette, lève-toi !” Aussitôt la fillette se leva et se mit à marcher car elle avait douze ans. » (Mc 5, 35-42 ; *idem* Lc 8, 49-55).

C'est le seul « miracle » relaté par Jean Aicard... mais avec une explication naturelle : elle dort !

« Pourquoi sitôt croire à la mort ?
« Vous faisiez tous un mauvais rêve...
« Je veux que ta fille se lève !...
« Elle n'est pas morte. Elle dort. »

XVIII

LE BON SAMARITAIN

Tu demandes quel est ton prochain ? Or, écoute :
Un homme à Jéricho s'en allait à pied, seul ;
Des voleurs embusqués l'assaillirent en route
Et le laissèrent là, tel qu'un mort sans linceul.

Un sacrificateur, passant près du pauvre homme,
Le vit et, l'ayant vu, poursuivit son chemin.
Un lévite, après lui, passa : ce fut tout comme ;
Un troisième passant eut un cœur plus humain.

C'est un Samaritain qui, du haut de sa bête,
Dit : « Pauvre homme ! » Il était monté sur un cheval.
Il descendit vers l'homme et, soulevant sa tête,
Il le plaignait, disant : « Où donc, frère, as-tu mal ? »

Il oignit d'un vin pur toute sa chair meurtrie,
Il le prit à cheval encore inanimé,
Puis il paya son gîte en quelque hôtellerie...
Le bon Samaritain sera toujours aimé.

« Mais lui, voulant se justifier, dit à Jésus : “Et qui est mon prochain ?” Jésus reprit : “Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho et il tomba au milieu de brigands qui, après l'avoir dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à demi mort. Un prêtre, par hasard, descendant par ce chemin : il le vit et passa. Pareillement un lévite survenant en ce lieu le vit et passa. Mais un Samaritain, chemin faisant, arriva près de lui, le vit et fut touché de compassion. Il s'approcha, banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin, puis le chargea sur sa propre monture, le conduisit à l'hôtellerie et prit soin de lui. Le lendemain, il tira deux deniers, les donna à l'hôtelier en disant : Aie soin de lui et ce que tu auras dépensé en plus c'est moi qui le paierai à mon retour.” » (Lc 10, 29-35).

Les « gens bien » se détournent et passent vite leur chemin :
c'est l'exclu qui manifeste la Pitié.

XIX

LE PAIN MULTIPLIÉ

Ne dis pas : « Si je suis tout seul dans ce grand nombre,
Quel bien fera mon humble effort, mon pauvre amour ? »
Car si chaque flambeau s'allume seul dans l'ombre,
Tous se trouvant brûler ensemble, il fera jour.

Si chaque homme s'attache à consoler un homme,
Tous donneront et tous recevront la pitié.
Écris ton chiffre unique, — et Dieu fera la somme :
C'est ainsi que mon pain sera multiplié.

Chaque jour est un jour utile, et le temps coule ;
Laisse ton siècle rire, incrédule et moqueur :
Un mot, un seul, suffit à guider une foule ;
Tous les cœurs grandiront nourris par mon seul cœur.

Dans cette parabole personnelle, le poète réinterprète le
« miracle de la multiplication des pains » : si chacun fait un
tout petit geste, c'est la société entière qui en est changée.

XX

LES FOURMIS

Aidez-vous, et tout mal deviendra guérissable.
Un champ fut recouvert de sable par la mer ;
Dieu dit à la fourmi d'enlever tout ce sable
Dans le temps que mesure une lueur d'éclair.

Et beaucoup de fourmis, en nombre insaisissable,
Ayant sur l'heure même envahi ce terrain,
Cent mille ont enlevé cent mille grains de sable
Dans le temps qu'une seule employa pour un grain.

Cette « parabole aicardienne » démontre le pouvoir de la solidarité.

XXI

TROP PEU D'OUVRIERS

Tous les souffrants, de tous les côtés rassemblés,
Plaintifs et plus nombreux que des épis de blés,
L'implorait en disant : « Parle-nous ta parole ! »
Pour chacun, il trouvait le doux mot qui console,
Mais ils venaient en foule et, ne suffisant pas
À consoler tous ceux qui marchaient dans ses pas,
Lui, s'arrêtait, pleurant sur la misère humaine.
Et tous ces malheureux se couchaient dans la plaine,
Languissants et pareils aux troupeaux sans pasteur.
Alors il s'écria, debout sur la hauteur :
« Arrête-toi, Seigneur, qui jettes la semence !
« J'ai trop peu d'ouvriers pour ma moisson immense. »

« À la vue des foules il en eut pitié car ces gens étaient las et prostrés comme des brebis sans berger. Alors il dit à ses disciples : “La moisson est abondante mais les ouvriers peu nombreux ; priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson.” » (Mt 9, 36-38 ; *idem* Lc 10 ,2).

XXII

LES COLOMBES

Et Jésus, qui blâmait la Loi, fit un exemple,
Devant les faux docteurs surpris et consternés...
Il vit un nouveau-né qu'on apportait au temple :
On consacrait à Dieu les mâles nouveau-nés ;

Et l'on sacrifiait alors deux tourterelles
Dont le sang pur coulait sur l'autel tristement.
Et Jésus les saisit et délia leurs ailes
En s'écriant : « Le Dieu que j'annonce est aimant !

« Croyez-vous qu'il se plaise aux douleurs des victimes ?
« Ô race de serpents ! descendants de Caïn !
« Je vous dis que le ciel est lassé de vos crimes
« Et qu'il vient délivrer l'innocent par ma main !

« Jérusalem ! ô ville horrible, qui lapides
« Tes prophètes et qui tortures l'innocent !
« Je viens sauver les doux, défendre les timides...
« Dieu ne veut pas de haine et ne veut plus de sang.

« Or, vous ne m'aurez pas toujours... Venez en foule,
« Je veux fonder l'amour ; entrez dans mes desseins ;
« Je veux vous rassembler en moi, comme la poule,
« Chaque soir, sous son aile, assemble ses poussins ! »

« Et quand vint le jour où, selon la Loi de Moïse, ils devaient être purifiés, ils le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, ainsi qu'il est écrit dans la Loi du Seigneur : *Tout garçon premier-né sera consacré au Seigneur* et pour offrir en sacrifice, suivant ce qui est dit dans la Loi du Seigneur, *un couple de tourterelles ou deux jeunes colombes.* » (Lc 2, 22-24).

Jean Aicard développe le récit évangélique de la présentation de Jésus au Temple : la tourterelle sacrifiée c'est l'innocent assassiné. Haine et sang doivent la céder la place à l'amour et la protection. Jésus, dans sa miséricorde, est opposé aux prêtres farouches, égorgeurs, pleins de rage et d'injures, qui ne songent qu'à la mort des innocents.

Il parlait, incompris par le prêtre farouche
Qui savait égorger les ramiers sans remord
Et qui, la rage au cœur, l'injure sur la bouche,
S'écartait de sa route en méditant sa mort.

XXIII

LA BARQUE ENGRAVÉE

Or, il vit des pêcheurs qui, les pieds dans le sable,
S'efforçaient d'entraîner leur barque dans la mer,
La poussant par l'arrière ou tirant sur le câble,
Tandis qu'elle semblait scellée avec du fer.

« Nous aurons vent contraire ! » Et, parmi leurs blasphèmes,
Lui s'avança paisible et, saisissant l'avant,
Comme un bœuf à l'araire il tira plus qu'eux-mêmes
Et la barque partit, le flot la soulevant.

Et comme ils connaissaient sa parole divine,
Ils furent tous émus de sa simplicité
Et sentirent l'amour entrer dans leur poitrine,
Avec le vent joyeux qui vint du bon côté.

Fiction aicardienne illustrant la bonté et la simplicité de Jésus.

XXIV

LA PROUE

Tout un peuple, nombreux comme les grains de sable,
Sur le rivage blanc, par un matin très clair,
Dans l'espoir d'écouter son verbe impérissable,
Le pressait, le portait, houleux comme la mer.

Une barque était là, tirée à terre, vide.
Il y monta, tourné vers les grands flots humains,
Et, debout sur la proue, à cette foule avide
Il parlait sa parole en élevant les mains.

Derrière lui l'aurore éclatait, — et les âmes
Croyaient voir s'avancer, du fond du gouffre bleu,
Un bateau de secours auréolé de flammes
Et la proue était blanche et représentait Dieu.

« En ce jour-là, Jésus sortit de la maison et s'assit au bord de la mer. Et des foules nombreuses s'assemblèrent auprès de lui, si bien qu'il monta dans une barque et s'y assit ; et toute la foule se tenait sur le rivage. Et il leur parla de beaucoup de choses en paraboles. » (Mt 13, 1-3).

Dans le troisième quatrain, Jean Aicard développe quelque peu le récit évangélique : la parole est secours... et l'homme secourable est Dieu.

XXV

IL COMMANDE AUX TEMPÊTES

Or vous vous tourmentez pour bien des choses vaines ;
La vie est plus heureuse à qui désire moins ;
Le monde est une mer troublée, amours et haines,
Et je porte avec moi la paix. Soyez témoins.

Vos folles passions, c'est la mer soulevée
Et vous luttez contre elle avec beaucoup de mal ;
Mais la barque, où je suis près de vous, est sauvée,
Car les flots tourmentés tombent à mon signal.

Je sais, pour apaiser les flots, des mots suprêmes :
Ayez l'âme des lys ou l'âme des oiseaux ;
Donnez-moi votre main, ayez foi dans vous-mêmes,
Et vous saurez marcher comme moi sur les eaux.

« Puis il monta dans la barque, suivi de ses disciples. Survint alors dans la mer une agitation si violente que la barque était couverte par les vagues. Lui cependant dormait. S'étant donc approchés, ils le réveillèrent en disant : "Seigneur, sauve-nous, nous périssons !" Et Jésus leur dit : "Pourquoi avez-vous peur, gens de peu de foi ?" Alors, se dressant, il menaça les vents et la mer et il se fit un grand calme. » (Mt 8, 23-26 ; idem Mc 4, 35-40).

Jean Aicard commente le récit évangélique : la mer soulevée est l'image des préoccupations excessives, des désirs inassouvis, des haines et des folles passions. Jésus apporte la paix aux esprits, apaise les ardeurs et donne la force de résister.

XXVI

L'INFINI MIRACLE

Ses sœurs le cherchaient, et Marie,
Toujours craintive d'un danger,
Toujours prête à la gronderie,
Disait : « A-t-il de quoi manger ? »

Le peuple autour de lui fourmille,
Implorant les mots guérisseurs.
On lui dit : « Voici ta famille ;
« Ta mère approche avec tes sœurs.

« — Mes frères, mes sœurs et ma mère,
« Dit-il au peuple, c'est vous tous ;
« La vie est une plante amère,
« Mais le miel de ma ruche est doux.

« Je suis la tendresse promise ;
« Sur vos maux je viens me pencher ;
« Et je suis plus grand que Moïse
« Qui fit jaillir l'eau du rocher ;

« C'est la dureté des cœurs même
« Que je frappe, et l'amour en sort ;
« Le ciel est en nous lorsqu'on aime...
« L'amour est plus fort que la mort.

« Sa mère et ses frères arrivent et, se tenant dehors, le font demander. Beaucoup de gens étaient alors assis autour de lui et on lui dit : “Voilà que ta mère et tes frères et tes sœurs sont là dehors qui te cherchent.” Il leur répond : “Qui est ma mère, et mes frères ?” Et, promenant son regard sur ceux qui étaient assis en rond autour de lui, il dit : “Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère.” » (Mc 3, 31-35).

Le poète réinterprète la notion de « miracle ». Ce n'est pas une « baguette magique » qui soulage l'humanité souffrante, ce n'est pas non plus une intervention divine : c'est l'amour, c'est la tendresse manifestés par un seul homme qui change ainsi le monde et soulage les misères corporelles et morales. La dureté des cœurs ne conduit qu'à la mort, tandis que l'amour donne la vie.

« Possédés d'orgueil et de haine,
« Je chasse de vous ces démons.
« J'apporte la tendresse humaine :
« Nous avons Dieu quand nous aimons.

« Buvez à ma source d'eau vive,
« Car je sauve celui qui croit.
« Votre esprit boite ? qu'il me suive :
« Il saura marcher vite et droit.

« Votre cœur est sourd ? qu'il m'entende !
« Muet ? qu'il parle. Renaissez !
« Frappez : ma porte s'ouvre grande.
« Reposez sur moi, cœurs lassés !

« Levez-vous, ô paralytiques,
« Marchez, emportez votre lit ! »
... Et dans la joie et les cantiques
Le monde infirme tressaillit !

« Un aveuglement les égare ;
« Ils t'ont mis sous terre vivant...
« Lazare, Lazare, Lazare,
« Lève-toi ! Marche mieux qu'avant ! »

Et l'esprit humain se redresse
Et quitte, plus fort et plus beau,
Au grand appel de la tendresse,
Les bandelettes du tombeau.

Ô temps d'allégresse première
Où l'aveugle des grands chemins

Se voyait rempli de lumière
Quand Jésus élevait les mains !

XXVII

LES PETITS ENFANTS

« Je suis la paix, l'amour, et mon règne commence, »
Disait-il, et tous les souffrants suivaient ses pas...
Comme il était pressé par une foule immense,
Les enfants, qui voulaient le voir, ne pouvaient pas.

Les disciples disaient : « Laissez passer le Maître ! »
Et plusieurs éloignaient les gens avec leur main ;
Et les petits enfants qui voulaient le connaître
Se trouvaient écartés aussi de son chemin.

Les mères tout à coup sentaient leur main lâchée
Par le petit garçon et sa petite sœur
Et les enfants, grimant sur l'arbre de Zachée,
Regardaient de là-haut l'Homme de la douceur.

Quelques-uns à cheval sur le cou d'un bon père
Et d'autres sur le bras de leur mère et pleurant,
Tous voulaient voir Celui qui disait : « Peuple, espère ! »
... Ils le sentaient si près de leur cœur, quoique grand !

Et Jésus, très fâché de voir qu'on les repousse :
« Laissez venir à moi tous ces petits enfants...
« Ceux-là seuls qui, comme eux, ont l'âme pure et douce,
« Au royaume du Père entreront triomphants.

« Alors on lui présenta des petits enfants pour qu'il leur impose les mains et prie pour eux ; mais les disciples les rabrouaient. Jésus dit alors : "Laissez les petits enfants et ne les empêchez pas de venir à moi, car c'est à leurs pareils qu'appartient le royaume des cieux." » (Mt 19, 13-14).

« On lui présentait des petits enfants pour qu'il les touchât mais les disciples les rabrouaient. Ce que voyant, Jésus se fâcha et leur dit : "Laissez venir à moi les petits enfants, ne les empêchez pas, car c'est à leurs pareils qu'appartient le royaume de Dieu. En vérité je vous le dis, quiconque n'accueille pas le royaume de Dieu en petit enfant n'y entrera pas." » (Mc 10, 13-15 ; *idem* Lc 18, 15-17).

Toujours préoccupé des enfants, Jean Aicard développe ici le récit évangélique selon des thématiques habituelles : il faut conserver en soi son âme d'enfant, aimer les enfants... l'amour refait l'Univers.

« Et malheur à qui met un trouble dans leurs âmes !
« S'il n'est pas criminel ou stupide, il est fou !
« Il vaudrait mieux pour lui que, maudit par les femmes,
« On le jette à la mer avec la pierre au cou !

« Car ces petits cœurs-là, c'est la source profonde
« Qui sera fleuve et court vers des lieux ignorés.
« N'oubliez pas qu'ils sont l'espérance du monde
« Et l'avenir sera ce que vous les ferez. »

Il écarta la foule et, foule plus petite,
Des centaines d'enfants accouraient, tout joyeux,
Recevant dans leur cœur, où l'avenir palpait,
La bénédiction qui tombait de ses yeux.

Sa main, sa belle main légère, les caresse,
Passant avec douceur sur leurs longs cheveux bruns ;
Il donne à tous sa paix et la même tendresse...
Et pourtant son regard s'arrête à quelques-uns.

Il voudrait à chacun parler selon leurs âmes ;
Il les baptise en lui de paix, d'espoir, de feu,
Surtout les plus petits, nichés au sein des femmes,
Oiseaux à peine éclos des mystères de Dieu.

Il les attire tous dans sa tiède pensée,
Comme la poule prend sous l'aile ses poussins,
Et les garde, nichée incertaine et pressée,
Un instant au berceau de ses profonds desseins.

Tous passent un instant dans cette âme féconde,
Et tous l'aiment, sentant que tous ils lui sont chers,

Et le Dieu porte ainsi tout l'avenir du monde
Dans son cœur maternel qui refait l'univers.

XXVIII

LES COMMÉRAGES

Il revint au pays et, devant ses discours,
Les gens de Nazareth même et des alentours,
Étonnés, se disaient : « Il parle comme un ange,
« Et cependant il est d'ici ! c'est bien étrange !
« Son père n'est-il pas Joseph le charpentier
« Dont, tout jeune, il apprit assez mal le métier ?
« ... Bon Joseph, faible en tout, même en charpenterie !
« Et sa mère...
— Allons donc ?
— Mon Dieu, oui, c'est Marie !
« — Quoi ! celle que Joseph refusa tout d'abord ?
« — Oui.
— Ah ! je me souviens ! Certes ! il n'avait pas tort.
« Jacques, Joseph, Simon et Jude...
— Oui, des drôles !...
« — ... Sont ses frères...
— Tu dis ?
— Je hausse les épaules !
« — Ces gaillards font les fiers !... Leur Jésus n'est qu'un fou...
« — Ses sœurs ont un orgueil !...
— Et ça n'a pas le sou ! »

Et Celui qui marchait vers la croix triomphale
Était dans son village un sujet de scandale.

« Et il arriva, quand Jésus eut achevé ces paraboles, qu'il quitta ces lieux et, s'étant rendu dans sa patrie, il enseignait les gens dans leur synagogue de telle façon qu'ils étaient tous frappés d'étonnement et disaient : "D'où lui viennent cette sagesse et ces miracles ? N'est-ce pas là le fils du charpentier ? N'at-il pas pour mère la nommée Marie et pour frères Jacques, Joseph, Simon et Judas ? Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous ? D'où lui vient donc tout cela ?" Et ils étaient choqués à son sujet. Mais Jésus leur dit : "Un prophète n'est méprisé que dans sa patrie et dans sa maison." Et il ne fit pas là beaucoup de miracles à cause de leur manque de foi. » (Mt 13, 53-58 ; *idem* Mc 6, 1-5).

Le poète rappelle ici que Jésus est un homme.

XXIX

LA FEMME

Cherchez l'éternel, même en l'amour éphémère ;
Prenez garde à la femme, aux chaînes de ses mains ;
Ses lourds cheveux sont des liens ; elle est amère
Comme la mort. Veillez, ô faibles cœurs humains.

Certains hommes sont nés sans la puissance d'homme ;
D'autres sont mutilés en arrivant au jour ;
D'autres, cherchant la loi de Celui que tout nomme,
Oublieront les amours pour mieux trouver l'amour.

Amis, la chair est faible ; elle est aisément lâche
Quand la femme l'appelle et lui dit : « Reste là ! »
Samson était marqué pour une grande tâche :
Prenez garde aux ciseaux des sœurs de Dalila !

Vous abandonnerez cependant mère et père,
Ô chastes épousés, pour ne faire qu'un seul,
Puis de vous sortira l'avenir qu'on espère,
Puis Dieu vous roulera dans le même linceul.

Méditation aicardienne sur les amours et l'Amour.

XXX

LA SAMARITAINE

LA SAMARITAINE.

Étranger, que fais-tu près de cette fontaine,
Assis et tout poudreux sur le bord du chemin ?

JÉSUS.

Fais-moi boire.

LA SAMARITAINE.

Seigneur, je suis Samaritaine...
Et tu veux de cette eau que va puiser ma main !
Les Juifs n'ont pas commerce avec ceux de ma race.

JÉSUS.

Si tu savais quel don j'apporte, qui je suis,
Qui te parle, c'est toi peut-être qui, par grâce,
Demanderais un peu d'eau vive de mon puits.

LA SAMARITAINE.

Comment puiserais-tu ? la fontaine est profonde ;
Tu n'as rien pour puiser ; tu te tiens en repos...
Es-tu plus que Jacob ?... Il a bu de cette onde
Où ses enfants et lui conduisaient leurs troupeaux.

« Une femme de Samarie vint pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : "Donne-moi à boire." Ses disciples, en effet, s'en étaient allés à la ville acheter des provisions. La Samaritaine lui dit : "Comment ! tu es Juif et tu me demandes à boire, à moi une Samaritaine ?" (Les Juifs, en effet, n'ont pas de relations avec les Samaritains.) Jésus lui répondit : "Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : *donne-moi à boire*, c'est toi qui l'en aurais prié et il t'aurait donné de l'eau vive. — Seigneur, lui dit-elle, tu n'as rien pour puiser, le puits est profond : où la prendras-tu donc l'eau vive ? Serais-tu plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits et y but lui-même, ainsi que ses fils et ses bêtes ?" Jésus lui répondit : "Quiconque boit de cette eau aura soif à nouveau ; mais qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; l'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissant en vie éternelle." » (Jn, 4, 7-14).

Le poète paraphrase le récit évangélique sous la forme d'une saynète à deux personnages : l'eau du puits désaltère le corps mais n'apporte qu'une satiété temporelle, tandis que l'eau vive, c'est-à-dire l'enseignement de Jésus, nourrit l'esprit pour l'éternité.

JÉSUS.

On aura soif encor, douce Samaritaine,
Quand on boit de cette eau, calme comme le ciel ;
Mais celui qui, lassé, s'abreuve à ma fontaine,
Il garde en lui la source et le calme éternel.

XXXI

MARIE-MAGDELEINE

Quand Magdeleine apprit qu'un jeune homme à l'œil clair,
Simple et beau, soumettait le peuple à sa parole,
Ayant rêvé longtemps de lui, la vierge folle
Désira le soumettre à ses charmes d'enfer.

L'orgueil seul, son orgueil naïf de fille d'Ève,
L'inspirait — et, voulant se mesurer au Dieu,
Elle partit, le cœur brûlant, la joue en feu,
Elle vint à celui qu'elle admirait en rêve.

Elle comptait bien faire, avec des cheveux blonds,
Un câble pour lier ses pieds, ses mains, son âme...
Le vainqueur de Satan vaincra-t-il une femme ?
Et, tremblante d'orgueil, elle murmure : Allons !

Elle vint. — « Ô Seigneur, lui dit-elle inclinée,
« Laisse mes doux parfums couler sur tes pieds nus ! »
Et, menteuse, elle prit des regards ingénus,
Mais son âme au dedans ne s'était pas donnée.

Le Dieu, calme, sourit au mensonge banal
Et, triste, il la laissa, recevant comme on donne,
Verser l'ambre et le nard sur la chair qui frissonne,
Mais l'esprit disait : « Dieu, préservez-nous du mal !

« Un Pharisien l'invita à sa table ; il entra chez le Pharisien et prit place. Survint une femme, une pécheresse de la ville. Ayant appris qu'il était à table chez le Pharisien, elle avait apporté un vase de parfum. Se plaçant alors en arrière, tout en pleurs, à ses pieds, elle se mit à lui arroser les pieds de ses larmes ; puis elle les essuyait avec ses cheveux, les couvrait de baisers, les oignait de parfum. À cette vue, le Pharisien qui l'avait invité se dit en lui-même : "Si cet homme était prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche, et ce qu'elle est : une pécheresse !" » (Lc, 7, 36-39).

Jean Aicard fait ici référence au récit de Luc, conformément à la tradition provençale qui voyait en Marie-Madeleine cette pécheresse : nouvelle occasion d'opposer les amours humaines sensuelles et le noble Amour capable de tout transformer.

« Qu'elle s'élève à moi par la tendresse entière,
« Celle qui vient à moi pour l'amour sensuel ;
« Tous les chemins d'en bas conduiront à mon ciel,
« Puisque l'âme est par vous liée à la matière. »

Et, dominant sa peine et les frissons nerveux
Qui couraient sur ses pieds avec la chaude haleine,
Jésus soufflait son rêve au cœur de Magdeleine
Qui, lente, dénouait pour lui ses grands cheveux.

En vain elle écrasa sur les pieds nus sa bouche,
Les baisant, les mordant des talons à l'orteil ;
Lui songeait, l'œil au ciel, tourné vers le soleil :
« Sauvons ce cœur captif dans la chair qui me touche ! »

192

Et les beaux pieds du Dieu, sous le baiser charnel,
Rayonnaient vers le front de la femme abaissée,
Qui dit enfin, debout et droite de pensée :
« Pardon ! je t'aimerai, Seigneur, dans l'éternel ! »

193

XXXII

MARTHE ET MARIE

Elles étaient deux sœurs, Marthe aux cheveux châtain,
Et Marie aux yeux clairs, plus jeune, rose et blonde,
Et Celui qui devait léguer l'amour au monde
Était le guide sûr de ces cœurs incertains.

Marthe, tout orgueilleuse, était la ménagère,
Les soins et les soucis donnant l'autorité.
L'autre, offrant un secours chaque fois écarté,
Dans sa propre maison semblait une étrangère.

Or Marthe ayant reçu Jésus dans sa maison,
Marie, aux pieds du Maître assise, écoute et songe ;
Et lui, par des discours qu'elle-même prolonge,
Forme attentivement sa naïve raison.

« Maître, dis-moi, crois-tu que mon âme est gâtée ?
« C'est ta brebis perdue ?... Oh ! si c'était cela,
« Je la ferais pour toi légère... porte-la ! »
Et sans fin elle boit la parole écoutée.

Il aime mieux Marie et le bleu de ses yeux,
Ses cheveux blonds et lourds, tels que des moissons mûres,
Sa lèvre où la parole a de si frais murmures
Et son sourcil pareil au croissant d'or des cieux.

« Or, en cours de route, il entra dans un village et une femme du nom de Marthe le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur appelée Marie qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Marthe, quant à elle, était absorbée par les multiples soins du service. Intervenant, elle dit : "Seigneur, cela ne te fait rien que ma sœur me laisse ainsi servir toute seule ? Dis-lui donc de m'aider." Mais le Seigneur lui répondit : "Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et t'agites pour beaucoup de choses ; pourtant, une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part ; elle ne lui sera pas enlevée." » (Lc 10, 38-42).

Développant le récit évangélique, Jean Aicard oppose les deux sœurs. Marthe est âgée, brune, orgueilleuse ; matérialiste, ménagère autoritaire, méprisante, grondeuse ; de visage sombre, dominatrice ; coléreuse, laide, déplaisante, fière et sans amour... Tandis que Marie est jeune, blonde, belle et docile ; elle cultive l'esprit et la raison ; idéaliste, songeuse, elle est aussi plaisante et amoureuse.

La femme matérialiste, orgueilleuse et dominatrice, sans sentiments, déplaît et rebute ; l'idéaliste, humble et soumise, affectueuse et plaisante, attire toutes les sympathies.

Marthe, le ton grondeur, le visage un peu sombre,
Jalouse quand sa sœur veut sa part de travail,
Maîtresse en tout, s'acharne au plus petit détail,
Comptant sans fin des plats dont elle sait le nombre.

« Oh ! Maître, dit Marie, oh ! que tu parles bien
« Des lys vêtus de soie et des douces colombes !
« Dis-moi, tu seras là, quand s'ouvriront les tombes ?
« Alors, si je te vois, je ne craindrai plus rien ! »

Un jour, tournant les yeux vers sa blonde cadette,
Irritée à la voir se plaire aux chers discours :
« Tu ne fais rien, quand moi je travaille toujours !
Dit Marthe. Il serait temps de me payer ta dette.

« — Viens écouter comme elle et te repose un peu,
Dit Jésus. — Commandez, dit Marthe, qu'elle m'aide ! »
Or l'irritation la fit paraître laide,
Et par l'entêtement elle déplut au Dieu.

« Marthe, Marthe, dit-il, laisse ta pauvre tâche ;
« Ta sœur veut bien la faire et tu m'écouteras... »
Mais Marthe répondit : « J'aime occuper mes bras.
« Ma maison est trop grande et mon cœur n'est point lâche. »

Voyant son injustice, il répondit encor :
« La part que se choisit Marie est la meilleure. »
Et tandis que, tout bas, la petite sœur pleure,
Jésus, posant sa main sur les beaux cheveux d'or :

« Cette meilleure part ne peut plus être ôtée
« À l'enfant qui me cherche et qui veut mes leçons... »

Et, pensive, Marie, avec de doux frissons,
Boit, les yeux sur Jésus, la parole écoutée.

XXXIII

L'INSCRIPTION SUR LA TERRE

Lorsqu'on vint lui parler de la femme adultère,
Avant d'éterniser, par un mot de son cœur,
La suave indulgence et le pardon vainqueur,
Il traça de son doigt des signes sur la terre.

Courbé vers le limon d'où l'homme fut tiré,
Que traçait-il à terre avec son doigt sublime ?
Hésitait-il encore à pardonner ce crime ?
Cherchait-il à parfaire un mot, le mot sacré ?

La femme qu'on avait surprise à demi nue
Demeurait là, debout, triste et baissant les yeux,
Muette, à regarder l'homme mystérieux
Qui traçait sur le sol une chose inconnue.

« Celui qui d'entre vous se trouve sans péché
« Lui jette la première pierre ! » dit le Maître.
Puis, se baissant encore, il refit, lettre à lettre,
Ce qu'il traçait du doigt, à genoux et penché.

Pourquoi les laisse-t-il, sans parler davantage,
Tous ces Pharisiens au sourire hideux ?
Pourquoi la laisse-t-il souffrir au milieu d'eux,
Pâle et debout, le sang de la honte au visage ?

« Les scribes et les Pharisiens lui amenèrent alors une femme surprise en adultère et, la plaçant bien en vue, il dirent à Jésus : “Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d’adultère. Moïse nous a prescrit dans la Loi de lapider ces femmes-là. Et toi, que dis-tu ?” Ils disaient cela pour lui tendre un piège afin de pouvoir l’accuser. Mais Jésus, se baissant, se mit à écrire avec son doigt sur le sol. Comme ils insistaient, il se redressa et leur dit : “Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre.” Et, se baissant à nouveau, il se remit à écrire sur le sol. À ces mots ils se retirèrent un à un, à commencer par les plus vieux et Jésus resta seul avec la femme qui était toujours là. Alors, se redressant, il lui dit : “Femme, où sont-ils ? Personne ne t’a condamnée ?” Elle répondit : “Personne, Seigneur.” Jésus lui dit : “Moi non plus je ne te condamnerai pas. Va, et désormais, ne pèche plus.” » (Jn 8, 3-11).

Paraphrasant le récit, Jean Aicard en appelle à « l'éternel pardon ».

Ils partirent, voyant qu'il écrivait toujours ;
Elle resta, sans qu'il parût y prendre garde.
Qu'attend-elle de lui, l'âme qui le regarde ?
Écrit-il son dégoût des terrestres amours ?

S'il écrit sur la terre, ah ! c'est que notre terre,
Qui nourrit les vivants et se nourrit des morts,
Lourde origine, impose à la chair sans remords
Le baiser, redoutable et beau comme un mystère !

C'est qu'elle est toute cause et toute excuse en nous,
Comme nous à la fois chose infime et sublime ;
L'eau du ciel l'alourdit mais un rayon l'anime :
C'est pourquoi, sur la terre, il écrit à genoux...

Et ce qu'il confiait à l'éternelle argile,
C'est l'éternel pardon que répandaient ses mains ;
Dans la terre qu'il creuse, il met tout l'Évangile,
Pour que le sol lui-même en parle aux pieds humains ;

Pour que, par nos talons, le sol, argile ou sable,
En tremblant nous l'envoie au cœur et sous le front
Et qu'éternellement, dans tous ceux qui naîtront,
Ce qui périt ressente un verbe impérissable.

Et, seul avec la femme, il dit, se relevant :
« Vous a-t-on condamnée ? »

Elle dit : « Non !

— Ô femme,

« Je ne condamne pas non plus ! Paix à votre âme ! »

Alors elle partit, consolée et rêvant...

XXXIV

LE BŒUF

Comme il passait au bord d'un champ où, tête basse,
Un bœuf tirait l'araire et creusait des sillons,
Un instant Il rêva, l'œil fixé sur sa trace,
Puis, ouvrant les deux mains, Il sema des rayons.

Et songeant au bon grain, à l'ivraie, au mystère,
L'homme que le travail des hommes attendrit
Bénit l'humble animal qui labourait la terre,
En murmurant : « Le pain du corps soutient l'esprit. »

Dans cette fiction poétique, Jean Aicard met en scène le bœuf, image du travailleur attaché à la terre, de l'esclave laborieux. Son travail, humble et obscur, prépare la moisson future : le pain, en nourrissant le corps, permettra à l'esprit de vivre.

XXXV

L'ÂNE

Or comme il cheminait en suivant son beau songe,
Sous un frêle olivier, tout au bord du chemin,
Un vieil âne pelé, qui tirait sur sa longe,
Avançant les naseaux, vint effleurer sa main.

Et Jésus s'arrêta, songeant à cette crèche
Où l'âne, avec le bœuf, l'accueillirent enfant,
Où tous deux, à genoux dans de la paille fraîche,
Sur ses petits bras nus soufflaient, le réchauffant.

Longtemps il regarda cette humble et lourde tête,
Ces poils longs et rugueux, ces deux gros yeux surpris,
Puis sa main caressa, sur les flancs de la bête,
La trace du bâton qui les avait meurtris.

Vers l'âne enfin Jésus pencha sa face auguste,
Et le pauvre animal, se mettant à trembler,
Soufflait, tout haletant, sur les lèvres du Juste,
Ce grand soupir des cœurs qui ne peuvent parler.

Dans le *Jésus* de Jean Aicard, l'âne, fréquemment cité, est toujours un « personnage » fort sympathique :

— l'âne et le bœuf réchauffèrent Jésus et ses parents dans l'étable de la Nativité ;

— l'âne fut la sauveur de la Sainte-Famille quand elle dut partir précipitamment à l'étranger ;

— Jésus aimait cheminer sur le dos d'un âne ;

— l'âne porta Jésus lors de son entrée triomphale à Jérusalem.

Aussi ce compagnon de l'homme est-il parmi les premiers intervenants dans le poème LXXV « La gloire des lys ».

« Et n'est-ce pas, dans cet âne, notre humanité saignante et douloureuse qui est symbolisée, poussant *ce grand soupir des cœurs qui ne peuvent parler ?* » (*Le Figaro*, 42^e année, 3^e série, n^o 64, mercredi 4 mars 1896, page 1, colonne 3, article d'André Maurel).

XXXVI

L'ARGILE

De tout petits enfants, jouant avec l'argile,
Façonnaient gauchement des oiseaux et des fleurs ;
Et, s'arrêtant près d'eux, l'homme de l'Évangile
Songeait : « Il est ici, l'espoir des temps meilleurs !

« En façonnant les cœurs d'enfants, argile molle,
« On ferait l'homme bon et plus beau, sûrement... »
Et Jésus caressait d'une douce parole
Ceux dont pourrait sortir un avenir aimant.

Il admirait comment leur naïve tendresse
Accourt au moindre appel, tend les bras et sourit ;
Il faut que la leçon leur semble une caresse ;
C'est grandir notre espoir que grandir leur esprit.

« Montre-moi cet oiseau, laisse que je l'achève ;
« Lorsque j'étais petit, j'en faisais de pareils... »
Et l'enfant, tout debout, tendant l'oiseau, l'élève
Vers l'homme bienveillant qui donne des conseils.

Mais quand aux mains de l'Homme il cherche à le reprendre,
Tandis que ses amis se pressent à l'entour,
L'enfant laisse échapper l'oiseau d'argile tendre
Et qui s'écrase aux pieds du Prophète d'amour.

Jean Aicard imagine Jésus jouant avec de petits enfants...

« Oh ! mon oiseau ! l'oiseau que j'avais fait moi-même !
« Que je voulais montrer à ma mère ! ». — Il pleurait.
Et l'ouvrier des cœurs, qui savait comme on aime,
Souffrait avec l'enfant de ce touchant regret.

« Fais-en bien vite un autre !... un plus joli peut-être ! »
Et, ses deux belles mains dans un limon visqueux,
Afin que les petits fussent contents, le Maître
S'était assis à terre et jouait avec eux.

XXXVII

CHEZ MARIE MÈRE DU CHRIST

UNE VOISINE.

Je vous plains ! cet enfant vous met en grand souci.

MARIE.

Et cependant il a l'âme d'une colombe !

LA VOISINE.

Hélas ! mais il en a les deux ailes aussi :
Jamais au colombier !... Nos enfants, c'est ainsi...
Il vous tourmentera toujours, jusqu'à la tombe.

MARIE.

À douze ans, il faisait aux Scribes la leçon !

LA VOISINE.

... Le mien est assidu chez un maître maçon.
Le vôtre a de l'orgueil ?

MARIE.

Oh ! non !

LA VOISINE.

Quel est son âge ?

MARIE.

Trente ans... ce cher petit !

Dans cette saynète à plusieurs personnes, le poète imagine Marie discutant avec ses voisines : immergée dans son humanité, elle ne comprend pas que son fils accomplit une mission divine.

Et ce poème s'achève sur la constatation qu'il n'y a plus rien de commun entre Marie et Jésus.

LA VOISINE.

Et ça croit tout savoir !

MARIE.

Mon Dieu, non ! mais beaucoup disent que c'est un sage.

LA VOISINE.

Jean, le baptiste, on dit qu'il est allé le voir ?...

Il s'est fait baptiser ?

MARIE.

Ça, c'était du courage :

Voici Jean en prison.

LA VOISINE.

Vous ne savez donc rien ?

Il est mort.

MARIE.

Mort !

LA VOISINE.

Hérode a fait trancher sa tête.

La fille de la reine ayant dansé très bien :

« Que veux-tu ? » lui dit-il. La réponse était prête.

La femme du tétrarque en voulait au prophète

Qui traita son second mari d'incestueux,

Et l'enfant dit au roi : « Je sais ce que je veux :

« Je veux, sur un plat d'or, la tête du baptiste ! »

MARIE.

C'est effrayant, cela !

LA VOISINE.

N'est-ce pas que c'est triste ?

La mort de Jean le baptiste est rapportée par Matthieu (14, 3-12) et Marc (6, 17-29).

MARIE.

Mon fils a des amis vraiment bien dangereux !

LA VOISINE.

Puisque vous comprenez qu'un danger le menace,
Je peux vous en parler ?

MARIE.

Que savez-vous, de grâce ?

LA VOISINE.

Hérode, ayant appris qu'avec autorité
Votre fils parle au peuple et qu'il est écouté,
S'inquiète de lui... Vous serez courageuse ?...
Il prétend que Jésus, c'est Jean ressuscité !

MARIE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureuse !
J'ai prévu tout cela quand il était petit.
Voilà bien dix-huit ans au moins qu'il n'a rien dit.
Je le croyais changé, mais non ! Ce grand silence,
Ce n'était que travail et longue patience !
Je le vois : il lisait tout ce qui fut écrit.

LA VOISINE.

Oui, l'enfant, qu'on croyait corrigé — recommence !
Pauvre femme !... On ne voit que lui, sur les chemins !

MARIE.

Il touche des lépreux avec ses pauvres mains !

LA VOISINE.

On le rencontre avec des vagabonds, des filles !

MARIE.

Il dit qu'on doit avoir des sentiments humains ?
Je le sais...

LA VOISINE.

Mais on doit des égards aux familles !

MARIE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! comment cela finira-t-il ?
Hérode est irrité... c'est le plus grand péril...

LA VOISINE.

Et les Pharisiens, les grands docteurs du Temple,
Ont droit de se fâcher quand il leur dit : « La Loi
« A fait son temps ; pensez et prêchez comme moi !
« Moïse n'est plus rien ! c'est moi qui suis l'exemple,
« Le seul Maître ! »

MARIE.

Oh ! mon Dieu, pourquoi, mon Dieu ! pourquoi
Nos fils, devenus grands, nous font-ils tant de peine ?
... Il m'aime bien, pourtant !

Elle s'agenouille.

Dieu juste, éternel Dieu,
Ayez pitié de moi, Clémence souveraine !

Jésus paraît devant elle.

JÉSUS.

Mère, je pars encor : je viens vous dire adieu.
Mes amis les pêcheurs m'ont préparé leur barque ;
Je dois fuir pour un temps Hérode, le tétrarque.

Je pars.

MARIE.

Ô mon Jésus ! ô mon fils ! ô mon sang,
Ma chair ! — je vis par toi dans l'éternelle crainte !
J'ai bien souffert de toi lorsque j'étais enceinte.
J'ai bien souffert encor par toi, pauvre innocent,
Lorsqu'il fallut s'enfuir au désert, sur notre âne !
Mais tu n'y pouvais rien, quand tu ne savais pas ;
Aujourd'hui, tu devrais au moins parler plus bas :
Hérode te poursuit ! Le Temple te condamne !...
Es-tu sûr, mon Jésus, d'avoir raison ?

JÉSUS.

Adieu,

Ma mère. Vous aussi vous ignorez mon âme.
Nul homme n'est si loin de l'homme — que la femme.
Ma mission commande et j'obéis à Dieu
Et vous, vous ne songez qu'à des choses humaines.
Hélas ! de tout mon cœur j'ai pitié de vos peines
Mais ne puis m'attarder aux humaines amours.
Pleurez, car vous non plus ne m'aurez pas toujours !
Pleurez, femme : je dois subir toutes les haines ;
Pleurez : vos pleurs aussi deviendront un secours.
Moi, j'ai tout à souffrir pour consoler la terre
Et si vous compreniez je souffrirais bien moins,
Car le plus grand malheur est d'être solitaire
Et le fond de mon cœur doit rester sans témoins.

MARIE.

Change ta volonté... Tout le monde te blâme.
Mon reproche est si doux... il te semble importun ?

JÉSUS.

Hélas ! ma mère, hélas ! vous n'êtes qu'une femme...
Hélas ! femme, entre nous qu'y a-t-il de commun ?

XXXVIII

LE SOMMEIL

L'homme miraculeux qui portait dans son âme
Un ciel plus constellé que les ciels de la nuit,
Dans son cœur un soleil, une source de flamme,
Et dans son calme esprit la vérité qui luit,

L'homme dont la tunique était faite de gloire,
De probité candide et du lin le plus pur,
Dont la parole avait le poli de l'ivoire,
L'éclat du croissant clair et les tons de l'azur,

Dont chaque mot était un diamant superbe
Que ramassaient, courbés, les pauvres en haillons,
Celui dont chaque pas faisait des fleurs dans l'herbe
Et dont les yeux jetaient aux âmes des rayons,

Comme la nuit tombait sur l'homme de lumière,
Cet homme, pauvre et seul, dont le cœur était dieu,
S'étant baissé, chercha vainement une pierre
Pour y poser sa tête et s'endormir un peu.

« Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids :
le fils de l'homme, lui, n'a pas où reposer sa tête. » (Mt 8, 20).

Jésus a beau être un « homme miraculeux », une âme illuminée,
un cœur généreux aimé des pauvres, changeant le monde
et apaisant les âmes... il est pauvre et seul.

XXXIX

LE TRIOMPHE

Or, comme, sur un âne, Il venait vers la ville :
« Le voici ! Le voici ! » crièrent les enfants.
L'esprit d'amour grandit la multitude vile
Et, tous en un, les cœurs se gonflaient, triomphants.

« Déroulons les tapis d'honneur dans la poussière,
« Jetons devant ses pas des parfums et des fleurs ! »
Et les grands, les petits, les vieux, la foule entière,
Sentaient le cœur d'un seul plus grand que tous les leurs.

Au-dessus de sa tête on balançait des palmes ;
Des riches étalaient sous ses pieds leurs manteaux
Et lui passait, un pur rayon dans ses yeux calmes
Que la simplicité du cœur faisait si beaux.

Et des marchands et des soldats venus de Rome
Disaient : « L'ambition illumine son œil ;
« Cet homme sera roi. Qu'on surveille cet homme
« Qui provoque déjà les pompes de l'orgueil ! »

Mais Jésus, faisant halte à l'ombre d'un platane,
Et souriant : — « Mes bons amis, vous jugez mal :
« Celui qui foule aux pieds vos tapis — c'est mon âne !
« Je n'en suis pas plus fier que ce doux animal.

« Ils amenèrent l'ânon à Jésus et mirent sur lui leurs manteaux et il s'assit dessus. Et beaucoup de gens étendirent leurs manteaux sur le chemin ; d'autres, des jonchées de verdure qu'ils coupaient sur les arbres. Et ceux qui marchaient devant et ceux qui suivaient criaient : "Hosanna ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit le royaume qui vient de notre père David ! Hosanna au plus haut des cieux !" Il entra à Jérusalem dans le Temple [...]. » (Mc 11, 7-11 ; *idem* Lc 19, 35-38 et Jn 12, 12-15).

Pour le poète, Jésus accepte les honneurs non pour s'en repaître et manifester de l'orgueil... mais parce qu'ils sont signes de l'amour qu'on lui porte et parce que la fête réunit les gens dans le bonheur.

L'âne est l'image de la simplicité du cœur : il n'a ni fierté ni orgueil.

« Et je laisse partout flotter vos oriflammes,
« Vos tapis s'étaler, vos fleurs embaumer l'air,
« Parce qu'il faut encore un signe aux pauvres âmes :
« Ma parole est esprit ; votre oreille est de chair.

« Si j'avais quelque orgueil, ce serait de moi-même ;
« Je ne crains pas pour moi ces vains honneurs d'un jour,
« Mais j'aime à voir, par moi, dans un orgueil que j'aime,
« Dix mille cœurs unis ne faire qu'un amour...

« Pour triompher, mon rêve, au niveau de ma tête,
« Prend, sensible à vos yeux, l'éclat matériel,
« Mais j'ai mis les honneurs sous les pieds d'une bête
« Et mon cœur va plus haut que les oiseaux du ciel. »

XL

SUR LE PARVIS DU TEMPLE

UN PHARISIEN.

Vous l'avez entendu ?

UN SCRIBE.

Comme je vous entends.

LE PHARISIEN.

Et que disait le peuple ?

LE SCRIBE.

Il paraissait content.

LE PHARISIEN.

Avez-vous retenu sa harangue ?

LE SCRIBE.

Oui, par bribes...

La voici donc. Écoutez-la :

« Les Pharisiens et les Scribes
« Sont assis dans la chaire où Moïse parla,
« Mais je ne puis en eux respecter que cela.
« ... Ils mettent sur le dos de l'homme
« Qui, plié, ne peut plus marcher,

Ce poème en forme de dialogue réunit les passages scripturaires où Jésus s'attaque aux scribes et aux Pharisiens et, à travers eux, à tous les hypocrites : ces autorités accablent les petits, paradent partout avec insolence et orgueil, veulent paraître parfaits... mais, en réalité, négligent Dieu.

« Des fardeaux de bêtes de somme,
« Mais ils n’y voudraient pas toucher ! »

LE PHARISIEN.

C’est prêcher la révolte !

LE SCRIBE.

Oh ! ce n’est rien encore :

... « Que leur fait la vertu, pourvu qu’on les honore ?
« Ils écrivent la Loi sur de gros parchemins,
« Mais l’esprit de la Loi n’entre pas dans leur âme ;
« Avant chaque repas ils se lavent les mains,
« Mais c’est l’impureté de leur cœur que je blâme.
« Ils veulent être bien placés dans les repas :
 « Tout leur désir est de paraître !
 « Pourvu qu’on les appelle : *Maître* !
« Dieu, — seul maître des cœurs, — ne leur importe pas ! »

LE PHARISIEN.

C’est affreux !

LE SCRIBE.

Attendez !

LE PHARISIEN.

Par le Temple ! Je rêve !

LE SCRIBE.

... « Vous n’avez qu’un docteur, et c’est moi ce docteur !
« Le plus grand ne sera que votre serviteur ;
 « J’abaisse celui qui s’élève,
« Et je relèverai ceux qui sont abaissés ! »

LE PHARISIEN.

C’est infâme !... Ce sont des propos insensés.

LE SCRIBE.

Il y a mieux encore. Écoutez-moi la suite :
« Pharisiens, malheur à vous, race hypocrite !
« Vous priez à grand bruit sur les parvis sacrés,
« Mais, fiers de vos manteaux dorés aux franges neuves,
 « Tout en priant, vous dévorez
 « L’obole et la maison des veuves !
« Malheur à vous ! car Dieu vous regarde irrité !
 « Vous qui, tout en payant la dîme,
 « Encouragez le crime,
« Négligents de justice et de fidélité... »

LE PHARISIEN.

Abomination ! nous allons à l’abîme !
Je ne vois plus pour nous nulle sécurité
Tant qu’on n’arrête pas ce parleur redoutable.

LE SCRIBE.

« Ô sépulcres blanchis, vous êtes au dehors,
« Disait-il en criant, d’une blancheur aimable,
« Mais pleins de pourriture et d’ossements de morts !
« Oui, vous rebâissez les tombeaux des Prophètes,
« Mais qui les a tués, si ce n’est vos aïeux ?
 « Ce qu’ils firent, vous le refaites :
 « Vous versez le sang le plus précieux !
 « Ô serpents, race de vipères !
 « Meurtriers, dignes de vos pères,
« Car vous tuerez encor, toujours, ceux qui viendront,
« Jusqu’à ce que retombe enfin sur votre front
« Tout le sang généreux répandu sur la terre ! »

LE PHARISIEN.

Il a dit tout cela ? Comment le faire taire ?

LE SCRIBE.

On pourrait le livrer aux juges. Songez donc.
Il remet les péchés ! C'est en Dieu qu'il se pose,
Avec ces mots nouveaux d'amour et de pardon !
Jéhovah Sabaoth n'est donc plus assez bon ?

LE PHARISIEN.

Il tente de guérir — par ses mains qu'il impose.
Il blâme hautement le divorce...

LE SCRIBE.

Autre chose :

Il se rit du Sabbat : hier, tout en marchant,
Ses disciples cueillaient des épis dans un champ.
C'était jour de Sabbat ! On en fit la remarque ;
Mais lui, montant, au bord du lac, dans une barque,
Avec un très malin sourire nous parla :
« Votre âne et votre bœuf ont-ils soif ce jour-là ?
« Dit-il. N'oubliez pas de leur donner à boire ! »

LE PHARISIEN.

Il s'est moqué de nous !

LE SCRIBE.

Je commence à le croire !

Car il a dit encor : « Quand on sème du blé,
« Par le jour du Sabbat voit-on qu'il soit troublé ?
« Nuit et jour il travaille, en dépit de vos prêtres...
« Venez à moi, venez, ô cœurs endoloris :
« Même un jour de Sabbat je console et guéris ! »

LE PHARISIEN.

L'insolent ! Il est temps de nous en rendre maîtres !
Si l'on ne punit pas de semblables discours,
Le Temple, s'indignant, croulera de lui-même !

LE SCRIBE.

Il le rebâtirait, prétend-il, en trois jours !

LE PHARISIEN.

Écrivez ce mot-là : c'est son plus grand blasphème !

LE SCRIBE.

Vous savez que Judas nous prête son concours ?

LE PHARISIEN.

Pour combien ?

LE SCRIBE.

Oh ! pas cher !... C'est un homme que j'aime :
Il défend avec nous, contre cet exalté,
L'honneur et l'avenir de la société.

XLI

LA COLÈRE

On a vu plusieurs fois sa face courroucée,
Mais surtout dans ce jour où, sur le saint parvis,
Il aperçut, hurlant dans la foule pressée,
Des marchands qui vendaient oiseaux et chènevis.

Il y avait aussi des changeurs de monnaie
Et Jésus indigné cria, courant contre eux :
« Je viens pour séparer le bon grain de l'ivraie !
« Je viens pour nettoyer de leur mal les lépreux !

« Et ceux-là sont la lèpre à la face du Temple,
« Qui sur mon seuil sacré viennent compter de l'or.
« Que le parvis lavé soit pur comme un exemple !...
« Hors d'ici ! Vos trésors salissent mon trésor !

« La graine que l'on vend gâtera ma semence !
« Votre balance impure est de mauvaise foi,
« Vous qui faites, à l'heure où mon règne commence,
« Votre éventaire avec les tables de la Loi !

« Maudits ! Vous avez fait des ailes prisonnières !
« Vous vendez ma colombe et mes biens les meilleurs ;
« Et du Temple, où jadis s'envolaient les prières,
« On dira : Ce n'est plus qu'un antre de voleurs ! »

« Ils arrivent à Jérusalem. Étant entré dans le Temple, il se mit à chasser les vendeurs et les acheteurs qui s'y trouvaient et il culbuta les tables des changeurs et les sièges des marchands de colombes ; et il ne laissait personne transporter d'objet à travers le Temple. Et il les instruisait et leur disaient : "N'est-il pas écrit : *Ma maison sera appelée une maison de prière pour toutes les nations* ? Et vous en avez fait un repaire de brigands !" »
(Mc 11, 15-17 ; *idem* Lc 19, 45-46 et Jn 2, 14-16).

Et tables, escabeaux, même les gens, tout tombe
Sous sa main, seulement pitoyable aux oiseaux...
La cage en se brisant délivrait la colombe
Et l'or sur les degrés s'en allait par ruisseaux.

« Hors d'ici, gens sans foi ni loi ! dehors, canaille ! »
Ses yeux lançaient l'éclair et, son fouet se levant,
Tous couraient éperdus, chassés comme la paille
Qui s'enfuit, tourbillonne et s'éparpille au vent.

XLII

L'INDIGNATION PUBLIQUE

Sur la place, devant le Temple.

UN RICHE.

Ce vil Nazaréen, ce bâtard de l'étable,
Commence à devenir un coquin dangereux.
Sa parole mielleuse est un cri redoutable,
Car tous les indigents vont se liguier entre eux.
Hier, sur la montagne, ils étaient bien dix mille ;
Ce sont des péagers, des gueux, des gens de rien,
Des filles, des pêcheurs... Le mal gagne la ville,
Et même un sénateur tout bas s'est dit chrétien.
Il m'irrite à la fin, avec ses paraboles
Qu'on répète le soir au seuil de la maison.
C'est un mauvais levain que ses belles paroles.

UN BANQUIER.

Une bonne potence en aura bien raison.

LE RICHE.

N'a-t-il pas dit hier à son peuple en guenille
Que plutôt qu'un seul riche au royaume des cieux
Un gros câble entrera par le trou d'une aiguille ?

LE BANQUIER.

Ce sont là des propos vraiment séditieux !

Fiction aicardienne dans laquelle le poète imagine ce que ses ennemis pouvaient penser de Jésus...

« Oui, je vous le répète, il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. » (Mt 19, 24 ; *idem* Mc 10, 25 et Lc 18, 25).

LE RICHE.

À quoi pensent-ils donc, tous les princes des prêtres,
Les sacrificateurs, les docteurs de la Loi ?...

Tous les pauvres demain vont nous parler en maîtres
Si l'on n'arrête pas ce gueux — qui se dit roi !

À un citoyen romain qui les aborde.

Qu'en pense-t-on là-bas, vous qui venez de Rome ?

LE CITOYEN ROMAIN.

Rome ne se croit pas en péril pour si peu.

Elle a coutume aussi de faire un dieu d'un homme...

Pourtant l'ordre est donné de surveiller ce dieu.

LE RICHE.

Pilate est faible ; il veut plaire aux uns comme aux autres ;

Il flatte Rome et veut surtout rester préfet ;

Il flatte aussi les gueux... de la graine d'apôtres !

Il hésite et voilà comme un grand mal se fait !

LE BANQUIER.

Ce farouche Romain obéit à sa femme.

LE CITOYEN ROMAIN.

Elle croit Adonis revenu dans ce dieu !

UN PRÊTRE.

Madame Putiphar, peut-être... avant le drame !

LE RICHE.

Vous riez ? — Il est temps plutôt d'agir un peu.

Vous un prêtre, voyons, songez que ce Messie

Soulève un mouvement qui ne se peut souffrir.

Le Temple est en danger. D'où vient votre inertie ?

LE PRÊTRE, *tout bas*.

Silence ! Nous songeons à le faire mourir.

XLIII

LE BANQUET

Lorsqu'il leur annonça qu'un d'eux le trahirait,
Tous, le cœur incertain, craignirent en secret.
Même après qu'en Judas il eût marqué le traître,
Ils restèrent longtemps craintifs de se connaître
Et leur tristesse emplit la salle du banquet.
Or, Jean, le favori, que Jésus remarquait
Pour la grâce du cœur tendre et vite chagrine,
Inclina lentement le front vers sa poitrine
Et le divin trahi, divinement humain,
Sur le beau front de Jean posa longtemps sa main.

« Et tandis qu'ils mangeaient il dit : “En vérité je vous le dis, l'un de vous me livrera.” Vivement attristés, ils se mirent chacun à lui demander : “Serait-ce moi, Seigneur ?” Il répondit : “Quelqu'un qui a plongé avec moi la main dans le plat, voilà celui qui va me livrer. Le fils de l'homme s'en va selon qu'il est écrit de lui, mais malheur à cet homme par qui le fils de l'homme est livré ! Mieux eût valu pour cet homme-là de ne pas naître !” À son tour Judas, celui allait le livrer, lui demanda : “Serait-ce moi, Rabbi ?” “Tu l'as dit” répond Jésus. » (Mt 26, 21-25 ; voir aussi Jn 13, 26-27).

XLIV

LA SUEUR DE SANG

Tandis que les deux fils de Zébédée et Pierre
Sentaient s'appesantir lourdement leur paupière,
Le Dieu, comme il est dit aux livres qu'on a lus,
Se chercha dans lui-même et ne se trouva plus.
Il avait dit : « Dieu seul est fort. Croyez au Père. »
Il avait dit : « Il faut qu'on aime et qu'on espère. »
Il avait dit : « Heureux les tristes et les doux. »
Il avait dit : « La paix du ciel soit avec vous. »

Maintenant, dans son cœur diminué, fragile,
Le messager divin doutait de l'Évangile
Et sa robuste foi d'espérance et d'amour
Défaillait comme autour de lui l'éclat du jour.
... Le prometteur de paix n'est qu'une âme en tumulte,
Sa promesse a menti ; sa douceur, on l'insulte ;
La trahison le suit dans l'ombre pas à pas
Et son Dieu de pitié ne le console pas.

×

« Seigneur, nous nous parlions autrefois face à face,
« Sur le bord des lacs bleus et le long du blé mûr,
« Et voilà qu'aujourd'hui votre image s'efface,
« Au moment où mon cœur demande un appui sûr.

« Alors il lui apparut, venant du ciel, un ange qui le réconfortait. En proie à la détresse, il priait de façon plus instante et sa sueur devint comme de grosses gouttes de sang qui tombaient à terre. » (Lc 22, 43-44).

Jean Aicard commente ici les passages scripturaires (Mt 26, 36-46 ; Mc 14, 32-42 ; Lc 22, 39-46) mettant en scène Jésus à Gethsémani, au début de la nuit. Ses disciples ne parviennent pas à résister au sommeil : Jésus est donc seul au moment où les soldats, dirigés par Judas, viennent l'arrêter.

Le poète imagine le doute de Jésus se sentant abandonné de Dieu : Jésus appelle son Père... mais Dieu s'efface, se tait, n'exauce pas. Dieu est muet, tout est vide, tout est ténèbres, gouffre. C'est alors que Jésus se découvre Dieu lui-même par le message d'amour qu'il laisse à l'humanité.

« Ce sont, d'ailleurs, les plus belles pages du livre, celles où le poète mettant à nu l'âme de Jésus, nous dit le doute et la désespérance qui s'en emparèrent quand le fils de l'Homme eût fait vainement appel à son père des cieux. » (*Le Sémaphore de Marseille*, 69^e année, n° 20896, mardi 21 avril 1896, « Chronique », page 1, colonnes 5-6, article de Louis Brès).

« Ne m'abandonnez pas dans cette heure de trouble,
« Vous qui m'avez souri par les jours de soleil !
« Pierre m'a renié déjà dans son cœur double
« Et, tandis que je meurs, — mes amis ont sommeil !

« Seigneur ! rien n'est donc vrai de tout ce que j'annonce ?
« Et la dette du Fils vous ne la paierez pas !
« Seigneur, j'attends de vous un souffle pour réponse...
« Je comprendrai, Seigneur : vous pouvez parler bas !

« J'assemble dans mon cœur tous les désirs de l'homme
« Et l'humanité même agonise avec moi.
« Mon Père, répondez au Fils quand il vous nomme...
« L'espérance et l'amour méritent bien la foi !

242

« J'ai fait deux pas vers vous, Maître de toute chose,
« Faites un pas vers moi qui sanglote à genoux ;
« La foi n'est pas un bien dont notre âme dispose :
« On vous attend de vous, Seigneur ! Exaucez-nous !

« Ils ont derrière moi couru vers un fantôme,
« J'ai trahi ceux à qui j'ai promis votre amour,
« Si je doute de vous et de votre royaume
« Que j'avais cru plus sûr que la splendeur du jour !

« Mais alors, ô Seigneur, que vais-je donc leur dire
« En sortant de cette ombre où mon cœur a douté ?
« À quoi leur servira mon étrange martyr
« Si le prix n'en est pas votre immortalité ?

« J'ai dédaigné pour vous les sujets de leur joie ;
« À ma mère j'ai dit : Qu'avons-nous de commun ?

« Et les pieds et les yeux rivés sur votre voie,
« Je n'ai pris à l'amour terrestre qu'un parfum.

« Seigneur ! ai-je trompé les races à ma suite
« Et légué le néant à tous ceux qui viendront ?
« Seigneur, je meurs d'effroi ! Seigneur, répondez vite,
« Car la sueur de sang découle de mon front !

« Ce supplice, ô mon Dieu ! dépasse tout supplice,
« De douter, juste à l'heure où l'on meurt pour sa foi !
« Épargnez-moi l'horreur de boire ce calice,
« Détournez, s'il se peut, ce calice de moi ! »

×

Dieu ne répondit pas. Et de la tête blonde
Qui, lourde, s'affaissait sous les malheurs du monde,
La sanglante sueur goutte à goutte tombait...
Et ce doute suivra le dieu sur son gibet !...
C'en est fait. Tout est vain. Tout est faux. Tout est vide !
Et ses yeux, dilatés dans sa face livide,
Interrogeaient l'espace horrible où rien n'a lui.
Tout à coup sa pensée, en lui, revint sur lui ;
Son regard, détourné du gouffre où Dieu se voile,
Vit dans son propre cœur une lueur d'étoile
Et Jésus s'écria : « Ma lumière, c'est moi !
« Mon cœur se fera dieu pour qu'ils aient une foi.
« Tout leur bonheur promis, je le porte en moi-même
« Et je crois à l'amour puisque — malgré tout — J'AIME ! »

243

Et Jésus se leva, triste paisiblement.
Ses disciples, assis, l'attendaient en dormant,
Sans avoir pris leur part de son angoisse sainte.

L'un sur l'autre appuyés ils sommeillaient sans crainte,
Très calmes et l'esprit roulé dans le sommeil.
Jésus aurait aimé prendre un repos pareil,
Mais, non loin, les soldats rôdaient avec leur lance
Et Jésus, s'asseyant sur la pierre en silence,
Se garda d'éveiller trop vite ses amis
Parce qu'il les jugeait heureux d'être endormis.

XLV

LA GRANDE SOLITUDE

Quand tous nos ennemis, indifférence ou haine,
S'uniraient pour couvrir d'insultes notre cœur ;
Quand nous entendrions, dans un rire moqueur,
S'élever contre nous toute la rage humaine,

Nous pourrions dire encor : « Ils comprendront un jour :
« S'ils ne comprennent point, ce n'est pas de leur faute ;
« Ils n'ont pas, pour bien voir, la pensée assez haute ;
« Ceux qui peuvent haïr ignorent tout amour. »

Et nous accepterions ce mal pour nécessaire !
Mais que ceux dont on dit : « Mes chagrins sont les leurs, »
Ne puissent pas nous suivre au fond de nos douleurs,
C'est bien grande pitié, c'est bien grande misère !

Surtout quand notre mal vient d'eux, souffert pour eux,
Il est vraiment cruel d'être seul dans l'angoisse,
Et que cette lueur qui venait d'eux décroisse,
Et que l'on soit plus seul, étant plus malheureux.

La douleur qui nous point, quelquefois l'agonie,
Nous exalte et nous fait tout scruter et tout voir ;
Et ceux pour qui la veille est alors un devoir
Sentent leur lassitude écrasante, infinie :

Méditation aicardienne : Jésus est toujours au jardin de
Gethsémani, sur le mont des Oliviers ; le poète imagine les
pensées qui agitent son esprit en ce moment-là.

Ils s'endorment !... Ô Christ ! Dieu de l'amour profond,
Ils t'ont laissé tout seul dans la grande ténèbre !
Toi, quittant par trois fois ta prière funèbre,
Pour te sentir près d'eux, tu viens voir ce qu'ils font !

Ils dorment ! et ta voix, ils ne peuvent l'entendre !
Elle n'arrive plus au cœur de tes amis...
« ... Jean, tu dors ?... Pierre, Jacque, êtes-vous endormis ? »
Et Jésus, par trois fois, vint, plus faible et plus tendre.

Par trois fois dans son ombre il retourna plus seul,
Disant : « La chair est faible, en dépit du courage !
« Ils n'ont pas pu veiller et m'aimer davantage !
« Et j'ai froid comme un mort dans l'oubli du linceul !

« ... Amis, la trahison se prépare et m'entoure :
« Veillez un peu ; priez !... » Ils se rendormiront !
L'abandonné de Dieu, sa sueur sur le front,
Appelle — sans que même un homme le secoure !

Ah ! j'aime mieux la croix entre les deux voleurs !
Et si l'humanité veut consoler cet homme,
Ce n'est pas au moment où sa mort se consomme
Qu'elle doit revenir pour baiser ses douleurs...

C'est là, c'est dans la grotte affreuse où son sang coule,
Non celui de la chair mais le sang de l'esprit,
C'est quand il souffre, seul, tout ce que l'on souffrit,
Qu'il faut mettre à genoux les pitiés de la foule.

XLVI

LA PREUVE EST EN NOUS

Comment ton cœur a-t-il douté
Que l'amour soit, — si ton cœur aime ?
Tu n'as pas la bonté suprême,
Si tu doutes de la bonté.

Si tu doutes de la justice,
Sois équitable dans ton cœur ;
Tu vaincras ton doute moqueur,
Par la vertu d'un sacrifice.

Aie en toi le vrai dévouement,
Tu le croiras possible à d'autres ;
C'est tout le secret des apôtres :
Prouve-toi l'amour, en aimant.

Le prix d'une pitié sincère
C'est qu'elle nous donne, en retour,
L'espoir, la foi, dans un amour
Doux à notre propre misère.

Dans son cœur, mieux que sur l'autel,
Ainsi le chrétien fait descendre
La foi, l'espoir et l'amour tendre,
En trois mots le Christ immortel.

Suite des réflexions du poète exhortant les chrétiens à pratiquer les vertus théologiques — foi + espoir + amour — apportées par Jésus, notamment l'Amour qui, à lui seul, fait déjà exister le Paradis, le royaume des cieux, sur la Terre.

Oui, je crois à l'amour — quand j'aime,
Et c'est là, dans l'homme meilleur,
Le paradis intérieur,
Le royaume de Dieu lui-même.

XLVII

LE BAISER DE JUDAS

Et Judas, trahissant celui qui se dévoue :
« Je vous désignerai l'homme en baisant sa joue. »
Les soldats le suivaient ; il ne faisait plus jour,
Et Jésus dit : « Voici le pouvoir des Ténèbres ! »
Et Judas, dont le nom pèse aux traîtres célèbres,
Par le signe d'amour perdit l'homme d'amour.

« Comme il parlait encore, survint Judas, l'un des Douze, et avec lui une bande nombreuse armée de glaives et de bâtons, envoyée par les grands prêtres et les anciens du peuple. Or le traître leur avait donné ce signe : “Celui que j’embrasserai, c’est lui : arrêtez-le.” Et aussitôt il s’approcha de Jésus en disant : “Salut, Rabbi !” et il l’embrassa. » (Mt 26, 47-49 ; *idem* Mc 14, 43-45 et Lc 22, 47-48).

XLVIII

L'ÉPÉE

Ils vinrent avec des bâtons et des lanternes,
Des lances qui parfois reluisaient dans la nuit
Et Judas les guidait, l'homme lâche aux yeux ternes,
Heureux d'être dans l'ombre où sa bande le suit.

« Que cherchez-vous ? » leur dit en s'avançant le Maître.
« Jésus de Nazareth. » Il répondit : « C'est moi ! »
Ils reculèrent tous, troublés de le connaître,
Et sentirent passer sur eux un vent d'effroi.

Pierre le défendit. Il avait une épée.
Il la tira, frappant l'un des hommes obscurs ;
Et Jésus vit le sang d'une oreille coupée
Et dit : « Ne versez pas le sang. Restons-en purs !

« Le glaive appellerait sans fin un autre glaive :
« Ma douceur de victime est mortelle au bourreau...
« Le règne de la haine à cette heure s'achève :
« Simon Pierre, remets ton épée au fourreau ! »

Il parlait, rayonnant sur les faces funèbres ;
Et, plus forts que l'épée et plus étincelants,
Ces mots terrasseront le pouvoir des Ténèbres
Et la guerre en mourra, fût-ce après trois mille ans !

« Alors, s'avançant, ils mirent la main sur Jésus et l'arrê-
rent. Et voilà qu'un compagnon de Jésus, portant la main à son
glaive, le dégaina, frappa le serviteur du Grand-Prêtre et lui
trancha l'oreille. Alors Jésus lui dit : “Rengaine ton glaive, car
tous ceux qui prendront le glaive périront par le glaive.” » (Mt
26, 50-52 ; *idem* Mc 14, 46-47, Lc 22, 50-51 et Jn 18, 10 ; ce de-
nier texte nomme l'apôtre Pierre comme étant l'agresseur).

Le poète commente ainsi le texte évangélique : le glaive ap-
pelle le glaive tandis que la soumission désarme le bourreau.

XLIX

LE REGARD

« Tu trahiras trois fois, avant que le coq chante,
« Ton Maître, avait prédit Jésus, et tu l'aimais ! »
Et sûr de n'avoir pas une âme bien méchante,
Pierre avait crié : « Non ! Jamais, jamais, jamais ! »

Jésus, par les soldats conduit chez le grand prêtre,
Marchait au milieu d'eux, traité comme un voleur.
Pierre suivit de loin, comme sans le connaître,
Retenu par l'effroi, poussé par sa douleur.

Dans la cour du grand prêtre, au seuil du juge infâme,
Les soldats se chauffaient près d'un brasier ardent ;
Et Pierre vint s'asseoir comme eux devant la flamme ;
Fidèle, il était là, mais se taisait, prudent.

Par trois fois, tour à tour, une servante, un homme,
Lui dirent : « Étranger, tu connais celui-ci ?
« — Je ne sais même pas, moi, comment il se nomme !
« — N'es-tu pas cependant de Galilée aussi ?

« — Je ne le connais point ! » répète le bon Pierre.
« Vous êtes de ses gens ? — Moi ? non, en vérité ! »
Et d'un air très naïf, il baissait la paupière...
Et c'est à ce moment que le coq a chanté.

Le triple reniement de Pierre est rapporté par les quatre évangélistes : Mt 26, 69-75 ; Mc 14, 66-72 ; Lc 22, 54-62 et Jn 18, 15-27. Le poète imagine le regard qu'aurait pu porter Jésus à son disciple le reniant...

Et Jésus, qu'entouraient la menace et les gestes,
Tourna vers cet ami tendre et faible de cœur,
Dans la lueur du feu, ses yeux, ses yeux célestes
Où le blâme jamais n'avait rien de moqueur.

La flamme du brasier illumina sa face,
Fit grésiller d'éclairs son front, ses cheveux d'or ;
Et ses yeux, où la joie expirante s'efface,
Toujours pleins de clarté brillèrent plus encor.

Oh ! ce regard d'amour, où l'amour agonise,
Quel reproche à l'ami traître par lâcheté !
Du mensonge prévu la tendresse est surprise
Et l'espoir éternel meurt pour avoir douté !

Dans ces yeux-là, l'amour survit, mais sous un voile !
La flamme en sort ; l'amour recule tout au fond.
Et c'est comme un ciel triste où fuirait une étoile
Qui voudrait ne plus voir ce que les hommes font.

« Je l'avais bien prévu : ta bouche me renie !
« Mais j'avais confiance en ton cœur, malgré moi...
« Vois, dans mes yeux, souffrir la tendresse infinie,
« Vois souffrir dans mes yeux l'espérance et la foi !

« À l'heure où j'ai besoin d'une force suprême,
« Comment peux-tu laisser, toi l'ami juste et bon,
« Parmi tant d'ennemis, ton Maître aimé, qui t'aime,
« Plus malheureux, plus seul par ton lâche abandon ! »

Et, sans une parole, aux lueurs de la flamme,
Le Maître regardait son ami fixement ;

Et Pierre, le dégoût de lui-même dans l'âme,
Pleura, pleura, d'avoir trahi tout en aimant !

L

LE SOUFFLET

Chez le souverain sacrificateur.

ANNE.

Que prêchais-tu ?

JÉSUS.

Ce que j'ai dit, tout le proclame.

J'ai dit ce que j'ai dit ; je l'ai dit haut, toujours ;
Personne ne l'ignore et beaucoup l'ont dans l'âme !
Que ceux qui m'écoutaient répètent mes discours.

UN OFFICIER.

Est-ce ainsi qu'on répond, roi des Juifs, faux prophète,
Au Sacrificateur souverain !

Il lui frappe la joue.

Je soufflette

Un roi !

JÉSUS.

Si j'ai mal dit, que ne le prouvais-tu ?
Et si j'ai bien parlé, pourquoi m'avoir battu ?

« Le grand prêtre interrogea Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit : “C'est au grand jour que j'ai parlé au monde, j'ai toujours enseigné à la synagogue et dans le Temple où tous les Juifs s'assemblent, je n'ai rien dit en cachette : pourquoi m'interrogues-tu ? Demande à ceux qui m'ont entendu ce que je leur ai enseigné : eux savent bien ce que j'ai dit.” À ces mots, l'un des gardes qui se tenait là gifla Jésus en disant : “C'est ainsi que tu réponds au grand prêtre ?” Jésus lui répondit : “Si j'ai mal parlé, montre où est le mal ; mais, si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ?” » (Jn 18, 19-23).

LI

JUDAS

« Un d'entre vous, dit-il, me trahira. » — La table
Frémit. Tous à la fois, tremblant, doutèrent d'eux,
Et tous, sauf Jean, devant ce mot épouvantable,
Connurent, dans leur cœur troublé, des fonds hideux.

« Sera-ce moi, Seigneur ? » disaient leurs lèvres blêmes,
Et leurs regards plaintifs imploraient son secours,
Car ils ne trouvaient point d'assurance en eux-mêmes ;
C'est par lui non par eux qu'ils espéraient, toujours.

« Celui qui met sa main au plat avec la mienne,
C'est le traître ! » Alors, tous ayant pensé : « Judas ! »
Le fourbe qui mangeait à la table chrétienne
Vit dans les yeux l'injure et sortit à grands pas !

Qui vendait-il ? pourquoi ? pour quelle pauvre somme ?
Trente méchants deniers, vraiment, c'était trop peu !
Ce n'était pas le prix que vaut un honnête homme,
Ô stupide Judas, et tu vendais ton Dieu !

Quoi ! depuis qu'il te parle et que toi tu l'écoutes,
Tu ne sais rien de lui, ni son cœur ni son prix !
Ah ! pauvre être gonflé d'ignorance et de doutes,
Tu l'as bien mal vendu, ne l'ayant pas compris !

L'annonce de la trahison de Judas a déjà fait l'objet du poème
XLIII « Le banquet ». Le poète développe ici une longue médi-
tation sur la noirceur de l'âme du traître Judas et la conclut par
son suicide (Mt 27, 3-5).

Comme un sourd paresseux tu marchais dans sa voie ;
Ton cœur était de roc sous le bon grain sacré ;
Et lorsqu'il vous parlait des lys vêtus de soie,
Tu regardais, jaloux, ton manteau déchiré.

Dans ton cœur ténébreux et souillé, dans ton âme
Plus sale que le bas de ta robe en haillons,
Jamais n'était entrée une petite flamme
Quand il ouvrait son ciel d'où pleuvaient des rayons.

Mais lorsque, dans ta nuit sans joie et sans étoile,
Tu songeas : « Quoi ! demain je ne l'entendrai pas ! »
Sur ta tête, la nuit se fendit comme un voile :
Tu vis son ciel là-haut, ton infamie en bas !

Pareil au malheureux tombé dans un puits sombre,
Tu vis, tu vis, du fond de ton gouffre insondé,
Tout là-haut, par la fente ouverte sur ton ombre,
Un ciel que tu n'avais pas encor regardé !

Malheureux ! tu revis toutes les choses calmes
Dont il parlait : les lys, les blés, même l'ânon ;
Tu compris le langage et la gloire des palmes
Et les petits enfants qui riaient à son nom ;

Tu revis la clarté des eaux de sa fontaine
Et la même clarté limpide dans ses yeux
Et tu dis : « J'habitais cette splendeur lointaine !
« Son cœur, c'était déjà le Royaume des cieux ! »

... Dans le champ du potier, jetant la bourse vile,
Judas, en murmurant : « Ô Jésus ! », se pendit.

Et lui-même maudit comme un figuier stérile,
Son corps fut comme un fruit sur cet arbre maudit.

LII

LA JUSTICE DU PEUPLE

Devant le palais de Pilate.

PILATE.

Es-tu le roi des Juifs ?

JÉSUS.

Tu l'as dit.

PILATE.

Peuple, écoute !

Cet homme me paraît innocent ; dans le doute,
Qu'il soit libre : le cœur de son juge a douté.
Mais puisqu'on a le droit de mettre en liberté
L'un de tes prisonniers, aujourd'hui jour de fête,
Délivrons ce Jésus.

LE PEUPLE.

Non ! Non ! Sa croix est prête !

UN OFFICIER, à *Pilate.*

Ta femme m'a chargé de te dire tout bas,
Seigneur, d'être prudent.

LE PEUPLE.

Délivre Barrabas !

Dans ce poème en forme de saynète, Jean Aicard développe à sa manière le jugement sommaire condamnant Jésus à la crucifixion après que Pilate se fût désintéressé de son sort (voir Mt 27, 11-26 ; Mc 15, 1-15 ; Lc 23, 2-24 ; Jn 18, 28-40).

PILATE.

Barrabas ! le plus vil des gueux ! le plus infâme !
Un meurtrier, un monstre affreux !

L'OFFICIER, *bas, à Pilate.*

Songe à ta femme,
Seigneur. Elle a rêvé que cet homme est un dieu.

LA FOULE.

Délivre Barrabas !

PILATE.

Ô peuple ! écoute un peu...

L'OFFICIER, *bas, à Pilate.*

Entre cet homme et toi ne mets pas d'injustice.

PILATE.

Ô peuple, réfléchis ! que ton cœur s'amollisse !
Cet homme n'a rien fait de coupable, à mes yeux.
Apaie ta menace et ton cœur furieux :
Dis-nous son crime, au moins ?

LA FOULE.

Non ! qu'on le crucifie !

PILATE.

Cet homme est innocent, je vous le certifie.

LA FOULE, *hurlante.*

Délivre Barrabas... Barrabas !... Barrabas !...

PILATE.

Qu'on m'apporte de l'eau. — Si l'on ne m'entend pas,
On me voit ; c'est assez... Moi, juge au nom de Rome,

Je me lave les mains du sang pur de cet homme.
C'est votre affaire !

LA FOULE.

À mort !

PILATE, *à l'officier.*

Ces gens sont inhumains.

LA FOULE.

À mort, Jésus ! à mort !

PILATE, *à lui-même.*

Je m'en lave les mains.

À voix haute :

Peuple, encore une fois, que ton cœur s'amollisse !

D'un ton insinuant :

Voyons, mes bons amis, vous voulez la justice ?

LA FOULE.

Non ! Barrabas !

PILATE.

Voyons, vous voulez, n'est-ce pas,
La justice ?

LA FOULE.

Non ! Non ! nous voulons Barrabas !

LIII

LA VENGEANCE

LE BOURREAU.

Eût-il été Satan qu'il n'aurait pu s'enfuir ;
Nous l'avons attaché, nu jusqu'à la ceinture,
Et comme sur une aire on bat la moisson mûre,
J'ai fouetté, de mon fouet aux lanières de cuir.

UN MARCHAND.

Il excitait le peuple : il fallait un exemple !
Mais depuis quand es-tu bourreau ?

LE BOURREAU.

Depuis le jour,
Voisin, où ce Jésus, qui parle tant d'amour,
M'a fustigé !... J'étais un des marchands du Temple.

Le poète imagine que le bourreau qui flagella Jésus (Mt 27, 26 ; Mc 15, 15 et Jn 19, 1) était l'un des marchands chassés du Temple.

LIV

LE ROSEAU

Lorsqu'il eut dans la main le roseau dérisoire
Et sur le front l'affreux diadème sanglant,
Tous riaient, lui disant : « Ô roi brillant de gloire,
« Ton peuple prosterné te salue en tremblant.

« — Les peuples et les rois ont une même mère,
« Leur dit-il. L'esprit seul est durable et seul fort ;
« La couronne des rois n'est qu'un signe éphémère
« Et mon faible roseau va défier la mort. »

« Alors les soldats du gouverneur prirent avec eux Jésus dans le Prétoire et ameutèrent sur lui toute la cohorte. L'ayant dévêtu, ils lui mirent une chlamyde écarlate ; puis, ayant tressé une couronne avec des épines, ils la placèrent sur sa tête avec un roseau dans la main droite. Et, ployant le genou devant lui, ils se moquaient en lui disant : "Salut, roi des Juifs !" » (Mt 27, 27-29 ; voir aussi Mc 15, 16-20).

LV
LA CROIX

« Ta croix ? Elle est encor chez l'ouvrier ; pas prête.
« Nous la prendrons, au bas de la côte, en passant. »
Et Jésus chemina, levant sa blonde tête
Sous la couronne affreuse où l'on voyait du sang.

Au pied du Golgotha, dans sa boutique étroite,
Le charpentier se hâte : — « Encor deux ou trois clous, »
Grognait-il. Et Jésus regardait d'un œil doux
Cet homme qui frappait les clous de sa main droite.

« Bon ouvrier, dit-il, te voilà bien pressé !
« Livre toujours, ami, ton œuvre à l'heure dite...
« Surtout ne gâte rien jamais, pour faire vite...
« Le mal présent est fait de tout le mal passé. »

Le peuple s'étonnait de sa bonté tranquille.
Lui, quand l'homme eût fini, prit sa croix sur son dos,
Il sentit sous le faix craquer ses pauvres os,
Mais il disait : « L'esprit soutient la chair fragile. »

Et comme il s'éloignait : « Il faut, dit-il encor,
« Que le forgeron forge et que le faucheur fauche...
« Sois, pauvre charpentier, béni dans ta main gauche,
« Celle qui n'a jamais compté l'argent ni l'or. »

Le poète imagine le charpentier ayant fabriqué la croix de
Jésus...

LVI

LE BOIS VERT

Et Jésus, sous la croix, entouré de blasphèmes :
« Ne pleurez pas sur moi, femmes, mais sur vous-mêmes !
« Heureux le ventre, hélas ! qui n'a point enfanté !
« Heureux trois fois le sein qui n'a pas allaité !
« Voici le temps de dire à la montagne : *Tombe !*
« *Couvre-nous !* Au coteau : *Ne sois plus qu'une tombe !*
« Car si l'on traite ainsi le bois vert et vivant,
« Que fera-t-on au bois sec, mort, celui qu'on vend ? »

278

« Mais, se retournant vers elles, Jésus dit : “Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ! pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants ! Car voici venir des jours où l'on dira : *heureuses les stériles, heureuses les entrailles qui n'ont pas enfanté et les seins qui n'ont pas nourri !* Alors on se mettra à dire aux montagnes : *Tombez sur nous !* et aux collines : *Couvrez-nous !* Car si l'on traite ainsi le bois vert, qu'advient-il du bois sec ?” »
(Lc 23, 28-31).

279

LVII

LE JUIF ERRANT

JÉSUS.

Laisse-moi m'arrêter sur ton seuil, un instant.

LE JUIF.

Non ! marche ! — Roi du ciel, ton royaume t'attend !

UN HOMME, *dans la foule.*

Sois maudite à jamais, race que j'abomine !
Puisses-tu, toi qui ris du chemin qu'il chemine,
Marcher sans fin, marcher sans voir ton dernier jour !

Il crache à terre en signe de mépris.

JÉSUS.

La malédiction blesse ma loi d'amour :
Cette parole en moi ne s'est pas prononcée,
Mais un grand mal naîtra de la dure pensée :
Il marchera sans fin, ce juif, partout banni,
Et l'on m'accusera, moi, de l'avoir puni !

LE JUIF.

Pardonne-moi, Jésus ! Que ton cœur compatisse...

JÉSUS.

Cherche en ton propre cœur l'amour et la justice.

Le juif errant n'est pas un personnage évangélique : il apparaît dans une légende médiévale qui connut par la suite un succès inattendu dans la littérature et les arts.

L'origine de cette croyance se trouve dans les derniers versets (21, 20-23) de l'Évangile de Jean : « Pierre, se retournant, aperçut, marchant à leur suite, le disciple que Jésus aimait, celui qui durant le repas s'était penché vers sa poitrine et lui avait dit : "Seigneur, qui est celui qui va te livrer ?" En le voyant, Pierre dit à Jésus : "Et lui, Seigneur ?" Jésus lui répondit : "S'il me plaît qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi." Le bruit se répandit alors parmi les frères que ce disciple ne mourrait pas. »

Une légende imagina alors qu'un témoin de la vie et de la Résurrection de Jésus ne mourrait pas et survivrait jusqu'à la fin des temps.

Une des nombreuses versions de cette légende en fit un Juif condamné à l'errance perpétuelle pour expier la faute de son peuple. L'opuscule allemand *Kurtze Beschreibung und Erzählung von einen Juden mit Namen Ahasverus* écrit par Chrysostomus Dudulaeus et publié à Leyden en 1602, rapporte qu'un évêque allemand aurait rencontré, en 1542 à Hambourg, le juif Ahasverus : il lui conta que, cordonnier à Jérusalem, installé sur le chemin menant au Golgotha, il avait chassé Jésus qui voulait s'appuyer sur son échoppe pour s'y reposer ; depuis ce temps, il était condamné à errer sans fin de par le monde...

LVIII

LE CYRÉNÉEN

Au retour de son champ, Simon de Cyrénée,
Comme tombait Jésus, au pied du Golgotha,
Sautant à bas de son pauvre ânon, s'arrêta
Et cria tout à coup à la foule étonnée :

« N'avez-vous point de honte, ô gens de peu de cœur,
« De lui faire porter le bois de son supplice ?
« Cœurs froids ! cœurs durs ! pas un que sa peine attendrisse ! »
Mais tous lui répondaient par un rire moqueur.

Alors il leur jeta l'insulte après l'insulte
Et l'imprécation, fureur de sa bonté !
Mais le peuple, à son tour, follement irrité,
L'entoura de menace et de cris en tumulte.

« Si vous chargiez ainsi votre âne, il tomberait !
« Vous voyez que cet homme est faible ; elle est trop lourde ! »
Et Simon criait fort, mais la foule était sourde,
Et le dieu défaillant le bénit en secret.

Sous le fardeau, Jésus, relevé, tombe encore ;
Et comme on est pressé d'atteindre au haut du mont,
La foule a mis la croix sur le dos de Simon
Qui, penché vers Jésus, à voix basse l'honore :

« En sortant, ils trouvèrent un homme de Cyrène, nommé
Simon, et le requirent pour porter sa croix. » (Mt 27, 32 ; *idem*
Mc 15, 21-22 et Lc 23, 26).

« Eh bien, tant mieux ! dit-il. Vois-tu, je sais ton nom.
« On m'a dit ta parole et ce m'est douce chose
« De porter un moment ta croix. Ça te repose...
« Mais, pendant ce temps-là, qui va soigner l'ânon ? »

À ce mot simple, au ton de ces paroles calmes,
Le Maître a tout revu dans un songe obscurci :
Bethléem et la fuite au désert, comme aussi
Le triomphe d'un jour sur l'âne, et sous les palmes.

Et Simon leur criait : « N'avais-je pas raison
« De vous dire qu'elle est trop lourde ? elle m'écrase !
« Jésus, laisse-moi faire !... » — Et Jésus, en extase,
S'arrêtant, regardait plus loin que l'horizon.

LIX
VÉRONIQUE

Véronique, je viens à toi, les yeux noyés,
Pâle et le front suant, au pied de mon Calvaire,
Afin que de ta main douce, que je révère,
 Mes yeux, mon front soient essuyés.

Oh ! tout homme est un Christ et subit l'injustice,
Mais tous ne trouvent pas, en gravissant le mont,
Comme j'ai rencontré Véronique et Simon,
 Un cœur tendre qui compatisse.

Je viens à toi, ma sœur, comme un dieu châtié,
Non pas pour que de moi ma douleur se retire,
Mais pour que, suscitant l'amour par mon martyre,
 Je puisse croire à la pitié.

L'épisode dit « du voile de Véronique » n'est pas scripturaire et a été popularisé par la légende à partir du xv^e siècle.

Le prénom « Véronique » a été forgé par Gervais de Tilbury, dans ses *Otia imperiala* (III, 25) à partir du latin *vera* « vraie » et du grec εικόνα « image » pour désigner « l'image fidèle » de la face de Jésus qui s'était imprimée sur le voile.

LX

LA FACE SUR LE VOILE

Non, telle qu'elle s'est empreinte sur le voile
Que sur elle posa la tendre humanité,
La face de Jésus, divine sans étoile,
Ne garde pas le sceau de l'affront supporté.

Et ce n'est pas le sang qui, dessinant les lignes,
En a, dans l'éternel, fixé le beau contour ;
Non, elle a les candeurs des neiges et des cygnes,
Les pâleurs d'un albâtre où veille un feu d'amour.

Sur le voile éternel où luit l'image auguste,
Et que l'humanité baise encore en pleurant,
On voit, dans la beauté du front, l'âme du juste,
La paisible fierté d'un humble resté grand.

Le vendu de Judas, le renié de Pierre,
Devant aucun de ceux qui le crucifieront,
N'a jamais abaissé cette calme paupière :
C'est vers les humbles seuls qu'il a courbé le front.

Et la sueur de sang dans la grotte du doute,
Les noirs caillots, fleurons de ta couronne, ô Christ !
Sous tes yeux creux, les pleurs égrenés goutte à goutte,
Toute l'horreur s'efface en ta splendeur d'esprit !

Suite du poème précédent.

La paix, la volonté, la force de ton âme,
Empreintes sur ton front, dominant les effrois,
Et notre âme, pourtant plus faible qu'une femme,
Oublie, — en regardant tes yeux, — l'horrible croix.

LXI

L'HORIZON DU CALVAIRE

Quand il fut sur le mont, il domina la ville
Et la Judée et tous les pays d'alentour ;
Et, par-dessus les cris de cette plèbe vile,
Plus loin que l'horizon ses yeux portaient l'amour.

Son regard s'arrêtant sur l'Occident, sur Rome :
« Pan est vaincu ! » dit-il ; puis son esprit vola
Vers le Sud et son cœur d'enfant s'émut dans l'homme,
Vit Bethléem et dit : « L'étoile est toujours là ! »

Puis il cherche au Levant, vers le lac Asphaltite,
Les barques des pêcheurs sur les rivages blancs,
Ses amis, dont la foi lui semble bien petite,
Puisqu'ils sont aujourd'hui dispersés et tremblants.

Puis, au Nord, il revoit, par-delà Samarie,
La douce Galilée et l'aube des matins,
Les reproches touchants de sa mère Marie
Et l'outil maladroit sous ses doigts enfantins.

Toute sa vie en lui dans un éclair repasse
Et la terre, où ce roi commandera les rois,
Lui rend justice et dit : « Ton cœur emplit l'espace ! »
Mais le bourreau cria : « C'est prêt, viens sur ta croix. »

Fiction aicardienne.

LXII

LE TROU DANS LE ROC

Pour planter et dresser la croix couchée à terre,
Il faut d'abord creuser le Golgotha pierreux ;
Le ciel noir regardait s'accomplir ce mystère
Et les gens commençaient à parler bas entre eux.

Sous le fer jaillissait le feu, des rocs rebelles ;
Et le trou qu'il fallait se creusa lentement ;
Et Jésus, regardant ce trou plein d'étincelles :
« Ma maison doit durer sur un tel fondement. »

Puis, quand ce fut fini : « Par ma mort je commence ;
« Regardez donc, vous tous qui pouvez approcher ;
« Dans ce trou de rocher je jette ma semence :
« Ma moisson lèvera dans un trou de rocher. »

Fiction aicardienne.

LXIII

LE BOURREAU SUR L'ÉCHELLE

Et lorsqu'il fut en croix, un homme, sur l'échelle,
Vint battre encor les clous qui retenaient ses bras ;
Et le martyr, sentant que le bourreau chancelle :
« Si tu veux te hâter, frère, tu tomberas !... »

Et le vil mercenaire à qui le mot s'adresse,
Si ce mot ne l'eût pas mis en garde, tombait...
Et c'est le cœur gonflé d'inutile tendresse,
En pleurant, qu'il frappa sur les clous du gibet.

Alors le dieu cria, sentant ses mains percées,
Levant ses yeux sanglants vers le grand ciel profond,
Bien plus que de leurs clous souffrant de ses pensées :
« Pardonnons-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

« Puis ils le crucifièrent et se partagèrent ses vêtements en tirant au sort ce qui reviendrait à chacun. C'était la troisième heure quand ils le crucifièrent. » (Mc 15, 23-25 ; *idem* Mt 27, 35 ; Lc 23, 33 ; Jn 19, 18).

Le poète développe le récit évangélique en prêtant au bourreau des sentiments de compassion.

LXIV

LES INVECTIVES DE LA FOULE À JÉSUS CLOUÉ SUR LA CROIX

VOIX DANS LE PEUPLE.

- Eh ! tire-toi de là, fils de Dieu, Dieu toi-même !
— Tu nous vois de plus haut !
— Est-on bien, là-dessus ?
— Ça t’approche du ciel.
— Salut au roi Jésus !
— Grand roi, qui t’a donné ce riche diadème
Où tant de gros rubis brillent comme du sang ?
— Eh bien, tes douze amis ? ils t’ont vendu ? bonne âme !
Ils t’aimaient, disais-tu, malin ?
— Faux innocent !
— Bandit !
— Coquin !
— Sorcier !
— Lâche !
— Imposteur infâme !
— Ton Dieu si bon ne vient pas vite à ton secours !
— Un orgueilleux ! qui dit un jour à ses apôtres :
« Pleurez, amis, car vous ne m’aurez pas toujours ! »
Ça ne va pas tarder !

298

« Les passants l’injuriaient en hochant la tête et disant : “Toi qui détruis le Temple et en trois jours le rebatit, sauve-toi toi-même si tu es le fils de Dieu et descends de la croix !” Pareillement les grands prêtres se gaussaient et disaient avec les scribes et les anciens : “Il en a sauvé d’autres et il ne peut se sauver lui-même ! Il est roi d’Israël : qu’il descende maintenant de la croix et nous croirons en lui ! Il a compté sur Dieu : que Dieu le délivre maintenant s’il s’intéresse à lui ! Il a bien dit : *je suis le fils de Dieu !*” Même les brigands crucifiés avec lui l’outrageaient de la sorte. » (Mt 27, 39-44 ; *idem* Mc 15, 29-32 ; Lc 23, 35-38).

299

— Toi qui sauves les autres,
 Sauve-toi !
 — Tu m’as l’air cloué solidement.
 — Tu vas passer la nuit au bon frais, par exemple !
 — Il n’est pas mal bâti !
 — Bâti comme le Temple !
 — Pour un Verbe tout pur, il semble bien en chair !

 — Quoique tu sois un pur esprit, ton corps t’est cher,
 Car tu fais la grimace. Elle n’est pas très belle.

JÉSUS.

Éli ! Éli !

UN SOLDAT.

— Eh bien ! que dit-il ?

UN AUTRE SOLDAT.

— Il appelle

Élie à son secours.

VOIX DANS LE PEUPLE.

— Chante, mon bel oiseau !
 — J’aime à voir le vrai roi d’Israël, dans sa gloire !
 — Il ne souffle plus mot, ce grand parleur.

JÉSUS.

— À boire !

PREMIER SOLDAT.

Plante-moi cette éponge au bout de ce roseau.

DEUXIÈME SOLDAT.

Trempons-la dans le fiel, c’est très bon pour la fièvre.

PREMIER SOLDAT.

C’est bien. Promenons-la maintenant sur sa lèvre...

JÉSUS.

Dieu ! leur malignité, c’est ma seule douleur...
 Pardonnez-leur, pardonnez-leur, pardonnez-leur.

LXV

LES DEUX LARRONS

PREMIER LARRON.

Toi qui te dis le Christ, sauve-toi donc toi-même
Et nous avec ! — Ton Dieu nous délivre, s'il t'aime !

DEUXIÈME LARRON.

Tu ne crains donc pas Dieu ? — Si nous deux nous souffrons,
Si les lourds châtiments écrasent nos deux fronts,
C'est justice ! — Mais lui n'a fait mal à personne...
Seigneur crucifié, Seigneur dont l'âme est bonne,
Songe à moi dans ton ciel... Tu me le promets, dis ?

JÉSUS.

Tu viendras avec moi, frère, en mon paradis.

« Alors sont crucifiés avec lui deux brigands, l'un à droite et l'autre à gauche. » (Mt 27, 38 ; *idem* Mc 15, 27).

« L'un des malfaiteurs suspendus à la croix l'insultait en disant : "Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et nous aussi." Mais l'autre, le reprenant, lui dit : "Tu n'as même pas crainte de Dieu toi qui subis la même peine ! Pour nous, c'est justice, nous payons nos actes ; mais lui n'a rien fait de mal". Et il disait : "Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume." Il lui répondit : "En vérité, je te le dis, dès aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis." » (Lc 23, 39-43).

LXVI

AU BON VOLEUR

Béni, sois béni, bon voleur,
Pour avoir dit ces deux paroles.
Ami, c'est toi qui nous consoles
Dans cette suprême douleur ;

Toi qui relèves le nom d'homme,
À l'heure de la lâcheté,
Quand tous ses amis l'ont quitté,
Quand le grand crime se consomme.

Tu veux ta part de paradis ?
Mais ton cœur est bon, puisqu'il aime,
Tandis qu'ennemi de lui-même,
L'autre raille ce que tu dis.

Sois béni, pauvre misérable,
Sois envié par les meilleurs,
Pour avoir mis sur nos douleurs
Ton égoïsme secourable.

Et n'est-ce pas qu'il te fut bon,
En retour de ta confiance,
Le mot du Dieu de patience,
Son mot suave de pardon ?

Louange aicardienne adressée au « bon larron ».

N'est-ce pas qu'à la mauvaise heure,
Où l'âme de nos lèvres sort,
Tu trouvas bon goût à la mort,
Un goût de paix intérieure ?

Quand ton souffle s'est envolé,
— Pour avoir, rien qu'une seconde,
Espéré le salut du monde,
Tu te sentis tout consolé...

Les moqueurs nient, dans un blasphème
Qu'on entre au royaume des cieux...
Soit. C'est lui qui, délicieux,
Entre dans l'âme, dès qu'on aime.

LXVII

LE DOUTE SUPRÊME

Alors la nuit se fit dans son âme profonde
Et tout le ciel immense en était attristé ;
Et sa douleur, qui plane encore sur le monde,
Ne s'est pas consolée avec sa charité !

La croix ouvrait les bras sur le sommet funeste ;
Les deux autres gibets parurent plus petits ;
La terre s'assombrit du soir, du deuil céleste,
Et tous les beaux espoirs semblèrent démentis.

Où sont ceux qui, pressés les uns contre les autres,
Afin d'être guéris touchaient son vêtement ?
Où sont ceux qui l'aimaient ? où sont les Douze Apôtres ?...
Il est seul, seul, tout seul, seul lamentablement !

Point de justice. Rien ! Pas de peuple ; une foule...
Les femmes de pitié regardent, mais de loin,
Et debout sur la croix, d'où son sang coule et coule,
Il peut se réjouir de douter sans témoin.

Ô nuit d'horreur montante ! Oh ! les basses nuées !
La foule, qui serpente au flanc du Golgotha,
Envoie encor d'en bas de sinistres huées...
Alors le battement de son cœur s'arrêta.

« À partir de la sixième heure, l'obscurité se fit sur toute la terre, jusqu'à la neuvième heure. Et vers la neuvième heure Jésus poussa un grand cri : “*Éli, Éli, lamma sabachtàni ?*” c'est-à-dire : “Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?” » (Mt, 27, 45-46 ; *idem* Mc 15, 33-34).

« C'était environ la sixième heure et les ténèbres se firent sur toute la terre jusqu'à la neuvième heure. Et le soleil s'obscurcit et le rideau du Temple se déchira par le milieu. Jésus dit en un grand cri : “Père, je remets mon esprit entre tes mains.” Et, ce disant, il expira. » (Lc 23, 44-46).

Le poète paraphrase le récit évangélique : Jésus meurt seul et désespéré.

Et ce fut sa seconde et sa grande agonie ;
Vainement il cherchait, en d'horribles efforts,
À rejoindre, là-haut, la Tendresse infinie...
Son âme était clouée au bois, — comme son corps !

Et rien ne descendit du ciel — qui semblait triste,
Pas un souffle d'espoir, pas un signe d'amour,
Et sur le mont désert, où plus rien ne l'assiste,
Il doute dans la mort et meurt avec le jour.

Et ce vaincu, croyant que personne n'écoute,
Pleurant éperdument son beau rêve fini,
Pousse alors le grand cri, son cri, le cri du doute :
« *Éli*, dit-il, *Éli ! Lamma Sabacthani !* »

310

« À moi, Seigneur ! Seigneur, à moi ! tout m'abandonne !
« N'est-ce donc pas de vous que je fus l'inspiré ? »
Et, penchant son front las sous l'horrible couronne,
Le grand donneur d'espoir était désespéré.

311

LXVIII

LE TESTAMENT D'AMOUR

Or, voyant venir Jean, il oublia le doute
Et dit, dans un sourire : « Ô Jean, tu me suffis ! »
Et Marie arrivant avec Jean : « Frère, écoute :
« Voici ta mère ; et toi, femme, voilà ton fils ! »

« Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère, la sœur de sa mère, Marie femme de Clopas et Marie de Magdala. Voyant sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait [Jean], Jésus dit à sa mère : "Femme, voici ton fils." Puis il dit au disciple : "Voici ta mère". À partir de cette heure, le disciple l'accueillit chez lui. » (Jn 19, 25-27).

LXIX

OU SONT LES AUTRES ?

Quand il vit Jean, seul des Apôtres,
Au pied de l'arbre des douleurs,
Il se dit : « Où sont tous les autres ?
« Pourtant mes maux sont faits des leurs !

« Ils me suivaient près des eaux calmes,
« Dans les blés mûrs, dans la clarté,
« Dans les honneurs, le jour des palmes...
« L'ombre vient : ils m'ont tous quitté ! »

Oh ! lâches, lâches, trois fois lâches,
Ceux qui, payés d'un tel amour,
Ont fui devant les fortes tâches,
Peureux dès qu'il n'a plus fait jour.

Ils ont fait mentir l'espérance !
Ils avaient promis leur effort,
Mais ils feignent l'indifférence
Pour l'ami menacé de mort.

Ils répéteront sa parole
Quand il n'entendra plus leurs voix ;
Excepté Jean, qui le console ?
Ils ont tous peur de cette croix !

« Il y avait là de nombreuses femmes qui regardaient à distance, celles-là même qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée pour être à son service, entre autres Marie de Magdala, Marie mère de Jacques et de Joseph et la mère des fils de Zébédée. »
(Mt 27, 55-56 ; *idem* Mc 15, 40-41 ; Jn 19, 25).

Ils n'auront pas vu l'agonie !
Ils diront : « Pardonnez, Dieu bon ! »
Lorsque la tendresse infinie
Aura souffert tout l'abandon !

Leur troupe hier s'est dispersée ;
Ces pêcheurs ont repris hier
La barque qu'ils avaient laissée
Sur le sable au bord de la mer.

Renonçant à pêcher des âmes,
Ils jettent leurs filets, bien loin...
Qui donc aura pitié ? les femmes ;
Et, seul d'entre eux, Jean est témoin.

Marie est là, pauvre âme en peine,
Mais c'est sa mère. Il est l'enfant !
Qu'est-ce après tout que Magdeleine ?
L'autre amour, partout triomphant.

L'amitié désintéressée,
L'amour issu du Verbe pur,
C'est Jean, le fils de sa pensée,
Le cœur tendre et fort, l'ami sûr.

« C'est Jean qui connaît ma doctrine,
« C'est lui dont j'ai touché le front,
« Lui qui posa sur ma poitrine
« Sa tête où mes doigts se verront.

« Jean, seul, vient quand je désespère,
« Quand, du fond des gouffres d'en bas,

« Je jette un grand cri vers mon Père,
« Qui, lui non plus, ne répond pas ! »

LXX

JEAN

Quand il vit Jean, l'ami dont l'âme était câline,
Qui, le jour où Judas le trompait bassement,
Avait longtemps posé le front sur sa poitrine,
Jésus, dans son cœur, dit à son disciple aimant :

« Jean, mon doux bien-aimé, l'horreur emplit ma bouche.
« Et ma lèvre est scellée et tu ne m'entends pas,
« Mais ton âme m'entend, mon angoisse te touche,
« Et c'est pour m'épargner que tu pleures si bas !

« Oh ! Jean, mon bien-aimé ! Jean, mon frère suave,
« Dieu tout là-haut me fuit, mais en bas, toi tu viens !
« Des plus tristes péchés la tendresse nous lave,
« L'amour baptise seul ; seuls, les aimants sont miens.

« Jean, j'ai douté de ton amitié, tout à l'heure...
« Maintenant j'ai compris ; j'avais manqué de foi !
« Frère, tu consolais cette mère qui pleure,
« Tu t'attardais pour elle à souffrir loin de moi !

« Ô Jean, mon adoré, ne t'éloigne plus ; reste ;
« Défend mon humble esprit contre Satan moqueur :
« Ton cœur d'homme est plus sûr que mon rêve céleste...
« Jean, mon Dieu me répond : je l'entends dans ton cœur !

Le poète imagine les sentiments de Jésus pour Jean, son disciple préféré.

« Je le cherchais là-haut : je le trouve en ton âme ;
« J'avais douté de l'homme et je suis châtié !
« Le royaume de Dieu, c'est la petite flamme
« Qui veille sur la terre et qu'on nomme pitié.

« Je crois sentir encor ta tête caressante
« Peser sur mon épaule et sur mon cœur humain ;
« Et même je sens mieux, dans cette horreur présente,
« Ta bonté dans mon cœur que leurs clous dans ma main ! »

Et lorsque le menton de Jésus-Christ s'écrase
Sur sa poitrine, avec un soupir innommé,
C'est que, voyant la mort, il croit, dans une extase,
S'endormir sur le cœur de Jean, le bien-aimé.

LXXI

LE CHEMIN VERS DIEU

Quand l'âme d'un vivant nous suit dans l'agonie,
C'est un bonheur d'amour ineffable, si grand,
De voir cette lueur dans notre ombre infinie,
Que tout le reste est vil aux regards du mourant.

Il ne regrette plus ni la grâce des roses,
Ni les rires d'enfant, ni le bleu clair du ciel...
Il voit ce qu'il chercha sous le spectre des choses :
L'amour réalisé dans l'immatériel.

Tout le vide pour lui s'emplit d'une lumière,
Tout le froid de la mort rayonne de chaleur,
Et sa suprême joie est vraiment la première,
Parce qu'un mal plus grand nous fait l'espoir meilleur.

Au chevet des mourants fais donc veiller des flammes ;
Parle bas : leur ouïe est fine quelquefois...
On dirait que l'espace, où vont entrer leurs âmes,
A des échos sans fond qui décuplent nos voix.

Prends garde ! près des morts épure ta pensée :
Elle vibre... Autour d'eux elle ébranle un éther
Qui la transmet entière à leur âme blessée...
Ne les contriste pas des adieux de ta chair.

Méditation aicardienne sur la mort des proches.

Frère, il faut consoler d'une pitié suprême
Ceux qui sentent monter le flot mystérieux...
La surdité des morts entend – lorsqu'on les aime ;
Et leur cécité voit – quand nous baisons leurs yeux.

Ils ne regrettent plus alors l'éclat des roses,
Ni les rires d'enfants, ni le bleu clair du ciel...
Ils voient ce qu'ils cherchaient sous le spectre des choses :
L'amour réalisé dans l'immatériel.

Aimons-les, ceux dont l' me en fuite, folle ou sage,
Nous écoute déjà du fond d'un autre lieu...
L'amour peut éclairer lui seul le noir passage :
 tre aimé dans la mort, c'est le chemin vers Dieu.

LXXII

PROPOS DE FOULE

Dans les sentiers du Golgotha.

UN HOMME DU PEUPLE.

Est-il bien mort ?

UN AUTRE HOMME DU PEUPLE.

Il peut durer jusqu'à l'aurore.

LE PREMIER.

La nuit doit sembler longue à ces gens mis en croix.

LE SECOND.

J'ai faim ; as-tu soupé, Jonathan ?

LE PREMIER.

Pas encore.

LE SECOND.

Ta femme va gronder ; qu'en dis-tu ?

LE PREMIER.

Je le crois.

UN SOLDAT.

Comme le sang coulait sous le bandeau d'épines !
Moi, j'aime à voir souffrir. Je me sens mieux vivant.

Le poète imagine un dialogue entre quelques spectateurs de la mort de Jésus.

DEUXIÈME SOLDAT.

Le sang giclait des mains, des yeux et des narines,
Un beau crucifié ne se voit pas souvent.

UN JEUNE DÉBAUCHÉ.

Viens souper, belle fille. En s'aimant, on oublie.

UNE COURTISANE.

Non, je veux souper seule et rester seule un peu.

LE DÉBAUCHÉ.

Tu pleures ? Ça te fait paraître moins jolie.

LA COURTISANE.

Je pleure ce jeune homme ; il est beau comme un dieu.

UN CITOYEN ROMAIN.

Il est mort sans trembler.

DEUXIÈME CITOYEN ROMAIN.

Bah ! au cirque de Rome
Le gladiateur tombe en saluant César.

PREMIER CITOYEN ROMAIN.

Non, non, la grandeur vraie éclate dans cet homme.

DEUXIÈME CITOYEN ROMAIN.

Vous n'êtes qu'un enfant... Bien mourir, c'est un art.

PREMIER CITOYEN ROMAIN.

Seriez-vous mort si bien ?

DEUXIÈME CITOYEN ROMAIN.

Oui, devant Cléopâtre.

PREMIER CITOYEN ROMAIN.

Magdeleine est donc là ?

DEUXIÈME CITOYEN ROMAIN.

Parbleu, mais un peu loin...

PREMIER CITOYEN ROMAIN.

Donc, selon vous, Jésus ?...

DEUXIÈME CITOYEN ROMAIN.

Un héros de théâtre.
J'aurais voulu le voir mis en croix — sans témoin !

PREMIER CITOYEN ROMAIN.

Allons souper, j'entends me couronner de roses
Pour oublier un peu ce spectacle assez noir.
Pilate est du festin ; il veut savoir les choses :
C'est pour les lui conter que je suis venu voir.
J'en parlerai souvent, à mon retour dans Rome.

TROISIÈME CITOYEN ROMAIN.

Peut-être était-ce un dieu ?...

PREMIER CITOYEN ROMAIN.

Je ne le nierais pas.

QUATRIÈME CITOYEN ROMAIN.

Oh ! cet homme est plus grand qu'un dieu, s'il n'est qu'un
[homme.
... Par Hercule ! j'aurais mis à mort Barrabas !

TROISIÈME CITOYEN ROMAIN.

Ce qui veut dire ?

QUATRIÈME CITOYEN ROMAIN.

Eh ! mais... que sa mort, un exemple,
Va faire à ce Jésus mille apôtres demain !
Jupiter est vaincu ; c'est temple contre temple ;
Et nous verrons la croix sur l'univers romain.

UN SAMARITAIN.

Moi, je ne croyais pas à ce Jésus. Que dis-je !
J'ai souhaité sa perte et qu'il fût châtié...
Ce qui me fait chrétien, (sa mort est un prodige)
C'est l'admiration.

LE BON SAMARITAIN.

Et, moi, c'est la pitié.

LE SOMMEIL DE LA MÈRE

La fatigue assouplit la Mère douloureuse,
Au pied de cette croix où son fils expirait,
Et dans tes yeux sanglants, que l'épouvante creuse,
J'ai pu lire, ô Jésus, cet horrible secret.

Tes douleurs écrasaient sa faiblesse de femme,
Car ses pieds avaient trop marché dans tes chemins ;
Elle a dormi, non point, ô Christ, d'un sommeil d'âme,
Car cette âme en lambeaux saignait comme tes mains.

Mais celle qui porta ton avenir en elle,
En aucun temps ne fut ton égale, Homme-Dieu !
Elle aimait sans comprendre et sa chair maternelle
Ne put, malgré l'effort, veiller encore un peu.

C'est de ce sommeil là qu'ont dormi tes apôtres
Quand, à Gethsemani, tu défailles d'effroi...
Tous tes maux, ô Jésus, ont figuré les nôtres :
L'homme meurt seul. Chacun mourra seul, comme toi.

Sa faiblesse dormait, pour que ton agonie
Ne fût pas consolée au rayon de ses yeux,
Quand ton père, devant ta détresse infinie,
Au fond d'un ciel voilé restait silencieux.

Poème ajouté dans *Cosmopolis, revue internationale*, tome
III, n° 7, juillet 1896, pages 127-128.

Elle a dormi, la mère humaine, tout l'atteste,
Debout mais défaillante et les yeux dans ses mains,
Pour ne pas faire injure à ton père céleste
Qui ne répondait plus à tes cris surhumains.

Ses yeux se sont fermés, pour qu'elle aussi, la mère,
Connût l'affreux combat de l'esprit et du corps,
Pour qu'un fiel innomé crispât sa lèvre amère,
Pour qu'elle comprît mieux l'horreur des vains efforts.

Elle a dormi, la mère auguste, pour qu'en elle,
Comme en nous, tout ne fût que misère et conflit,
Ô Christ, et pour qu'en toi la Douleur éternelle
Par un suprême affront de l'amour s'accomplît.

LXXIII

C'EST LUI QUI VEILLE

Comme il penchait le front, sur cette croix infâme,
L'Homme sentit venir un étrange sommeil
Qui, traître, se glissait, souple, au serpent pareil,
Dans son corps douloureux où gémissait son âme.

Et pourquoi non ? Marie est au pied du gibet,
Et Magdeleine et Jean, qui pleurent en silence ;
Les soldats dorment, droits, appuyés sur leur lance,
Et Jésus au sommeil perfide succombait.

Il sentait s'assoupir sa douleur infinie ;
Un voile descendait entre elle et l'univers ;
Tous ses maux lui semblaient des maux jadis soufferts,
Son présent déjà loin — et c'était l'agonie.

Mais il s'était promis de souffrir dans la mort,
D'accomplir jusqu'au bout les choses du mystère,
Car ses veilles tombaient en bienfaits sur la terre...
Il se redressa donc, par un suprême effort...

Rouvrit tout grands ses yeux, clairs dans la nuit profonde,
Et pesant sur ses pieds et tirant sur ses bras,
L'Homme en croix, bien certain qu'on ne l'observait pas,
Réveilla ses douleurs pour saigner sur le monde.

Nouvelle méditation aicardienne.

LXXIV

L'HOMME MEURT SEUL

Comme il allait mourir, il abaissa les yeux
Vers sa mère et vit bien qu'elle était assoupie.
Or le Maître jugea cette faiblesse impie...
Mais son cœur reconnut que cela valait mieux.

Il bénit le sommeil qui consolait la mère...
Il aurait bien voulu que la mère eût compris !
Malheur aux dévoués qui dévorent leurs cris :
Les plus doux ont goûté la solitude amère.

Or Magdeleine et Jean, car c'était le matin,
L'heure froide où la nuit, près de mourir, frissonne,
S'endormirent. Qui donc le veillait ? Plus personne :
Alors il se revit bien seul dans son destin.

Il retrouva l'horreur de l'angoisse sacrée
Et de son flanc, rouvert par un regret blessant,
Une liqueur coula... Ce n'était plus du sang...
Et sa force lui fut, par ceci, retirée.

Vainement il voulut faire un dernier effort :
Son menton s'écrasa, pesant, sur sa poitrine...
Un souffle s'envola de sa lèvre divine...
Et tout fut accompli par sa vie et sa mort.

Suite du poème précédent.

LXXV

LA GLOIRE DES LYS

LE TEMPLE.

Mon voile est déchiré, mon voile se déchire :
Jésus est mort !

LE BON GRAIN.

Pas plus que le grain du froment.

LE VENT.

Jésus est mort.

LES MOISSONS.

Tu dis ?

LE VENT.

Ce que tout doit redire :

Jésus est mort.

LES BLÉS.

Son grain vit éternellement.

LE VENT.

Il est mort dans l'horreur, sous les coups et l'insulte,
Mis en croix, entouré de visages affreux.

LA TERRE.

Je me suis entr'ouverte et les morts en tumulte

Fiction aicardienne empruntant quelques détails au texte évangélique :

« Et voilà que le rideau du Temple se déchira en deux, du haut en bas ; la terre trembla, les rochers se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent et de nombreux corps de saints trépassés ressuscitèrent ; ils sortirent des tombeaux après sa résurrection, entrèrent dans la ville sainte et se firent voir à bien des gens. » (Mt, 27, 51-53).

« Et le rideau du Temple se déchira en deux, du haut en bas. » (Mc, 15, 38).

« C'était environ la sixième heure quand, le soleil s'éclipsant, l'obscurité se fit sur le pays tout entier, jusqu'à la neuvième heure. Le rideau du Temple se déchira par le milieu... » (Lc, 23, 44-45).

Sont sortis des tombeaux pour en parler entre eux.

LE CIEL.

Moi j'ai cherché la nuit ; ma face s'est voilée
Et tout a tressailli d'une grande douleur.

LE VENT.

Pleurez, lys des coteaux ou lys de la vallée,
Ô vous tous qu'il aima, choses, bêtes et fleurs !

L'ÂNE.

Mon humble cœur est plein d'une tristesse amère :
Je l'ai beaucoup connu ; je l'ai beaucoup aimé.

LE BŒUF.

Te souviens-tu du jour où, mieux que père et mère,
Nous le chauffions tout nu dans le foin parfumé ?...

L'ÂNE.

Comme il était mignon près de toi, grosse bête !

LE BŒUF.

Je n'avais pas prévu cet horrible destin.

L'ÂNE.

C'était un temps joyeux. Nous étions tous en fête.

LE BŒUF.

C'est le deuil d'un grand soir... C'était mieux qu'un matin.

L'ÂNE.

Les hommes sont hideux d'avoir pris pour victime
Celui qui défendit d'immoler des taureaux.

LE BŒUF.

Chez les ânes jamais on n'a vu pareil crime.

L'ÂNE.

Jamais parmi les bœufs on ne vit de bourreaux.

LES PETITS POISSONS.

Nous les petits poissons qu'il offrait à la foule,
Nous plaindrons-nous d'avoir été ce qui nourrit,
Lorsque, grain sous la meule ou raisin que l'on foule,
Lui-même il s'est donné, pain et vin de l'esprit ?

LA BREBIS.

Il m'a prise en ses bras quand je m'étais perdue ;
Il aimait ses brebis ; ce fut un doux berger.
J'étais bien loin ; ma voix, à grand'peine entendue,
Le guidait, à travers les monts et le danger.

LA COLOMBE.

Il a plus d'une fois baisé mes blanches ailes.

LE PASSEREAU.

Il m'a pris bien souvent dans le creux de sa main.

LA COLOMBE.

Mon bec rose a baisé ses mains blanches et belles.

LE MOINEAU.

J'ai gazouillé d'amour au bord de son chemin.

LA GLOIRE DES LYS.

Ne vous lamentez plus, ô fleurs, bêtes et choses :
Nous ferons oublier à tous cet affreux jour ;

Sous l'azur, les lys blancs, bien plus beaux que les roses,
Par-dessus sa misère élèvent son amour.

Devant ses pieds sanglants, sous l'effroi des prodiges,
Laissons les criminels s'écraser à genoux,
Mais nous, toujours blancs, purs, droits sur nos fermes tiges,
Nous dirons qu'il fut jeune et blanc comme un de nous.

Il était pur et blanc, droit comme nous le sommes,
Et ses oiseaux chéris le diront dans leurs chants.
Ce fut un étranger divin parmi les hommes :
Ce n'était qu'un ami parmi les fleurs des champs.

Laissez l'homme gémir, passereaux et colombes !
Et nous, les innocents, les lys qu'il regretta,
Croissons, multiplions, couvrons toutes les tombes,
Et par pitié cachons l'horreur du Golgotha.

LXXVI

JOSEPH D'ARIMATHIE CHEZ PILATE

PILATE.

Quoi ! vous, un sénateur, Joseph d'Arimatee,
Vous venez demander d'ensevelir Jésus !
Et vous blâmez sa mort, quand je l'ai consentie !
Ces sentiments nouveaux...

JOSEPH.

Je les ai toujours eus.

Jamais je n'approuvai la malice des autres,
Mais j'étais riche, faible, et même sénateur !
Comme sur lui la haine était sur ses Apôtres :
Je faisais comme vous, Pilate, j'avais peur !...
J'ai honte enfin de voir comment on l'abandonne...

PILATE.

Quand on court au-devant du blâme, on a grand tort.
Si je vous ai dit non, ma raison est fort bonne :
Quel bien lui ferez-vous maintenant qu'il est mort ?

JOSEPH.

Je soulage du moins la conscience humaine.
Vous avez décrété tant d'horreur aujourd'hui
Qu'une vertu m'a pris, que la mesure est pleine,
Et je vous secours, vous, Pilate, plus que lui.

« Le soir venu, il arriva un homme riche d'Arimatee, nommé Joseph, qui s'était fait lui aussi disciple de Jésus. Il alla trouver Pilate et demander le corps de Jésus. Alors Pilate ordonna qu'on le lui remît. Joseph prit donc le corps, le roula dans un linceul propre et le plaça dans le tombeau tout neuf qu'il s'était fait tailler dans le roc ; puis il roula une grande pierre à l'entrée du tombeau et s'en alla. Or, il y avait là Marie de Magdala et l'autre Marie, assises en face du sépulcre. » (Mt 27, 57-61 ; *idem* Mc 15, 43-47 ; Lc 23, 50-53 ; Jn 19, 38-42).

Il ne faut pas qu'on dise à la race future
Qu'après avoir fait fuir, sous le vent de l'effroi,
Ses disciples, des gens simples dans leur nature,
Vous avez refusé le corps du Maître, à moi.
Je veux ensevelir cet homme comme un homme
Et vous le permettez, je vous prie, ou sinon
J'irai dire partout que le préfet de Rome,
Ayant tué Jésus, tremblait devant son nom.

PILATE.

Sa mort a fait souffler comme un vent de démente...
Allez donc enfouir à tout jamais son corps.

JOSEPH.

Sa mission finit, mais la nôtre commence...
Il ressuscitera par nous, d'entre les morts.

À Nicodème qui l'attend au seuil :

Viens, parais maintenant, très humble ami du Maître,
Qui, comme moi, suivis en secret ses leçons.
Nous qui n'osâmes pas, vivant, le reconnaître,
Maintenant qu'il est seul dans la mort, paraissons !

LXXVII

MAGDELEINE

Alors, à l'Orient, une aube froide et blême,
Traînant sur la montagne une robe en haillons,
Parut. L'Homme aussitôt, sous les premiers rayons,
Tout pâle, rayonna plus que l'aube elle-même...

On eût dit que de lui naissait le point du jour,
Et que sa chair laissait transparaître des flammes ;
Tout sommeillait encor, les soldats, Jean, les femmes...
Quel œil se lèvera le premier vers l'amour ?

Jean était las. Marie était comme écrasée.
Les plus grands désespoirs font cet accablement.
Un soldat s'éveillait. Dans ce même moment,
Magdeleine, en pleurant, pressa la croix baisée.

Elle éleva vers Lui la beauté de ses yeux
Où l'amour tendre et pur était une lumière,
Et fière de pleurer, ce jour-là, la première,
Elle aima dans la mort l'époux mystérieux.

Dans le dernier vers de ce poème, Jean Aicard fait référence à une tradition largement exploitée par les mouvements ésotériques selon laquelle Marie-Madeleine aurait été l'épouse de Jésus.

Les évangiles canoniques sont muets sur ce point. En revanche, l'Évangile copte de Philippe, reconnu canonique par les Églises primitives, présente Madeleine comme la ΚΟΙΝΩΝΟC de Jésus. Le verbe grec κοινωνέω, en tant qu'intransitif, exprime l'idée générale d'être en communauté avec quelqu'un, d'avoir des relations avec lui, aussi bien au niveau de l'esprit que des biens ou du corps. La ΚΟΙΝΩΝΟC (κοινωνός, *koinônos*) peut donc être une alliée, une associée, une complice, une compagne ou une épouse.

LXXVIII

LA VISITE AU TOMBEAU RÉCIT DE MAGDELEINE AUX DISCIPLES

MAGDELEINE.

Et nous venions, sa mère, et d'autres avec nous,
Apportant au tombeau la myrrhe préparée,
Mais nous ne vîmes plus la pierre de l'entrée ;
Nous entrâmes alors en pliant les genoux.

352

Deux Anges étaient là, blancs, vêtus de lumière,
Qui nous dirent : « Pourquoi chercher dans les tombeaux ?
Il est vivant. » Et ces deux anges étaient beaux
Et me dirent : « Tu dois le revoir la première. »

À terre, le linceul était demeuré là
Et, comme je pleurais, Jésus me dit : « Marie ! »
L'ayant vu, je dis : « Maître ! » Alors il s'envola...

LES DISCIPLES.

Hélas ! Hélas ! Hélas ! c'est une rêverie.

Les récits de la Résurrection diffèrent quelque peu entre les quatre évangélistes, chacun apportant des détails personnels. Jean Aicard a repris le récit de Luc (24, 1-11) :

« Le premier jour de la semaine, à la pointe de l'aurore, elles se rendirent à la tombe avec les aromates qu'elles avaient préparés. Elles trouvèrent la pierre roulée de devant le tombeau et, étant entrées, elles ne trouvèrent pas le corps du Seigneur Jésus. Elles ne savaient qu'en penser, quand deux hommes leur apparurent en habits éblouissants. Et comme, saisies d'effroi, elles tenaient leur visage incliné vers le sol, ils leur dirent : "Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il n'est pas ici, il est ressuscité. Rappelez-vous comment il vous parlait lorsqu'il était encore en Galilée : il faut, disait-il, que le fils de l'homme soit livré aux mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et qu'il ressuscite le troisième jour." Et elles se rappelèrent ses paroles.

353

« À leur retour du tombeau, elles rapportèrent tout cela aux Onze ainsi qu'à tous les autres. C'étaient Marie de Magdala, Jeanne et Marie mère de Jacques et les autres femmes qui étaient avec elles qui le dirent aux apôtres mais ces propos leur semblèrent du délire et ils ne les crurent pas. »

LXXIX

LA RÉSURRECTION

Or, il ressuscita, si vivant dans leur âme
Que tous crurent le voir et le virent vraiment.
Il apparut d'abord dans le cœur d'une femme,
Car on garde la vie aux morts en les aimant.

Et le ressuscité du cœur de Magdeleine
Passa dans tous les cœurs, plus parlant que jamais...
La montagne a conté ce prodige à la plaine
Et la plaine en chantant l'a redit aux sommets.

Et du haut d'un mont bas, vu de toute la terre,
Lieu maudit entre tous comme le plus béni,
L'ombre des deux grands bras de la croix solitaire
Étreint le monde entier dans l'amour infini.

Pour le poète, Jésus ressuscite surtout dans le cœur de ceux
qui ont Foi en Lui.

LXXX

**LES DERNIÈRES PAROLES
DU LIVRE DE JEAN**

Il fit beaucoup, n'ayant que peu de temps à vivre,
Et celui qui voudrait tout écrire en détail
Ne pourrait pas suffire à l'immense travail
Et le monde serait trop étroit pour le livre.

356

« Jésus a accompli encore bien d'autres actions. Si on les relatait une à une, le monde même ne suffirait pas, je pense, à contenir les livres qu'on en écrirait. » (Jn 21, 25).

357

IL EST ÉTERNEL

IL EST ÉTERNEL

Homme divin, au pied de ta croix qui chancelle,
Arbre toujours debout quoique battu du vent,
Je viens, humble inspiré de l'âme universelle,
À l'heure d'un grand soir, t'adorer en rêvant.

Des scribes nous ont dit qu'avant ton Évangile,
Bien avant toi, Bouddha se fit homme étant roi,
Et que ta gloire ainsi comme une autre est fragile,
Et que tu n'es plus rien, si Dieu n'est plus en toi.

Ils ont dit, pour nier ta charité sublime,
Qu'elle est un souvenir du mal qu'on craint pour soi,
Comme si le peureux, penché sur la victime,
Était moins beau, quand il secourt malgré l'effroi.

Ce n'est pas tout : l'horreur mystique sort des tombes
Chaque fois que ton nom retentit sur l'autel ;
Des chrétiens se sont faits vendeurs de tes colombes :
Ils n'ont plus le vrai sens de ton Verbe immortel.

On a fait de ton nom sortir tous les scandales,
Et l'on a vu tes fils, des prêtres et des rois,
Ton sceptre en main, les pieds chaussés dans tes sandales,
Imitant tes bourreaux, reclouer l'Homme en croix...

« Enfin le poète clôt sa merveilleuse épopée par une invocation à Jésus dans laquelle il exprime avec une hauteur d'âme incomparable la sorte de foi que garderont toujours les grandes âmes, réputées incroyantes, et qui n'a rien de commun d'ailleurs avec la foi enfantine du vulgaire » (*Revue du siècle*, avril 1896, long article d'Edmond Thiaudière).

Ultime adresse du poète au Christ ressuscité :

... on a voulu nier la personne de Jésus...

... ainsi que son message...

... et même les Églises le trahissent souvent...

Eh bien, qu'importe à ceux que ta lumière inonde !
En es-tu moins la vie et l'espoir incarné,
Le vrai Verbe vivant, le vrai salut du monde ?
Seul tu connus l'amour, seul tu nous l'as donné !

Nul de tes précurseurs n'est vivant dans notre âme ;
Pour nous c'est ton nom seul qui signifie amour ;
Dix-neuf siècles déjà se sont transmis ta flamme
Et chaque heure est ton heure et chaque jour ton jour !

Quelques versets tombés de ta lèvre divine,
Quelques gestes inscrits dans un livre inspiré,
Le drame d'une mort où l'espoir se devine,
Voilà de quoi le monde est encor pénétré.

Par de pauvres chansons qui disent ta légende,
Par des drames naïfs et des acteurs de bois,
Ta parole aux enfants se transmet simple et grande,
Et souffle en eux de tous les côtés à la fois.

Certes, nous sommes loin des beautés de ta vie :
L'avarice et la haine occupent nos instants ;
Notre fange a couvert ta trace mal suivie,
Mais ton pur souvenir nous sauve en tous les temps.

C'est un dernier rayon de ta lointaine étoile,
C'est un mot familier qui te répète en nous,
C'est Véronique avec ta face sur son voile,
C'est le Cyrénéen essuyant tes genoux ;

C'est Pilate, lavant ses mains du sang du Juste,
C'est l'amitié de Jean qui n'abandonne pas,

... mais sa lumière illumine toujours le monde.

Le poète mentionne, dans ce quatrain, quelques traditions provençales : les « pauvres chansons » sont les noëls populaires, les « drames naïfs » les pastorales et les « acteurs de bois » les personnages articulés des crèches mécaniques.

Et nos cœurs sont la Table où ton Verbe s'incruste,
Et ton nom retentit sous chacun de nos pas.

Ta vie est le flambeau dont l'univers s'éclaire :
Sans la simplicité de tes légendes d'or,
Ton cœur n'entrerait pas dans le cœur populaire
Qui sent, lorsque l'esprit ne conçoit pas encor.

L'amour n'est pas un fruit des veilles du génie :
La mère et son enfant se l'expliquent tout bas ;
Ta charité, ce n'est qu'une femme infinie
Qui voit des fils partout et ne distingue pas.

C'est ce cœur élargi que tu nous fais comprendre,
C'est l'homme ayant pitié de l'homme faible et nu,
C'est l'âme de chacun se faisant mère tendre
Pour protéger dans tous l'avenir inconnu.

Un seul flambeau qu'on penche en allume cent mille.
Ton seul cœur généreux suffit au genre humain,
Et ce mot : AIMEZ-VOUS, où tient tout l'Évangile,
Multiplie à jamais tes poissons et ton pain.

Pour que le boiteux marche et que l'aveugle voie,
Tu parlas de tendresse... et le sourd te comprit !
Et les infirmités tressaillirent de joie...
Voilà ton grand miracle : il est tout en esprit.

L'âme humaine, c'était Lazare. Elle était morte.
Tu vins pleurer sur elle. Oh ! comme tu l'aimais !
Et maintenant, toujours plus vivante et plus forte,
Les yeux sur ton amour, elle y marche à jamais ;

Elle y marche à travers le crime et la souffrance...
Comme Pierre, elle t'a trahi, mais en t'aimant,
Et le chaos du mal n'est rien qu'une apparence
Où ton verbe caché monte invinciblement.

Deux mille ans ont à peine ouvert le gland du chêne
Qui tiendra sous ton nom l'univers abrité...
Ta victoire sur tous les cœurs n'est pas prochaine,
Mais qu'importe le temps à ton éternité ?

Le monde passera, car il faut que tout meure,
La terre sous nos pieds, le ciel sur notre front ;
Mais par-delà la mort ta parole demeure :
Heureux les derniers nés du monde : ils te verront !

TABLE

Préface	55
Dédicace	58
Les pèlerins, prière dans le soir	62
	×
Les bergers dans la montagne	72
L'hôtellerie de Bethléem	78
Les bergers dans l'étable	82
Naissance de la pitié	88
La fuite en Égypte	90
L'enfant au berceau	94
À douze ans	98
Le grand chagrin	102
Il croissait devant Dieu	104
Jean-Baptiste	108
La tentation	114
Le filet	118
Discours sur la montagne	122
La paix en retour	136
<i>Le pouvoir des ténèbres</i>	138
<i>Puissance de la lumière</i>	142
Le lumignon	146
Bons grains	148
La fille de Jaïre	152
Le bon Samaritain	156
Le pain multiplié	158
Les fourmis	160

Trop peu d'ouvriers	162
Les colombes	164
La barque engravée	168
La proue	170
Il commande aux tempêtes	172
L'infini miracle	174
Les petits enfants	178
Les commérages	182
La femme	184
La Samaritaine	186
Marie-Magdeleine	190
Marthe et Marie	194
L'inscription sur la terre	198
Le bœuf	202
L'âne	204
L'argile	206
Chez Marie mère du Christ	210
Le sommeil	218
Le triomphe	220
Sur le parvis du temple	224
La colère	230
L'indignation publique	234
Le banquet	238
La sueur de sang	240
La grande solitude	246
La preuve est en nous	250
Le baiser de Judas	254
L'épée	256
Le regard	258
Le soufflet	262
Judas	264
La justice du peuple	268

La vengeance	272
Le roseau	274
La croix	276
Le bois vert	278
Le Juif errant	280
Le Cyrénéen	282
Véronique	286
La face sur le voile	288
L'horizon du Calvaire	292
Le trou dans le roc	294
Le bourreau sur l'échelle	296
Les invectives de la foule	298
Les deux larrons	302
Au bon voleur	304
Le doute suprême	308
Le testament d'amour	312
Où sont les autres ?	314
Jean	318
Le chemin vers Dieu	322
Propos de foule	326
<i>Le sommeil de la mère</i>	332
C'est lui qui veille	336
L'homme meurt seul	338
La gloire des lys	340
Joseph d'Armathie chez Pilate	346
Magdeleine	350
La visite au tombeau	352
La résurrection	354
Les dernières paroles du livre de Jean	356
	×
Il est éternel	360

Notes et Documents

Les imprimeurs Créte	373
Le peintre Octave Guillonnet	374
La famille Veillot	375

Rédacteur : Dominique AMANN

LES IMPRIMEURS CRÉTÉ

Les deux éditions — 1896 et 1912 — du *Jésus* de Jean Aicard, publiées à Paris par Ernest Flammarion, ont été réalisées par l'imprimerie Crété, de Corbeil (Essonne).

La famille Crété a fourni une dynastie d'imprimeurs remontant à Louis-Simon, né à Paris (9^e) le 25 mars 1802. Il débuta comme clerc chez maître Jozon notaire à Corbeil et acheta en 1827 la petite imprimerie de la ville à la veuve de Christophe-Jean Gelé, ainsi que le journal départemental *L'Abeille de Seine-et-Oise*. Titulaire, en 1829, du brevet de maître imprimeur, Louis-Simon transféra son établissement de l'autre côté de la Seine, dans l'impasse Notre-Dame. Exproprié en 1842, il s'installa définitivement dans la rue des Petites-Bordes : il fut l'un des premiers imprimeurs à employer du personnel féminin pour la composition typographique des ouvrages. À l'heure de la retraite, il se retira à Versailles où il est mort vers 1900.

En 1864, son fils Jules, né à Corbeil le 14 février 1837, rejoignit l'entreprise et en devint peu à peu le directeur. Il fut élu conseiller municipal en août 1870, puis maire de Corbeil le 8 novembre 1878. C'est là qu'il est décédé le 18 février 1899.

Son fils Édouard, né à Maisons-Laffitte le 27 octobre 1863, avait pris la succession. À la fin du XIX^e siècle, l'entreprise employait cinq cents personnes, possédait quatre rotatives couleur, un atelier de photogravure et un de brochure. En 1927, Édouard y travaillait avec ses quatre fils : Georges (1887-1983) à la typographie, Pierre (1895-1978) à l'héliogravure, Max (1898-1986) à l'offset et Maurice (1888-1932) au commercial. Leur impri-

merie réalisait notamment *Paris-Match*, *Elle*, *Art et décoration*, *Télé 7 jours*, *Confidences*, *Mickey*. Édouard est décédé à Paris (16^e) le 15 juillet 1942 ; il était commandeur de la Légion d'honneur.

Dans la seconde moitié du xx^e siècle, l'entreprise cessa d'être familiale et passa dans un groupe industriel.

LE PEINTRE OCTAVE GUILLONNET

Octave-Denis-Victor Guillonnet est né à Paris (4^e) le 21 septembre 1872, issu d'une famille de modestes ouvriers cordonniers parisiens. De santé fragile, il fit plusieurs séjours chez ses grands-parents maternels à Jargeau (Loiret).

En 1886, il fut admis comme apprenti dans l'atelier du peintre Lionel Royer. Dès 1887, il exposa ses travaux les plus récents au salon des artistes français : il y obtint en 1890 une mention honorable, en 1892 une mention de troisième classe et en 1894 une mention de deuxième classe.

Il eut Joseph Blanc et Fernand Cormon comme professeurs à l'école des Beaux-Arts de Paris. Il y acheva son cursus en 1892 avec le prix du concours Jauvin d'Attainville, en section Histoire.

À sa sortie de l'École, Guillonnet débuta en réalisant des illustrations à la demande d'éditeurs et des portraits pour des familles bourgeoises.

En 1897, il obtint, grâce à son professeur Fernand Cormon, une première commande d'État. Il réalisa alors *Une partie de foot*, toile monumentale d'environ quatorze mètres de longueur et quatre mètres de hauteur destinée à la décoration du parloir du lycée Lakanal de Sceaux : c'est un hommage à Frantz Reichel introducteur du rugby en France.

Le 4 avril 1899, il épousa Eugénie Guyon, également artiste peintre.

Une bourse lui permit d'effectuer, à l'été 1902, un voyage d'études en Algérie : il y demeura une année et en rapporta une grande quantité d'études. Pour l'Exposition universelle de 1900 à Paris, il exécuta une décoration monumentale représentant *L'Asie*, *L'Afrique* et *L'Amérique*, pour le pavillon du ministère des Colonies.

Octave Guillonnet fut un artiste prolifique : dessinateur, peintre notamment du sport, décorateur, ensemblier, illustrateur, il réalisa notamment le vase de Sèvres commémoratif des jeux olympiques d'été de 1924 à Paris.

Il est mort à Montgeron (Essonne) le 25 septembre 1967.

Octave Guillonnet fut également un ami de Jean Aicard : les archives toulonnaises détiennent quelques lettres que le peintre adressa à notre écrivain entre 1908 et 1915, qui révèlent notamment le projet d'un *Maurin des Maures* illustré.

LA FAMILLE VEUILLOT

La famille Veillot est issue de François Brice Veillot (1784-1836), un ouvrier tonnelier venu à Paris pour y travailler aux entrepôts de Bercy et dont les enfants réussirent magnifiquement dans le journalisme et la littérature catholiques.

Ses deux fils, Louis (1813-1883) et Eugène (1818-1905) assurèrent la rédaction du journal catholique *L'Univers*. Les deux fils d'Eugène leur succédèrent, Pierre (1859-1907) de 1905 à 1907, puis François (1870-1952). Ce François compte parmi ses enfants Pierre Veillot (1913-1968) qui termina sa carrière ecclésiastique comme cardinal-archevêque de Paris.

Le journal *L'Univers* — quotidien qui publia seize mille neuf cent-trois numéros du 16 avril 1867 au 31 août 1919 — prônait un catholicisme rigoureux. Jean Aicard y fut égratigné à au moins deux reprises :

— le samedi 11 mai 1867, par Louis Veuillot, pour avoir placé dans ses *Jeunes Croyances* un sonnet « voltairien »,

Tu dors content, Voltaire, et de ton fin sourire
L'ironique reflet parmi nous est resté ;
Le siècle t'a compris, la jeunesse t'admire ;
Toi, tu sommeilles calme et dans ta majesté.

L'édifice pesant que tu voulais détruire,
Debout, menace encore l'aveugle humanité,
Et, radieux défi ! l'éclair de ta satire
De la nuit qui l'entoure est la seule clarté.

Nous t'aimons, ô vieillard ! ta colère était sainte.
Nous, nous embrasserons dans une immense étreinte
Les colonnes du temple où règnent les faux dieux.

Les Philistins mourront sous les ruines sombres ;
Mais Samson cette fois surgira des décombres
Avec la liberté vivante dans ses yeux.

— le 1^{er} septembre 1896, par Pierre Veuillot, pour son *Jésus* (voir, ci-dessus, pages 45-48, son article « Orgueil »).

Dominique AMANN**Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre titulaire de l'académie du Var (30^e fauteuil).